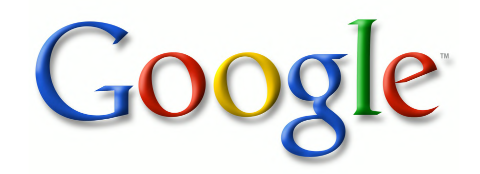





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LETTRES PERSANES.

TOME II.



A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU.

M. DCC. XXXI.



LETTRES PERSANES.

LETTRE LXII.

RICA à USBEK.

A ***.

IL y a quelques jours qu'un homme de ma connoiſſance me dit : je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maiſons de Paris, je vous méne à preſent chez un grand Seigneur, qui eſt un des

hommes du Royaume, qui represente le mieux.

Que cela veut-il dire, Monsieur? Est-ce qu'il est plus poli, plus affable qu'un autre? Ce n'est pas cela, me dit-il. Ah! j'entens: il fait sentir à tous les instans la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'aprochent: si cela est, je n'ai que faire d'y aller: je prens déja condamnation, & je la lui passe toute entiere.

Il falut pourtant marcher; & je vis un petit homme si fier; il prit une prise de Tabac avec tant de hauteur; il se moucha si impitoyablement; il cracha avec tant de flegme; il caressa ses chiens d'une maniere si offençante pour les hommes, que je ne pouvois me lasser de l'admirer. Ah! bon Dieu, dis-je en moi-même, si lorsque j'étois à la Cour de Perse, je representois ainsi, je representois un grand sot! Il auroit falu, Usbek, que

nous

nous eussions eu un bien mauvais naturel pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venoient tous les jours chez nous, nous témoigner leur bienveillance: ils sçavoient bien que nous étions au-dessus d'eux; & s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient apris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables: nous nous communiquions aux plus petits: au milieu des grandeurs, qui endurcissent toûjours, ils nous trouvoient sensibles, ils ne voyoient que nôtre cœur au-dessus d'eux; nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais lorsqu'il faloit soutenir la Majesté du Prince dans les cérémonies publiques; lorsqu'il faloit faire respecter la Nation aux Etrangers; lors qu'enfin dans les occasions périlleuses, il faloit animer les Soldats; nous remontions cent

fois plus haut que nous n'étions descendus; nous ramenions la fierté sur nôtre visage, & l'on trouvoit quelquefois que nous representions assez bien.

De Paris le 10. de la Lune de Saphar 1715.



LET-



LETTRE LXIII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

IL faut que je te l'avouë, je n'ai point remarqué chez les Chrétiens cette persuasion vie de leur Religion, qui se trouve parmi les Musulmans; il y a bien loin chez eux de la profession à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique. La Religion est moins un sujet de santification, qu'un sujet de disputes, qui apartient à tout le monde: les gens de Cour, les gens de guerre, les femmes mêmes s'élevent contre les Ecclesiastiques, & leur demandent de leur prouver ce qu'ils sont résolus de ne pas

croire. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſoient déterminez par raiſon, & qu'ils ayent pris la peine d'éxaminer la verité, ou la fauſſeté de cette Religion qu'ils rejettent : ce ſont des rebelles qui ont ſenti le joug, & l'ont ſecoüé avant de l'avoir connu. Auſſi ne ſont-ils pas plus fermes dans leur incrédulité que dans leur Foi ; ils vivent dans un flux & reflux, qui les portent ſans ceſſe de l'un à l'autre. Un d'eux me diſoit un jour : je crois l'immortalité de l'ame par ſemeſtre ; mes opinions dépendent abſolument de la conſtitution de mon corps : ſelon que j'ai de plus ou moins d'eſprits animaux ; que mon eſtomac digére bien ou mal ; que l'air que je reſpire, eſt ſubtil ou groſſier ; que les viandes dont je me nourris, ſont legéres ou ſolides : je ſuis Spinoſiſte, Socinien, Catholique, impie ou dévot. Quand le Médecin eſt auprès de mon lit ; le

le Confesseur me trouve à son avantage. Je sçais bien empêcher la Religion de m'affliger, quand je me porte bien : mais je lui permets de me consoler, quand je suis malade; lorsque je n'ai plus rien à espérer d'un côté, la Religion se presente & me gagne par ses promesses; je veux bien m'y livrer, & mourir du côté de l'espérance.

Il y a long tems que les Princes Chrétiens affranchirent tous les Esclaves de leurs Etats, parce, disoient-ils, que le Christianisme rend tous les hommes égaux. Il est vrai que cet acte de Religion leur étoit très-utile; parce qu'ils abaissoient par-là les Seigneurs, de la puissance desquels ils retiroient le bas peuple : ils ont ensuite fait des conquêtes dans des païs, où ils ont vû qu'il leur étoit avantageux d'avoir des Esclaves; ils ont permis d'en acheter & d'en vendre, oubliant ce principe de Religion

qui les touchoit tant. Que veux-tu que je te dise? Vérité dans un tems, erreur dans un autre. Que ne faisons-nous comme les Chrétiens? Nous sommes bien simples de refuser des établissemens & des conquêtes faciles dans des climats heureux, * parce que l'eau n'y est pas assez pure pour nous laver selon les principes du saint Alcoran.

Je rends graces au Dieu Tout-puissant, qui a envoyé Hali son grand Prophête, de ce que je professe une Religion, qui se fait préférer à tous les intérêts humains; & qui est pure comme le Ciel, dont elle est descenduë.

A Paris le 13. de la Lune de Saphar 1715.

* Les Mahométans ne se soucient point de prendre Venise, parce qu'ils n'y trouveroient point d'eau pour leurs Purifications.



LETTRE LXIV.

USBEK *à son Ami* IBBEN.

A Smirne.

LEs Loix sont furieuses en Europe contre ceux qui se tuënt eux-mêmes ; on les fait mourir pour ainsi dire une seconde fois: ils sont trainez indignement par les ruës : on les note d'infamie : on confisque leurs biens.

Il me paroît, Ibben, que ces Loix sont bien injustes. Quand je suis accablé de douleur, de misére, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines ; & me priver cruellement d'un remede qui est en mes mains ?

Pourquoi veut-on que je travaille pour une Societé, dont je consens de n'être plus? Que je tienne malgré moi une convention, qui s'est faite sans moi? La Societé est fondée sur un avantage mutuel: mais lorsqu'elle me devient onéreuse, qui m'empêche d'y renoncer? La vie m'a été donnée comme une faveur; je puis donc la rendre, lorsqu'elle ne l'est plus: la cause cesse; l'effet doit donc cesser aussi.

Le Prince veut-il que je sois son Sujet, quand je ne retire point les avantages de la sujettion? Mes Concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité, & de mon desespoir? Dieu, different de tous les bienfaiteurs, veut-il me condamner à recevoir des graces qui m'accablent?

Je suis obligé de suivre les Loix, quand je vis sous les Loix: mais quand je n'y vis plus, peuvent-elles me lier encore? Mais,

Mais, dira-t'on, vous troublez l'ordre de la Providence. Dieu a uni vôtre Ame avec vôtre Corps; & vous l'en séparez : vous vous oposez donc à ses desseins, & vous lui résistez.

Que veut dire cela? Troublai-je l'ordre de la Providence, lorsque je change les modifications de la matiere, & que je rends quarrée une boule que les premieres Loix du mouvement; c'est-à-dire, les Loix de la Création, & de la Conservation, avoient faite ronde? Non, sans doute, je ne fais qu'user du droit qui m'a été donné; & en ce sens, je puis troubler à ma fantaisie toute la nature, sans que l'on puisse dire que je m'opose à la Providence.

Lorsque mon Ame sera séparée de mon Corps, y aura-t'il moins d'ordre, & moins d'arrangement dans l'Univers? Croyez-vous que cette nouvelle combinaison soit

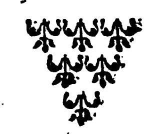
moins parfaite & moins dépendante des Loix générales ? Que le monde y ait perdu quelque chose, & que les ouvrages de Dieu soient moins grands, ou plûtôt moins immenses ?

Croyez-vous que mon Corps devenu un Epi de bled, un ver, un gazon, soit changé en un ouvrage de la nature moins digne d'elle ? Et que mon Ame dégagée de tout ce qu'elle avoit de terrestre, soit devenuë moins sublime ?

Toutes ces idées, mon cher Ibben, n'ont d'autre source que nôtre orgüeil ; nous ne sentons point nôtre petitesse ; & malgré qu'on en ait, nous voulons être comptez dans l'Univers, y figurer, & y être un objet important. Nous nous imaginons que l'anéantissement d'un Etre aussi parfait que nous, dégraderoit toute la nature : & nous ne conçevons pas qu'un homme de plus ou moins dans le monde ;

monde ; que dis-je, tous les hommes ensemble : cent millions de terres comme la nôtre, ne sont qu'un atôme subtil & délié, que Dieu n'aperçoit qu'à cause de l'immensité de ses connoissances.

A Paris le 15. de la Lune de Sapbar 1715.



LET-



LETTRE LXV.

RICA à USBEK.

*A***.*

JE t'envoye la copie d'une Lettre qu'un François qui est en Espagne a écrite ici : je crois que tu seras bien-aise de la voir.

JE PARCOURS depuis six mois l'Espagne & le Portugal, & je vis parmi des peuples, qui méprisant tous les autres, font aux seuls François l'honneur de les haïr.

La gravité est le caractére brillant des deux Nations : elle se manifeste principalement de deux manieres ; par les lunettes & par la moustache.

Les

Les Lunettes font voir démonstrativement que celui qui les porte, est un homme consommé dans les Sciences, & enséveli dans de profondes lectures, à un tel point que sa vûë s'en est affoiblie ; & tout nez, qui en est orné ou chargé, peut passer sans contredit pour le nez d'un Sçavant.

Pour la moustache, elle est respectable par elle-même, & indépendamment des conséquences ; quoique pourtant on ne laisse pas d'en tirer souvent de grandes utilitez pour le service du Prince, & l'honneur de la Nation, comme le fit bien voir un fameux Général Portugais dans les Indes : * car se trouvant avoir besoin d'argent, il se coupa une de ses moustaches, & envoya demander aux habitans de Goa vingt mille pistoles sur ce gage : elles lui furent prêtées d'abord,

* Jean de Castro.

bord, & dans la ſuite il retira ſa mouſtache avec honneur.

On conçoit aiſément que des peuples graves & flegmatiques comme ceux-là, peuvent avoir de la vanité : auſſi en ont-ils. Ils la fondent ordinairement ſur deux choſes bien conſidérables. Ceux qui vivent dans le Continent de l'Eſpagne & du Portugal, ſe ſentent le cœur extrêmement élevé, lorſqu'ils ſont ce qu'ils apellent de vieux Chrétiens ; c'eſt-à-dire, qu'ils ne ſont pas originaires de ceux à qui l'Inquiſition a perſuadé dans ces derniers ſiécles d'embraſſer la Religion Chrétienne. Ceux qui ſont dans les Indes ne ſont pas moins flattez, lorſqu'ils conſidérent qu'ils ont le ſublime mérite d'être, comme ils diſent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu dans le Serrail du Grand Seigneur de Sultane ſi orgüeil-

gueilleuse de sa beauté, que le plus vieux & le plus vilain mâtin ne l'est de la blancheur olivâtre de son teint, lorsqu'il est dans une ville du Méxique, assis sur sa porte, les bras croisez. Un homme de cette conséquence; une créature si parfaite ne travailleroit pas pour tous les tresors du monde, & ne se résoudroit jamais, par une vile & mécanique industrie, de compromettre l'honneur & la dignité de sa peau.

Car il faut sçavoir que lorsqu'un homme a un certain mérite en Espagne; comme, par exemple, quand il peut ajoûter aux qualitez dont je viens de parler, celle d'être le propriétaire d'une grande épée, ou d'avoir apris de son pere l'art de faire jurer une discordante Guitarre: il ne travaille plus: son honneur s'interresse au repos

de

de ses membres. Celui qui reste assis dix heures par jour, obtient précisément la moitié plus de considération qu'un autre, qui n'en reste que cinq; parce que c'est sur les chaises que la noblesse s'acquiert.

Mais quoique ces invincibles ennemis du travail fassent parade d'une tranquilité Philosophique, ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur; car ils sont toûjours amoureux: ils sont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur sous la fenêtre de leurs maîtresses; & tout Espagnol, qui n'est pas enrumé, ne sçauroit passer pour galant.

Ils sont premiérement dévots, & secondement jaloux. Ils se garderont bien d'exposer leurs femmes aux entreprises d'un Soldat criblé de coups, ou d'un Magistrat décrépité: mais ils les en-

enfermeront avec un novice fervent qui baiſſe les yeux, ou un robuſte Franciſcain qui les éleve.

Ils connoiſſent mieux que les autres le foible des femmes : ils ne veulent pas qu'on leur voye le talon, & qu'on les ſurprenne par le bout des pieds : ils ſçavent que l'imagination va toûjours, que rien ne l'amuſe en chemin ; elle arrive, & là on étoit quelquefois averti d'avance.

On dit par tout que les rigueurs de l'amour ſont cruelles : elles le ſont encore plus pour les Eſpagnols : les femmes les guériſſent de leurs peines ; mais elles ne font que leur en faire changer ; & il leur reſte toûjours un long & fâcheux ſouvenir d'une paſſion éteinte.

Ils ont de petites politeſſes, qui

qui en France paroîtroient mal placées : par exemple, un Capitaine ne bat jamais son Soldat, sans lui en demander permission, & l'Inquisition ne fait jamais brûler un Juif sans lui faire ses excuses.

Les Espagnols qu'on ne brûle pas, paroissent si attachez à l'Inquisition, qu'il y auroit de la mauvaise humeur de la leur ôter: je voudrois seulement qu'on en établit une autre ; non pas contre les Hérétiques ; mais contre les Héréfiarques, qui attribuent à de petites pratiques Monachales, la même efficacité qu'aux sept Sacremens ; qui adorent tout ce qu'ils vénérent, & qui sont si dévots, qu'ils sont à peine Chrétiens.

Vous pourrez trouver de l'esprit & du bon sens chez les Espagnols, mais n'en cherchez point

point dans leurs Livres : voyez une de leurs Bibliotheques ; les Romans d'un côté, & les Scholastiques de l'autre : vous diriez que les parties en ont été faites, & le tout rassemblé, par quelque ennemi secret de la raison humaine.

Le seul de leurs Livres qui soit bon, est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des découvertes immenses dns le nouveau Monde, & ils ne connoissent pas encore leur propre Continent : il y a sur leurs Rivieres tel Port, qui n'a pas encore été découvert ; & dans leurs montagnes des Nations qui leur sont inconnuës.

Ils disent que le Soleil se leve & se couche dans leur païs : mais il faut dire aussi qu'en faisant

ſant ſa courſe, il ne rencontre que des Campagnes ruïnées, & des contrées deſertes.

Je ne ſerois pas fâché, Usbek, de voir une Lettre écrite à Madrid par un Eſpagnol qui voyageroit en France : je crois qu'il vangeroit bien ſa Nation : quel vaſte champ pour un homme flegmatique & penſif ! Je m'imagine qu'il commenceroit ainſi la deſcription de Paris.

Il y a ici une Maiſon où l'on met les fous : on croiroit d'abord qu'elle eſt la plus grande de la Ville : non, le remède eſt bien petit pour le mal. Sans doute que les François extrêmement décriez chez leurs voiſins, enferment quelques fous dans une maiſon, pour perſuader que ceux qui ſont dehors ne le ſont pas.

Je

Je laisse-là mon Espagnol. Adieu, mon cher Usbek.

A Paris le 17. de la Lune de Saphar 1715.



LETTRE LXVI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LA plûpart des Législateurs ont été des hommes bornez, que le hazard a mis à la tête des autres, & qui n'ont présque consulté que leurs préjugez, & leurs fantaisies.

Il semble qu'ils ayent méconnu la grandeur & la dignité même de leur ouvrage : ils se sont amusez à faire des institutions puériles, avec lesquelles ils se sont à la vérité conformez aux petits esprits, mais décréditez auprès des gens de bon sens.

Ils se sont jettez dans des détails inutiles : ils ont donné dans des cas particuliers ; ce qui marque

que un genie étroit, qui ne voit les choſes que par parties, & n'embraſſe rien d'une vuë generale.

Quelques-uns ont affecté de ſe ſervir d'une autre Langue que la vulgaire; choſe abſurde par un faiſeur de Loix: comment peut-on les obſerver, ſi elles ne ſont pas connuës?

Ils ont ſouvent aboli ſans neceſſité celles qu'ils ont trouvées établies; c'eſt-à-dire qu'ils ont jetté les Peuples dans les deſordres inſeparables des changemens.

Il eſt vrai que par une biſarrerie qui vient plûtôt de la nature que de l'eſprit des hommes, il eſt quelquefois neceſſaire de changer certaines Loix. Mais le cas eſt rare; & lorſqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante: on y doit obſerver tant de ſolemnitez, & apporter tant de précautions, que

le peuple en conclüe naturellement que les Loix sont bien saintes, puisqu'il faut tant de formalitez pour les abroger.

Souvent ils les ont faites trop subtiles, & ont suivi des idées Logiciennes, plûtôt que l'Equité naturelle. Dans la suite elles ont été trouvées trop dures; & par un esprit d'équité, on a cru devoir s'en écarter: mais ce remede étoit un nouveau mal. Quelles que soient les Loix, il faut toûjours les suivre, & les regarder comme la conscience publique, à laquelle celle des particuliers doit se conformer toûjours.

Il faut pourtant avouër que quelques-uns d'entr'eux ont eu une attention, qui marque beaucoup de sagesse; c'est qu'ils ont donné aux peres une grande autorité sur leurs enfans: rien ne soulage plus les Magistrats; rien ne dégarnit plus les Tribunaux; rien enfin

enfin ne répand plus de tranquillité dans un Etat, où les mœurs font toûjours de meilleurs Citoyens, que les Loix.

C'est de toutes les puissances celle dont on abuse le moins: c'est la plus sacrée de toutes les Magistratures: c'est la seule, qui ne dépend pas des conventions, & qui les a même precedées.

On remarque que dans les pays où l'on met dans les mains Paternelles plus de récompenses & de punitions, les familles sont mieux réglées: les peres sont l'image du Createur de l'Univers, qui, quoiqu'il puisse conduire les hommes par son amour, ne laisse pas de se les attacher encore par les motifs de l'esperance, & de la crainte.

Je ne finirai pas cette Lettre sans te faire remarquer la bisarrerie de l'Esprit des François. On dit qu'ils ont retenu des Loix

Romaines un nombre infini de choses inutiles, & même pis; & ils n'ont pas pris d'elles la puissance paternelle, qu'elles ont établie comme la premiere autorité légitime.

De Paris le 18. de la Lune de Saphar. 1715.

LETTRE LXVII.

LE GRAND EUNUQUE à USBEK

A Paris.

Hier des Armeniens menerent au Serrail une jeune Esclave de Circassie, qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les appartemens secrets; je la deshabillai; je l'examinai avec les regards d'un Juge; & plus je l'examinai, plus je lui trouvai de graces. Une pudeur virginale sembloit

bloit vouloir les dérober à ma vûë : je vis tout ce qu'il lui en coûtoit pour obéïr : elle rougissoit de se voir nûë même devant moi, qui exemt des passions, qui peuvent allarmer la pudeur, suis inanimé sous l'empire de ce sexe, & qui, ministre de la modestie dans les actions les plus libres, ne porte que de chastes regards, & ne puis inspirer que l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi, je baissai les yeux : je lui jettai un manteau d'écarlate : je lui mis au doigt un anneau d'or : je me prosternai à ses pieds : je l'adorai comme la Reine de ton cœur : je payai les Armeniens : je la dérobai à tous les yeux. Heureux Usbek, tu possedes plus de beautez, que n'en enferment tous les Palais d'Orient. Quel plaisir pour toi de trouver à ton retour tout ce que la Perse a de plus ravissant ; & de voir dans ton Serrail

renaître les graces, à mesure que le tems & la possession travaillent à les détruire !

du Serrail de Ratmé le 1. de la Lune de Rebiab 1. 1715.

LETTRE LXVIII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

DEpuis que je suis en Europe mon cher Rhedi, j'ai vû bien des Gouvernemens : ce n'est pas comme en Asie, où les régles de la Politique se trouvent par tout les mêmes.

J'ai souvent pensé en moi-même pour sçavoir quel de tous les Gouvernemens étoit le plus conforme à la Raison. Il m'a semblé que le plus parfait est celui qui va

va à son but à moins de frais; & qu'ainsi celui qui conduit les hommes de la maniere qui convient le plus à leur penchant, & à leur inclination, est le plus parfait.

Si dans un Gouvernement doux, le Peuple est aussi soumis que dans un Gouvernement severe; le premier est préferable, puisqu'il est plus conforme à la Raison; & que la severité est un motif étranger.

Compte, mon cher Rhedi, que dans un Etat, les peines plus ou moins cruelles ne font pas que l'on obéïsse plus aux Loix. Dans les Pays, où les châtimens sont moderez, on les craint, comme dans ceux où ils sont tyranniques & affreux.

Soit que le Gouvernement soit doux, soit qu'il soit cruel, on punit toujours par degrez; on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou

moins grand. L'imagination se plie d'elle-même aux mœurs du Pays où l'on vit : huit jours de prison, ou une legere amende, frappent autant l'esprit d'un Européen, nourri dans un Pays de douceur, que la perte d'un bras intimide un Asiatique. Ils attachent un certain degré de crainte à un certain degré de peine ; & chacun la partage à sa façon : le desespoir de l'infamie vient desoler un François, qu'on vient de condamner à une peine, qui n'ôteroit pas un quart-d'heure de sommeil à un Turc.

D'ailleurs je ne vois pas que la Police, la Justice, & l'Equité soient mieux observées en Turquie, en Perse, chez le Mogol, que dans les Républiques de Hollande, de Venise, & dans l'Angleterre même : je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes ; & que les hommes intimidez par la grandeur

des

des châtimens, y soient plus soûmis aux Loix.

Je remarque au contraire une source d'injustice, & de vexations, au milieu de ces mêmes Etats.

Je trouve même le Prince, qui est la Loi même, moins Maître que par tout ailleurs.

Je vois que dans ces momens rigoureux, il y a toûjours des mouvemens tumultueux, où personne n'est le Chef : & que quand une fois l'autorité violente est méprisée, il n'en reste plus assez à personne, pour la faire revenir.

Que le desespoir même de l'impunité confirme le desordre, & le rend plus grand.

Que dans ces Etats il ne se forme point de petite révolte ; & qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure, & la sédition.

Qu'il ne faut point que les grands Evenemens y soient préparez par de grandes causes : au contraire, le

le moindre accident produit une grande révolution, souvent aussi imprévûë de ceux qui la font, que de ceux qui la souffrent.

Lors qu'Osman Empereur des Turcs fut déposé, aucun de ceux qui commit cet attentat, ne songeoit à le commettre : ils demandoient seulement en supplians, qu'on leur fît justice sur quelque grief : une voix qu'on n'a jamais connuë, sortit de la foule par hazard ; le nom de Mustapha fut prononcé ; & soudain Mustapha fut Empereur.

De Paris le 2. de la Lune de Rhebiab 1. 1715.



LET-

LETTRE LXIX.

NARGUM *Envoyé de Perse en Moscovie à* USBEK.
A Paris.

DE tous les Nations du monde, mon cher Usbek, il n'y en a point qui ait surpassé celle des Tartares, ni en gloire, ni dans la grandeur des Conquêtes. Ce Peuple est le vrai Dominateur de l'Univers : tous les autres semblent être faits pour le servir : il est également le Fondateur & le Destructeur des Empires : dans tous les tems il a donné sur la terre des marques de sa puissance : dans tous les âges il a été le fleau des Nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine ; & ils la tiennent

encore ſous leur obéïſſance.

Ils donnent ſur les vaſtes Pays, qui forment l'Empire du Mogol.

Maîtres de la Perſe, ils ſont aſſis ſur le Trône de Cyrus, & de Guſtaſpe. Ils ont ſoumis la Moſcovie. Sous le nom de Turcs ils ont fait des Conquêtes immenſes dant l'Europe, l'Aſie & l'Afrique; & ils dominent ſur ces trois Parties de l'Univers.

Et pour parler de tems plus reculez; c'eſt d'eux que ſont ſortis preſque tous les Peuples, qui ont renverſé l'Empire Romain.

Qu'eſt-ce que les Conquêtes d'Alexandre, en comparaiſon de celles de Genghiſcan?

Il n'a manqué à cette victorieuſe Nation, que des Hiſtoriens, pour celebrer la memoire de ſes merveilles.

Que d'actions immortelles ont été enſevelies dans l'oubli! Que d'Em-

d'Empires par eux fondez, dont nous ignorons l'origine ? Cette belliqueuse Nation uniquement occupée de sa gloire presente, sûre de vaincre dans tous les tems, ne songeoit point à se signaler dans l'avenir, par la mémoire de ses Conquêtes passées.

De Moscou le 4. de la Lune de Rebiab 1. 1715.

LETTRE LXX.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

QUoique les François parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une espece de Dervis taciturnes, qu'on appelle Chartreux : on dit qu'ils se coupent la Langue en entrant dans le

Couvent : & on souhaiteroit fort que tous les autres Dervis se retranchassent de même tout ce que leur Profession leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de bien plus singuliers que ceux-là, & qui ont un talent bien extraordinaire. Ce sont ceux qui sçavent parler sans rien dire ; & qui amusent une conversation pendant deux heures de tems, sans qu'il soit possible de les déceler, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces sortes de gens sont adorez des femmes : mais ils ne le sont pourtant pas tant que d'autres, qui ont reçû de la nature l'aimable talent de soûrire à propos, c'est-à-dire à chaque instant ; & qui portent la grace d'une joyeuse approbation sur tout ce qu'elles disent.

Mais ils ſont au comble de l'Eſprit, lors qu'ils ſçavent entendre fineſſe à tout, & trouver mille petits traits ingénieux dans les choſes les plus communes,

J'en connois d'autres, qui ſe ſont bien trouvez d'introduire dans les converſations les choſes inanimées, & d'y faire parler leur habit brodé, leur perruque blonde, leur tabatiere, leur canne, & leurs gands. Il eſt bon de commencer dès la ruë à ſe faire écouter par le bruit du Carroſſe, & du marteau, qui frappe rudement la porte : cet avant-propos prévient pour le reſte du diſcours: & quand l'exorde eſt beau, il rend ſupportables toutes les ſottiſes, qui viennent enſuite ; mais qui par bonheur arrivent trop tard.

Je t'aſſûre que ces petits talens, dont on ne fait aucun cas chez nous, ſervent bien ici ceux qui ſont aſſez heureux pour les avoir,

avoir, & qu'un homme de bon ſens ne brille guéres devant ces ſortes de gens.

De Paris le 6. de la Lune de Rebiab 2. 1715.

LETTRE LXXI.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

S'Il y a un Dieu, mon cher Rhedi, il faut néceſſairement qu'il ſoit juſte: car s'il ne l'étoit pas, il ſeroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les Etres.

La Juſtice eſt un rapport de Convenance, qui ſe trouve réellement entre deux choſes: ce rapport eſt toûjours le même, quelque Etre qui le conſidere, ſoit que ce ſoit Dieu, ſoit que ce ſoit un

un Ange, ou enfin que ce soit un homme.

Il est vrai que les hommes ne voyent pas toûjours ces rapports: souvent même lors qu'ils les voyent, ils s'en éloignent; & leur interêt est toûjours ce qu'ils voyent le mieux. La Justice éleve sa voix; mais elle a peine à se faire entendre dans le tumulte des passions.

Les hommes peuvent faire des injustices, parce qu'ils ont interêt de les commettre, & qu'ils aiment mieux se satisfaire que les autres. C'est toûjours par un retour sur eux-mêmes qu'ils agissent: nul n'est mauvais gratuitement: il faut qu'il y ait une raison, qui détermine; & cette raison, est toûjours une raison d'interêt.

Mais il n'est pas possible que Dieu fasse jamais rien d'injuste: dès qu'on suppose qu'il voit la

Justice, il faut necessairement qu'il la suive : car comme il n'a besoin de rien, & qu'il se suffit à lui-même ; il seroit le plus méchant de tous les Etres, puis qu'il le seroit sans interêt.

Ainsi quand il n'y auroit pas de Dieu, nous devrions toûjours aimer la Justice ; c'est-à-dire faire nos efforts pour ressembler à cet Etre, dont nous avons une si belle idée ; & qui, s'il existoit, seroit necessairement juste. Libres que nous serions du joug de la Religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'Equité.

Voilà, Rhedi, ce qui m'a fait penser que la Justice est éternelle, & ne dépend point des conventions humaines : & quand elle en dépendroit, ce seroit une verité terrible, qu'il faudroit se dérober à soi-même.

Nous sommes entourez d'hommes plus forts que nous ; ils peuvent

vent nous nuire de mille manieres differentes ; les trois quarts du tems, ils peuvent le faire impunément. Quel repos pour nous de sçavoir qu'il y a dans le cœur de tous ces hommes un principe interieur, qui combat en nôtre faveur, & nous met à couvert de leurs entreprises !

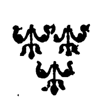
Sans cela nous devrions être dans une frayeur continuelle ; nous passerions devant les hommes comme devant les Lions ; & nous ne serions jamais assurez un moment de nôtre vie, de nôtre bien, ni de nôtre honneur.

Toutes ces pensées m'animent contre ces Docteurs, qui representent Dieu comme un Etre qui fait un exercice tyrannique de sa puissance ; qui le font agir d'une maniere, dont nous ne voudrions pas agir nous-mêmes, de peur de l'offenser ; qui le chargent de toutes les imperfections, qu'il punit

en nous ; & dans leurs opinions contradictoires, le representent tantôt comme un Etre mauvais, tantôt comme un Etre, qui haït le mal, & le punit.

Quand un homme s'examine, quelle satisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juste ! Ce plaisir tout severe qu'il est, doit le ravir : il voit son Etre autant au-dessus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il se voit au-dessus des Tigres & des Ours. Oüi, Rhedi, si j'étois sûr de suivre toûjours inviolablement cette équité, que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

De Paris le 1. de la Lune de Gemmadi 2. 1714.



LET-

LETTRE LXXII.

RICA à ***.

JE fus hier aux Invalides : j'aimerois autant avoir fait cet établissement, si j'étois Prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve par tout la main d'un grand Monarque. Je crois que c'est le lieu le plus respectable de la terre.

Quel spectacle que de voir dans un même lieu rassemblées toutes ces victimes de la Patrie, qui ne respirent que pour la défendre ; & qui se sentant le même cœur, & non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont de se sacrifier encore pour elle !

Quoi de plus admirable que de voir ces guerriers debiles dans cette retraite, observer une Discipline aussi

aussi exacte, que s'ils y étoient contraints par la presence d'un ennemi; chercher leur derniere satisfaction dans cette image de la guerre; & partager leur cœur & leur esprit entre les devoirs de la Religion, & ceux de l'art militaire?

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la Patrie, fussent écrits & conservez dans les Temples dans des registres, qui fussent comme la source de la Gloire & de la Noblesse.

A Paris le 15. de la Lune de Gemmadi 1. 1715.



LET-

LETTRE LXXIII.

USBEK à MIRZA.

A Ispahan.

TU sçais, Mirza, que quelques Ministres de Cha Soliman avoient formé le dessein d'obliger tous les Armeniens de Perse de quitter le Royaume, ou de se faire Mahometans, dans la pensée que nôtre Empire seroit toûjours pollué, tandis qu'il garderoit dans son sein ces Infidelles.

C'étoit fait de la grandeur Persane, si dans cette occasion l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne sçait comment la chose manqua: ni ceux qui firent la proposition; ni ceux qui la rejetterent, n'en connurent les consequences; le hazard fit l'office de la

la Raiſon & de la Politique ; & ſauva l'Empire d'un péril plus grand, que celui qu'il auroit pû courir de la perte de trois batailles, & de la priſe de deux villes.

En proſcrivant les Armeniens, on penſa détruire en un ſeul jour tous les Négocians, & preſque tous les Artiſans du Royaume. Je ſuis ſûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé ſe faire couper les deux bras, que de ſigner un ordre pareil; & qu'en envoyant au Mogol, & aux autres Rois des Indes, ſes Sujets les plus induſtrieux, il auroit crû leur donner la moitié de ſes Etats.

Les perſecutions que nos Mahometans zelez ont faites aux Guebres, les ont obligez de paſſer en foule dans les Indes ; & ont privé la Perſe de cette laborieuſe Nation, ſi appliquée au labourage, qui ſeule, par ſon travail, étoit en état de vaincre la ſterilité de nos terres.

Il

Il ne reſtoit à la dévotion qu'un ſecond coup à faire ; c'étoit de ruiner l'induſtrie, moyennant quoi l'Empire tomboit de lui-même, & avec lui par une ſuite néceſſaire, cette même Religion, qu'on vouloit rendre ſi floriſſante.

S'il faut raiſonner ſans prévention ; je ne ſçais, Mirza, s'il n'eſt pas bon que dans un Etat il y ait pluſieurs Religions.

On remarque que ceux qui vivent dans des Religions tolerées, ſe rendent ordinairement plus utiles à leur patrie, que ceux qui vivent dans la Religion dominante ; parce qu'éloignez des honneurs, ne pouvant ſe diſtinguer que par leur opulence, & leurs richeſſes ; ils ſont portez à en acquerir par leur travail ; & à embraſſer les emplois de la Societé les plus penibles.

D'ailleurs comme toutes les Religions contiennent des préceptes

utiles à la Societé, il eſt bon qu'elles ſoient obſervées avec zele. Or qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zele, que leur multiplicité !

Ce ſont des Rivales, qui ne ſe pardonnent rien. La jalouſie deſcend juſqu'aux particuliers : chacun ſe tient ſur ſes gardes, & craint de faire des choſes, qui deshonoreroient ſon parti, & l'expoſeroient aux mépris, & aux cenſures impardonnables du parti contraire.

Auſſi a-t-on toûjours remarqué qu'une Secte nouvelle, introduite dans un Etat, étoit le moyen le plus ſûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'eſt pas de l'interêt du Prince de ſouffrir pluſieurs Religions dans ſon Etat. Quand toutes les Sectes du monde viendroient s'y raſſembler; cela ne lui porteroit aucun préjudice; parce qu'il n'y en a aucune, qui ne preſcrive l'obéïſſance, & ne prêche

prêche la soûmission.

J'avouë que les Histoires sont remplies des guerres de Religion: mais qu'on y prenne bien garde; ce n'est point la multiplicité des Religions, qui a produit ces guerres; c'est l'Esprit d'intolérance qui animoit celle qui se croyoit la dominante.

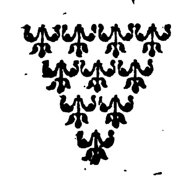
C'est cet Esprit de Proselytisme, que les Juifs ont pris des Egyptiens; & qui d'eux est passé, comme une maladie Epidemique & populaire, aux Mahometans, & aux Chrétiens.

C'est enfin cet Esprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardez que comme une Eclipse entiere de la Raison humaine.

Car enfin quand il n'y auroit pas de l'inhumanité à affliger la conscience des autres; quand il n'en résulteroit aucun des mauvais effets, qui en germent à milliers: il faudroit être fou pour s'en aviser.

Celui qui veut me faire changer de Religion, ne le fait sans doute que parce qu'il ne changeroit pas la sienne, quand on voudroit l'y forcer : il trouve donc étrange que je ne fasse pas une chose, qu'il ne feroit pas lui-même, peut-être pour l'Empire du Monde.

A Paris le 26. de la Lune de Gemmadi 1. 1715.



LET-

LETTRE LXXIV.

RICA à ***.

IL femble ici que les familles fe gouvernent toutes feules : le mari n'a qu'une ombre d'autorité fur fa femme ; le pere fur fes enfans, le maître fur fes efclaves ; la Juftice fe mêle de tous leurs differends ; & fois fûr qu'elle eft toûjours contre le mari jaloux ; le pere chagrin ; le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu, où fe rend la Juftice. Avant que d'y arriver il faut paffer fous les armes d'un nombre infini de jeunes Machandes, qui vous appellent d'une voix trompeufe. Ce fpectacle d'abord eft affez riant : Mais il devient lugubre, lorfqu'on entre dans les grandes fales, où l'on ne voit que des gens, dont

dont l'habit eſt encore plus grave, que la figure: Enfin on entre dans le lieu ſacré, où ſe revelent tous les ſecrets des familles, & où les actions les plus cachées ſont miſes aux grand jour.

Là une fille modeſte vient avouër les tourmens d'une virginité trop long-tems gardée, ſes combats, & ſa douloureuſe reſiſtance: elle eſt ſi peu fiere de ſa victoire, qu'elle menace toûjours d'une défaite prochaine; & pour que ſon pere n'ignore plus ſes beſoins, elle les expoſe à tout le peuple.

Une femme effrontée vient enſuite expoſer les outrages, qu'elle a faits à ſon Epoux, comme une raiſon d'en être ſeparée.

Avec une modeſtie pareille une autre vient dire qu'elle eſt laſſe de porter le titre de femme, ſans en jouïr: elle vient reveler les myſteres cachez dans la nuit du

du mariage : elle veut qu'on la livre aux regards des experts les plus habiles, & qu'une sentence la rétablisse dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui osent défier leurs maris, & leur demander en public un combat, que les témoins rendent si difficile : épreuve aussi flêtrissante pour la femme, qui la soutient ; que pour le mari, qui y succombe.

Un nombre infini de filles ravies, ou seduites, font les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne sont. L'amour fait retentir ce Tribunal. On n'y entend parler que de peres irrités, de filles abusées, d'amans infidelles ; & de maris chagrins.

Par la Loi, qui y est observée, tout enfant né pendant le Mariage, est censé être au mari : il a beau avoir de bonnes raisons pour ne le pas croire ; la Loi le

croit pour lui ; & le soulage de l'examen, & des scrupules.

Dans ce Tribunal on prend les voix à la majeure : mais on a reconnu par experience qu'il vaudroit mieux les recueillir à la mineure : & cela est bien naturel ; car il y a très-peu d'esprits justes ; & tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

De Paris le 1. de la Lune de Gemmadi 2. 1715.

LETTRE LXXV.

Rica à ***.

ON dit que l'homme est un Animal sociable. Sur ce pied-là il me paroît que le François est plus homme qu'un autre : c'est l'homme par excellence ; car il semble être fait uniquement pour la Société.

Mais

Mais j'ai remarqué parmi eux des gens, qui non seulement sont sociables ; mais sont eux-mêmes la Societé Universelle. Ils se multiplient dans tous les coins ; & peuplent en un instant les quatre quartiers d'une Ville : cent hommes de cette espece abondent plus, que deux mille Citoyens : ils pourroient réparer aux yeux des étrangers les ravages de la peste ou de la famine. On demande dans les Ecoles, si un Corps peut être en un instant en plusieurs lieux ; ils sont une preuve de ce que les Philosophes mettent en question.

Ils sont toûjours empressez, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voyent, où ils vont ; & d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête, qu'il est de la bienséance de visiter chaque jour le public en

détail ; ſans compter les viſites, qu'ils font en gros dans les lieux, où l'on s'aſſemble : mais comme la voye en eſt trop abregée ; elles ſont comptées pour rien dans les regles de leur Ceremonial.

Ils fatiguent plus les portes des maiſons à coups de marteau, que les vents & les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liſte de tous les Portiers ; on y trouveroit chaque jour leur nom eſtropié de mille manieres en Caracteres Suiſſes. Ils paſſent leur vie à la ſuite d'un enterrement, dans des Complimens de Condoleance, ou dans des felicitations de mariage. Le Roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ſes Sujets, qu'il ne leur en coûte une voiture, pour lui en aller témoigner leur joye. Enfin ils reviennent chez eux bien fatigués ſe repoſer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs penibles fonctions.

Un

Un d'eux mourut l'autre jour de lassitude ; & on mit cette Epitaphe sur son tombeau. „ C'est ici
„ que repose celui qui ne s'est ja-
„ mais reposé. Il s'est promené à
„ cinq cens trénte enterremens. Il
„ s'est réjoüi de la naissance de
„ deux mille six cens quatre-vingts
„ enfans. Les pensions dont il a
„ felicité ses amis toûjours en des
„ termes differens, montent à
„ deux millions six cens mille li-
„ vres. Le chemin qu'il a fait sur
„ le pavé, à neuf mille six cens
„ stades : celui qu'il a fait dans la
„ campagne à trente-six. Sa con-
„ versation étoit amusante : il a-
„ voit un fonds tout fait de trois
„ cens soixante-cinq Contes : il
„ possedoit d'ailleurs depuis son
„ jeune âge cent dix-huit Apoph-
„ thegmes tirez des Anciens, qu'il
„ employoit dans les occasions
„ brillantes. Il est mort enfin à la
„ soixantiéme année de son âge. Je

„ me tais, Voyageur ; car com-
„ ment pourrois je achever de te
„ dire ce qu'il a fait, & ce qu'il a
„ vû ?

De Paris le 3. de la Lune de Gemmadi 2. 1715.

LETTRE LXXVI.

USBEK à RHEDI.
A Venise.

A Paris régne la liberté & l'égalité. La Naissance, la Vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il soit, ne sauve pas un homme de la foule dans laquelle il est confondu. La jalousie des rangs y est inconnuë. On dit que le premier de Paris est celui qui a les meilleurs chevaux à son Carrosse.

Un grand Seigneur est un homme

me, qui voit le Roi, qui parle aux Ministres, qui a des Ancêtres, des dettes; & des pensions. S'il peut avec cela cacher son oisiveté par un air empressé, ou par un feint attachement pour les plaisirs; il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perse il n'y a de grands que ceux, à qui le Monarque donne quelque part au Gouvernement. Ici, il y a des gens, qui sont grands par leur naissance; mais ils sont sans credit. Les Rois sont comme ces ouvriers habiles, qui pour executer leurs ouvrages, se servent toûjours des machines les plus simples.

La Faveur est la grande Divinité des François. Le Ministre est le Grand Prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne sont point habillez de blanc; tantôt Sacrificateurs, & tantôt sacrifiés, ils se de-

dévouënt eux-mêmes à leur Idole avec tout le Peuple.

A Paris le 9. de la Lune de Gemmadi 2. 1715.

LETTRE LXXVII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LE desir de la gloire n'est point different de cet instinct, que toutes les Créatures ont pour leur conservation. Il semble que nous augmentons nôtre Etre, lorsque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres : c'est une nouvelle vie que nous acquerons & qui nous devient aussi precieuse que celle, que nous avons reçûë du Ciel.

Mais comme tous les hommes ne

ne sont pas également attachez à la vie ; ils ne sont pas aussi également sensibles à la gloire. Cette noble passion est bien toûjours gravée dans leur Cœur : mais l'imagination & l'éducation la modifient de mille manieres.

Cette difference qui se trouve d'homme à homme, se fait encore plus sentir de Peuple à Peuple.

On peut poser pour maxime que dans chaque Etat le desir de la gloire croît avec la liberté des Sujets, & diminuë avec elle : la gloire n'est jamais compagne de la servitude.

Un homme de bon sens me disoit l'autre jour : On est en France à bien des égards plus libre qu'en Perse : aussi y aime-t-on plus la gloire. Cette heureuse fantaisie fait faire à un François avec plaisir, & avec goût, ce que vôtre Sultan n'obtient de ses Sujets, qu'en

qu'en leur mettant sans cesse devant les yeux les supplices, & les recompenses.

Aussi parmi nous le Prince est-il jaloux de l'honneur du dernier de ses Sujets. Il y a pour le maintenir des Tribunaux respectables : c'est le tresor sacré de la Nation, & le seul dont le Souverain n'est pas le Maître ; parce qu'il ne peut l'être sans choquer ses interêts. Ainsi si un Sujet se trouve blessé dans son honneur par son Prince, soit par quelque préference, soit par la moindre marque de mépris, il quitte sur le champ sa Cour, son Emploi, son service, & se retire chez lui.

La difference qu'il y a des troupes Françoises aux vôtres ; c'est que les unes composées d'esclaves naturellement lâches ne surmontent la crainte de la mort, que par celle du châtiment ; ce qui produit dans l'ame un nouveau

veau genre de terreur, qui la rend comme ſtupide : au lieu que les autres ſe preſentent aux coups avec delice, & banniſſent la crainte par une ſatisfaction, qui lui eſt ſuperieure.

Mais le Sanctuaire de l'Honneur, de la Réputation, & de la Vertu ſemble être établi dans les Républiques, & dans les Pays où l'on peut prononcer le mot de Patrie. A Rome, à Athenes, à Lacedemone, l'honneur payoit ſeul les ſervices les plus ſignalez. Une Couronne de Chêne, ou de Laurier; une ſtatuë; un Eloge étoit une récompenſe immenſe pour une bataille gagnée, ou une Ville priſe.

Là un homme, qui avoit fait une belle action, ſe trouvoit ſuffiſamment récompenſé par cette action même. Il ne pouvoit voir un de ſes compatriotes, qu'il ne ſentit le plaiſir d'être ſon bienfaiteur :

faiteur : il comptoit le nombre de ses services par celui de ses Concitoyens. Tout homme est capable de faire du bien à un homme : mais c'est ressembler aux Dieux, que de contribuer au bonheur d'une Societé entiere.

Mais cette noble émulation ne doit-elle point être entierement éteinte dans le cœur de vos Persans, chez qui les emplois & les dignitez ne sont que des attributs de la fantaisie du Souverain ? La réputation & la vertu y sont regardées comme imaginaires, si elles ne sont accompagnées de la faveur du Prince, avec laquelle elles naissent, & meurent de même. Un homme qui a pour lui l'estime publique n'est jamais sûr de ne pas être deshonoré demain : le voilà aujourd'hui Général d'Armée ; peut-être que le Prince le va faire son Cuisinier, & qu'il n'aura plus à esperer d'autre Eloge,

ge, que celui d'avoir fait un bon ragoût.

De Paris le 15. de la Lune de Gemmadi 2. 1715.

LETTRE LXXVIII.

USBEK *au même.*
A Smirne.

DE cette passion generale que la Nation Françoise a pour la gloire, il s'est formé dans l'esprit des particuliers un certain je ne sçai quoi, qu'on appelle Point d'honneur : c'est proprement le caractere de chaque Profession : mais il est plus marqué chez les gens de guerre ; & c'est le Point d'honneur par excellence. Il me seroit bien difficile de te faire sentir ce que c'est ; car nous n'en avons point précisément d'idée.

Au-

Autrefois les François, sur-tout les Nobles, ne suivoient guéres d'autres Loix, que celles de ce point d'honneur : elles régloient toute la conduite de leur vie ; & elles étoient si severes, qu'on ne pouvoit sans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfraindre, mais en éluder la plus petite disposition.

Quand il s'agissoit de régler les differens, elles ne prescrivoient guéres qu'une maniere de décision, qui étoit le duel, qui tranchoit toutes les difficultez. Mais ce qu'il y avoit de mal, c'est que souvent le jugement se rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient interessées.

Pour peu qu'un homme fût connu d'un autre, il falloit qu'il entrât dans la dispute, & qu'il payât de sa personne, comme s'il avoit été lui même en colere. Il se sentoit toûjours honoré d'un tel choix,

&

& d'une préference si hâteuse : & tel qui n'auroit pas voulu donner quatre Pistoles à un homme pour le sauver de la Pôtence, lui & toute sa famille ; ne faisoit aucune difficulté d'aller risquer pour lui mille fois sa vie.

Cette maniere de décider étoit assez mal-imaginée : car de ce qu'un homme étoit plus adroit, ou plus fort qu'un autre ; il ne s'ensuivoit pas qu'il eût de meilleures raisons.

Aussi les Rois l'ont ils défenduë sous des peines très-severes : mais c'est en vain ; l'Honneur qui veut toûjours régner, se révolte, & il ne reconnoît point de Loix.

Ainsi les François sont dans un état bien violent : car les mêmes Loix de l'honneur obligent un honnête homme de se vanger, quand il a été offensé ; mais d'un autre côté la Justice le punit des plus cruelles peines lorsqu'il se vange. Si l'on

suit les Loix de l'Honneur, on périt sur un échaffaut : si l'on suit celles de la Justice, on est banni pour jamais de la Societé des hommes : Il n'y a donc que cette cruelle alternative, ou de mourir, ou d'être indigne de vivre.

De Paris le 18. de la Lune de Gemmadi 2. 1715.

LETTRE LXXIX.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LE Monarque qui a si longtems régné n'est plus. † Il a bien fait parler des gens pendant sa vie; tout le monde s'est tû à sa mort. Ferme & courageux dans ce dernier moment, il a paru ne ceder qu'au destin. Ainsi mourut

† Il mourut le 1. Septembre 1715.

rut le grand Cha-Abas, après avoir rempli toute la terre de son nom.

Ne crois pas que ce grand évenement n'ait fait faire ici que des reflexions morales. Chacun a pensé à ses affaires, & à prendre ses avantages dans ce changement. Le Roi arriere-petit-fils du Monarque défunt n'ayant que cinq ans, un Prince son oncle a été declaré Régent du Royaume.

Le feu Roi avoit fait un Testament, qui bornoit l'autorité du Régent. Ce Prince habile a été au Parlement, & y exposant tous les droits de sa naissance, il a fait casser la disposition du Monarque, qui, voulant se survivre à lui-même, sembloit avoir pretendu regner encore après sa mort.

Les Parlemens ressemblent à ces ruïnes que l'on foule aux pieds, mais qui rappellent toûjours l'idée

dée de quelque Temple fameux par l'ancienne Religion des Peuples. Ils ne se mêlent gueres plus que de rendre la Justice ; & leur autorité est toûjours languissante, à moins que quelque conjoncture imprevuë ne vienne lui rendre la force & la vie. Ces grands Corps ont suivi le destin des choses humaines : ils ont cedé au tems, qui détruit tout ; à la corruption des mœurs, qui a tout affoibli ; à l'aûtorité suprême, qui a tout abatu.

Mais le Regent, qui a voulu se se rendre agreable au peuple, a paru d'abord respecter cette image de la liberté publique : & comme s'il avoit pensé à relever de terre le Temple & l'Idole ; il a voulu qu'on les regardât comme l'appui de la Monarchie, & le fondement de toute autorité legitime.

A Paris le 4. de la Lune de Regeb. 1715.

LETTRE LXXX.

USBEK *à son frere* SANTON, *au Monastere de Gasbin.*

JE m'humilie devant toi, sacré Santon, & je me prosterne: je regarde les vestiges de tes pieds, comme la prunelle de mes yeux. Ta sainteté est si grande, qu'il semble que tu ayes le cœur de nôtre saint Prophête: tes austeritez étonnent le Ciel même: les Anges t'ont regardé du sommet de la gloire, & ont dit: Comment est-il encore sur la terre, puisque son Esprit est avec nous, & vole autour du Trône, qui est soutenu par les nuées?

Et comment ne t'honorerois-je pas, moi qui ai appris de nos Docteurs, que les Dervis mêmes infi-

delles ont toûjours un caractere de Sainteté, qui les rend respectables aux vrais Croyans; & que Dieu s'est choisi dans tous les coins de la terre des ames plus pures que les autres, qu'il a séparées du monde impie, afin que leurs mortifications, & leurs prieres ferventes suspendissent sa colere prête à tomber sur tant de Peuples rebelles.

Les Chrétiens disent des merveilles de leurs premiers Santons, qui se réfugierent à milliers dans les Deserts affreux de la Thebaïde, eurent pour Chefs Paul, Antoine, & Pacome. Si ce qu'ils en disent est vrai, leurs vies sont aussi pleines de prodiges, que celles de nos plus sacrez Immaums. Ils passoient quelquefois dix ans entiers sans voir un seul homme: mais ils habitoient la nuit & le jour avec des Demons: ils étoient sans cesse tourmentez par ces Es-

prits

prits malins ; ils les trouvoient au lit ; ils les trouvoient à table ; jamais d'asile contr'eux. Si tout ceci est vrai, Santon venerable, il faudroit avouër que personne n'auroit jamais vêcu en plus mauvaise Compagnie.

Les Chrétiens sensez regardent toutes ces Histoires comme une Allegorie bien naturelle, qui peut nous servir à nous faire sentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous dans le Desert un état tranquille ; les tentations nous suivent toûjours : nos passions figurées par les Demons ne nous quittent point encore : ces monstres du Cœur ; ces illusions de l'Esprit ; ces vains fantômes de l'Erreur & du Mensonge, se montrent toûjours à nous pour nous séduire, & nous attaquent jusques dans les jeûnes, & les Cilices ; c'est-à-dire jusques dans nôtre force même.

Pour moi, Santon venerable ;

je sçais que l'Envoyé de Dieu a enchaîné Satan, & l'a précipité dans les abîmes : il a purifié la terre autrefois pleine de son Empire, & l'a renduë digne du séjour des Anges & des Prophêtes.

A Paris le 9. de la Lune de Chabban. 1715.

LETTRE LXXXI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

JE n'ai jamais oüi parler du Droit public qu'on n'ait commencé par rechercher soigneusement quelle est l'origine de Societez; ce qui me paroît ridicule. Si les hommes n'en formoient point; s'ils se quittoient, & se fuyoient les uns les au-

autres ; il faudroit en demander la raison, & chercher pourquoi ils se tiennent séparez : mais ils naissent tous liez les uns aux autres : un fils est né auprès de son pere, & il s'y tient : voilà *la* Societé, & la cause de la *Societé*.

Le Droit public est plus connu en Europe, qu'en Asie : cependant on peut dire que les passions des Princes ; la patience des Peuples ; la flâterie des Ecrivains, en ont corrompu tous les principes.

Ce Droit, tel qu'il est aujourd'hui, est une Science, qui apprend aux *Princes* jusques à quel point ils peuvent violer la justice, sans choquer leurs interêts. Quel dessein, Rhedi, de vouloir, pour endurcir leur conscience, mettre l'iniquité en systême ; d'en donner des régles, d'en former des principes, & d'en tirer des conséquences !

La puissance illimitée de nos subli-

mes Sultans, qui n'a d'autre regle qu'elle-même, ne produit pas plus de monstres, que cet Art indigne, qui veut faire plier la Justice, toute inflexible qu'elle est.

On diroit, Rhedi, qu'il y a deux Justices toutes differentes : l'une, qui regle les affaires des particuliers ; qui regne dans le Droit Civil : l'autre qui regle les differens, qui surviennent de Peuple à Peuple ; qui tyrannise dans le Droit Public : comme si le Droit n'étoit pas lui-même un Droit Civil ; non pas à la verité d'un Pays particulier, mais du monde.

Je t'expliquerai dans une autre Lettre mes pensées là-dessus.

De Paris le 1. de la Lune de Zilhagé 1716.

LET-

LETTRE LXXXII.

USBEK au même.

LES Magistrats doivent rendre la justice de Citoyen à Citoyen : chaque Peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre Peuple. Dans cette seconde distribution de justice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la premiere.

De Peuple à Peuple il est rarement besoin de tiers pour juger ; parce que les sujets de disputes sont presque toûjours clairs & faciles à terminer. Les interêts de deux Nations sont ordinairement si séparez, qu'il ne faut qu'aimer la justice pour la trouver ; on ne peut guéres se prévenir dans sa propre cause.

Il n'en est pas de même des

 diffe-

differens, qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en Societé, leurs interêts sont si mêlez & si confondus : il y en a de tant de sortes differentes, qu'il est nécessaire qu'un tiers débroüille ce que la cupidité des parties cherche à obscurcir.

Il n'y a que deux sortes de guerres justes : les unes, qui se font pour repousser un Ennemi, qui attaque : les autres pour secourir un Allié, qui est attaqué.

Il n'y auroit point de justice de faire la guerre pour des querelles particulieres du Prince ; à moins que le Cas ne fût si grave, qu'il méritât la mort du Prince, ou du Peuple qui l'a commis. Ainsi un Prince ne peut faire la guerre, parce qu'on lui aura refusé un honneur, qui lui est dû, ou parce qu'on aura eu quelque procedé peu convenable à l'égard de ses Ambassadeurs, & autres choses

ſes pareilles ; non plus qu'un particulier ne peut tuer celui qui lui refuſe le pas. La raiſon en eſt que comme la déclaration de guerre doit être un acte de Juſtice, dans laquelle il faut toûjours que la peine ſoit proportionnée à la faute ; il faut voir ſi celui, à qui on déclare la guerre, merite la mort. Car faire la guerre à quelqu'un, c'eſt vouloir le punir de mort.

Dans le Droit public l'acte de Juſtice le plus ſévere, c'eſt la guerre ; puiſque ſon but eſt la deſtruction de la Societé.

Les repreſailles ſont du ſecond degré. C'eſt une Loi que les Tribunaux n'ont pû s'empêcherd d'obſerver, de meſurer la peine par le crime.

Un troiſieme acte de Juſtice, c'eſt de priver un Prince des avantages, qu'il peut tirer de nous, proportionnant toûjours la peine à l'offenſe.

Le quatriéme acte de Justice, qui doit être le plus fréquent, c'est la renonciation à l'alliance du Peuple, dont on a à se plaindre. Cette peine répond à celle du bannissement établi dans les Tribunaux, qui retranche les coupables de la Societé. Ainsi un Prince, à l'alliance duquel nous renonçons, est retranché par-là de nôtre Societé, & n'est plus un de nos Membres.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un Prince, que de renoncer à son alliance, ni lui faire de plus grand honneur, que de la contracter. Il n'y a rien parmi les hommes, qui leur soit plus glorieux, & même plus utile, que d'en voir d'autres toûjours attentifs à leur conservation.

Mais pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle soit juste : ainsi une Alliance faite entre deux Nations pour en opprimer une troi-

siéme;

ſiéme, n'eſt pas légitime, & on peut la violer ſans crime.

Il n'eſt pas même de l'honneur & de la dignité du Prince de s'allier avec un Tyran. On dit qu'un Monarque d'Egypte fit avertir le Roi de Samos de ſa cruauté, & de ſa tyrannie; & le ſomma de s'en corriger: comme il ne le fit pas, il lui envoya dire qu'il rénonçoit à ſon amitié, & à ſon alliance.

Le Droit de Conquête n'eſt point un Droit. Une Societé ne peut être fondée que ſur la volonté des Aſſociez: ſi elle eſt détruite par la Conquête, le Peuple redevient libre: il n'y a plus de nouvelle Societé; & ſi le Vainqueur en veut former, c'eſt une tyrannie.

A l'égard des Traitez de Paix, ils ne ſont jamais légitimes, lorſqu'ils ordonnent une ceſſion, ou dédommagement plus conſiderable, que le dommage cauſé: autrement c'eſt une pure violence, con-

tre laquelle on peut toûjours revenir : à moins que pour r'avoir ce qu'on a perdu, on ne soit obligé de se servir de moyens si violens, qu'il en arrive un mal plus grand que le bien, que l'on en doit retirer.

Voilà, cher Rhedi, ce que j'appelle le Droit Public ; voilà le Droit des Gens, ou plûtôt celui de la Raison.

A Paris le 4. de la Lune de Zilhagé 1716.



LETTRE LXXXIII.

LE PREMIER EUNUQUE à USBEK.

A Paris.

IL est arrivé ici beaucoup de femmes jaunes du Royaume de Visapour : j'en ai acheté une pour ton frere le Gouverneur de Mazenderan, qui m'envoya il y a un mois son commandement sublime, & cent Tomans.

Je me connois en femmes d'autant mieux qu'elles ne me surprennent pas, & qu'en moi les yeux ne sont point troublez par les mouvemens du cœur.

Je n'ai jamais vû de beauté si réguliere & si parfaite : ses yeux bril-

brilans portent la vie sur son visage, & relevent l'éclat d'une couleur qui pourroit effacer tous les charmes de la Circassie.

Le premier Eunuque d'un Negociant d'Ispahan la marchandoit avec moi : mais elle se deroboit dedaigneusement à ses regards, & sembloit chercher les miens ; comme si elle avoit voulu me dire qu'un vil Marchand n'étoit pas digne d'elle, & qu'elle étoit destinée à un plus illustre Epoux.

Je te l'avouë, je sens dans moi-même une joye secrette, quand je pense aux charmes de cette belle personne : il me semble que je la vois entrer dans le Serrail de ton frere : je me plais à prevoir l'étonnement de toutes ses femmes : la douleur imperieuse des unes ; l'affliction muette, mais plus douloureuse des autres ; la consolation maligne de celles, qui n'esperent plus rien ; & l'ambition irritée de celles, qui esperent encore.

Je

Je vais d'un bout du Royaume à l'autre faire changer tout au Serrail de face : que de passions je vais émouvoir ? Que de craintes, & de peines je prepare !

Cependant dans le trouble du dedans, le dehors ne sera pas moins tranquille : les grandes revolutions seront cachées dans le fond du cœur ; les chagrins seront devorez, & les joyes contenuës : l'obéïssance ne sera pas moins exacte, & les regles moins inflexibles : la douceur toûjours contrainte de paroître, sortira du fond même du desespoir.

Nous marquons que plus nous avons de femmes sous nos yeux, moins elles nous donnent d'embarras. Une plus grande necessité de plaire ; moins de facilité de s'unir ; plus d'exemples de soumission : tout cela leur forme des chaînes : les unes sont sans cesse attentives sur les demarches des autres : il semble que de concert avec nous elles tra-

vaillent

vaillent à se rendre plus dépendantes : elles sont presque la moitié de nôtre office ; & nous ouvrent les yeux, quand nous les fermons. Que dis-je, elles irritent sans cesse le Maître contre leurs Rivales, & elles ne voyent pas combien elles se trouvent près de celles qu'on punit.

Mais tout cela, magnifique Seigneur, tout cela n'est rien sans la presence du Maître. Que pouvons-nous faire avec ce vain fantôme d'une autorité qui ne se communique jamais toute entiere ? Nous ne representons que foiblement la moitié de toi-même : nous ne pouvons que leur montrer une odieuse severité. Toi, tu temperes la crainte par les esperances ; plus absolu, quand tu caresses, que tu ne l'es, quand tu menaces.

Reviens donc, magnifique Seigneur, reviens dans ces lieux porter par tout les marques de ton

Em-

Empire. Viens adoucir des passions desesperées : viens ôter tout prétexte de faillir : viens appaiser l'amour qui murmure ; & rendre le devoir même aimable ; viens enfin soulager tes fidelles Eunuques d'un fardeau, qui s'appesantit chaque jour.

Du Serrail d'Ispahan le 8. de la Lune de Zilhadé, 1716.



LETTRE LXXXIV.

USBEK à HASSEIN DERVIS *de la Montagne de Jaron.*

O Toi, ſage Dervis, dont l'eſprit curieux brille de tant de connoiſſances, écoute ce que je te vais dire.

Il y a ici des Philoſophes, qui à la verité n'ont point atteint juſqu'au faîte de la Sageſſe Orientale : ils n'ont point été ravis juſqu'au Trône lumineux : ils n'ont ni entendu les paroles ineffables, dont les concerts des Anges retentiſſent ; ni ſenti les formidables accès d'une fureur Divine : mais laiſſez à eux-mêmes, privez des ſaintes merveilles, ils ſuivent dans le ſilence les traces de la Raiſon humaine.

Tu ne sçaurois croire jusqu'où ce Guide les a conduits. Ils ont débrouillé le Chaos ; & ont expliqué par une mechanique simple, l'ordre de l'Architecture Divine. L'Auteur de la Nature a donné du mouvement à la matiere : il n'en a pas fallu davantage pour produire cette prodigieuse varieté d'effets, que nous voyons dans l'Univers.

Que les Legislateurs ordinaires nous proposent des Loix, pour regler les Societez des hommes ; des Loix aussi sujettes au changement, que l'esprit de ceux qui les proposent, & des Peuples qui les observent : ceux-ci ne nous parlent que des Loix generales, immuables, éternelles, qui s'observent sans aucune exception, avec un ordre, une régularité, & une promptitude infinie, dans l'immensité des espaces.

Et que crois-tu, homme Di-

vin,

vin, que soient ces Loix ? Tu t'imagines peut-être qu'entrant dans le Conseil de l'Eternel, tu vas être étonné par la sublimité des mysteres : tu renonces par avance à comprendre : tu ne te proposes que d'amirer.

Mais tu changeras bien-tôt de pensée : elles n'éblouïssent point par un faux respect : leur simplicité les a faites long-tems méconnoître : & ce n'est qu'après bien des reflexions, qu'on en a connu toute la fecondité, & toute l'étenduë.

La premiere est, que tout Corps tend à décrire une ligne droite ; à moins qu'il ne rencontre quelque obstacle, qui l'en détourne : & la seconde, qui n'en est qu'une suite, c'est que tout Corps qui tourne autour d'un centre, tend à s'en éloigner ; parce que plus il en est loin, plus la ligne, qu'il décrit, approche de la ligne droite.

Voi-

Voilà, sublime Dervis, la Clef de la Nature. Voilà des principes féconds, dont on tire des conséquences à perte de vuë, comme je te le ferai voir dans une Lettre particuliere.

La connoissance de cinq ou six veritez a rendu leur Philosophie pleine de miracles; & leur a fait faire plus de prodiges & de merveilles, que tout ce qu'on nous raconte de nos Saints Prophêtes.

Car enfin je suis persuadé qu'il n'y a aucun de nos Docteurs, qui n'eût été embarassé, si on lui eût dit de peser dans une balance tout l'air, qui est autour de la Terre; ou de mesurer toute l'eau, qui tombe chaque année sur sa surface; & qui n'eût pensé plus de quatre fois, avant que dire combien de lieuës le son fait dans une heure; & quel tems un rayon de lumiere employe à venir du Soleil à nous? Combien de toises il

y a d'ici à Saturne ? Quelle est la courbe selon laquelle un Vaisseau doit être taillé, pour être le meilleur voilier qu'il soit possible.

Peut-être que si quelque homme Divin avoit orné les ouvrages de ces Philosophes de paroles hautes & sublimes ; s'il y avoit mêlé des figures hardies, & des Allegories mysterieuses ; il auroit fait un bel ouvrage, qui n'auroit cedé qu'au Saint Alcoran.

Cependant s'il faut te dire ce que je pense : je ne m'accommode guéres du stile figuré. Il y a dans nôtre Alcoran un grand nombre de choses pueriles, qui me paroissent toûjours telles ; quoiqu'elles soient relevées par la force & la vie de l'expression : il semble d'abord que les Livres inspirez ne sont que les idées divines renduës en langage humain : au contraire dans nos Livres Saints, on trouve le langage de Dieu, & les idées des hommes ;

mes; comme ſi par un admirable caprice, Dieu y avoit dicté les paroles, & que l'homme eût fourni les penſées.

Tu diras peut-être que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus ſaint parmi nous; tu croiras que c'eſt le fruit de l'indépendance, où l'on vit dans ce Pays. Non, graces au Ciel, l'Eſprit n'a pas corrompu le Cœur; & tandis que je vivrai, Hali ſera mon Prophète.

De Paris le 15. de la Lune de Chahban. 1716.

LETTRE LXXXV.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

IL n'y a point de Pays au monde où la Fortune soit si inconstante que dans celui-ci. Il arrive tous les dix ans des révolutions, qui précipitent le riche dans la misere, & enlevent le pauvre avec des aîles rapides, au comble des richesses. Celui-ci est étonné de sa pauvreté ; celui-là l'est de son abondance. Le nouveau riche admire la sagesse de la Providence ; le pauvre, l'aveugle fatalité du Destin.

Ceux qui lévent les tributs nagent au milieu des tresors : parmi eux il y a peu de Tantales. Ils commencent

mencent pourtant ce métier par la derniere misere : ils sont méprisez comme de la boüe, pendant qu'ils sont pauvre : quand ils sont riches, on les estime assez : aussi ne négligent-ils rien pour acquerir de l'estime.

Ils sont à present dans une situation bien terrible On vient d'établir une Chambre qu'on appelle de Justice, parce qu'elle va leur ravir tout leur bien. Ils ne peuvent ni détourner, ni cacher leurs effets ; car on les oblige de les déclarer au juste sous peine de la vie : ainsi on les fait passer par un défilé bien étroit ; je veux dire entre la vie, & leur argent. Pour comble de fortune, il y a un Ministre connu par son esprit, qui les honore de ses plaisanteries, & badine sur toutes les délibérations du Conseil. On ne trouve pas tous les jours des Ministres disposez à faire rire le Peuple ; & l'on doit

ſçavoir bon gré à celui-ci, de l'avoir entrepris.

Le Corps des Laquais eſt plus reſpectable en France, qu'ailleurs; c'eſt un ſéminaire de grands Seigneurs; il remplit le vuide des autres Etats. Ceux qui le compoſent prennent la place des Grands malheureux, des Magiſtrats ruïnez, des Gentilhommes tuez dans les fureurs de la guerre: & quand ils ne peuvent pas ſuppléer par eux-mêmes; ils relevent toutes les grandes Maiſons par le moyen de leurs filles, qui ſont comme une eſpece de fumier, qui engraiſſe les terres montagneuſes & arides.

Je trouve, Ibben, la Providence admirable dans la maniere dont elle a diſtribué les richeſſes: ſi elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bien, on ne les auroit pas aſſez diſtinguées de la Vertu, & on n'en auroit plus ſenti tout le neant. Mais quand on examine qui ſont les

les gens qui en ſont les plus chargez : à force de mépriſer les riches, on vient enfin à mépriſer les richeſſes.

A Paris le 26. de la Lune de Maharram 1717.

LETTRE LXXXVI.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

JE trouve les caprices de la Mode chez les François, étonnans. Ils ont oublié comment ils étoient habillez cet Eté : ils ignorent encore plus comment ils le feront cet Hiver ; mais ſur tout on ne ſçauroit croire combien il en coûte à un mari, pour mettre ſa femme à la mode.

Que me ſerviroit de te faire une deſcription exacte de leur habille-

ment, & de leurs parures ? Une Mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs Ouvriers ; & avant que tu eusses reçû ma Lettre, tout seroit changé.

Une femme qui quitte Paris, pour aller passer six mois à la Campagne, en revient aussi antique, que si elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoît le portrait de sa mere ; tant l'habit avec lequel elle est peinte, lui paroît étranger : il s'imagine que c'est quelque Ameriquaine, qui y est representée ; ou que le Peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les Coëffures montent insensiblement, & une révolution les fait descendre tout à coup : il a été un tems que leur hauteur immense mettoit le visage d'une femme au milieu d'elle-même. Dans un autre c'étoit les pieds, qui occupoient cette place : les talons

lons failoient un piedeſtal, qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire ? Les Architectes ont été ſouvent obligez de hauſſer, de baiſſer, & d'élargir les portes, ſelon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement ; & les régles de leur Art ont été aſſervies à ces fantaiſies. On voit quelquefois ſur un viſage une quantité prodigieuſe de mouches ; & elles diſparoiſſent toutes le lendemain. Autrefois les femmes avoient de la taille, & des dents : aujourd'hui il n'en eſt pas queſtion. Dans cette changeante Nation, quoi qu'en diſe le Critique ; les filles ſe trouvent autrement faites que leurs meres.

Il en eſt des manieres & de la façon de vivre, comme des modes : les François changent de mœurs ſelon l'âge de leur Roy. Le Monarque pourroit même parvenir à rendre la Nation grave, s'il l'avoit

entrepris. Le Prince imprime le caractere de son Esprit à la Cour, la Cour à la Ville, la Ville aux Provinces. L'ame du Souverain est un moule, qui donne la forme à toutes les autres.

De Paris le 8. de la Lune de Saphar. 1717.

LETTRE LXXXVII.

RICA *au même*.

JE te parlois l'autre jour de l'inconstance prodigieuse des François sur leurs modes : Cependant il est inconcevable à quel point ils en sont entêtez ; c'est la régle avec laquelle ils jugent de tout ce qui se fait chez les autres Nations: ils y rappellent tout : ce qui est étranger leur paroît toûjours ridicule. Je t'avouë que je ne sçaurois

guéres

guéres ajuster cette fureur pour leurs coûtumes, avec l'inconstance, avec laquelle ils en changent tous les jours.

Quand je te dis qu'ils méprisent tout ce qui est étranger; je ne te parle que des bagatelles: Car sur les choses importantes, ils semblent s'être méfiez d'eux-mêmes, jusqu'à se dégrader. Ils avoüent de bon cœur que les autres Peuples sont plus sages, pourvû qu'on convienne qu'ils sont mieux vêtus. Ils veulent bien s'assujettir aux Loix d'une Nation rivale, pourvû que les Perruquiers François décident en Legislateurs sur la forme des perruques étrangeres. Rien ne leur paroît si beau que de voir le goût de leurs Cuisiniers régner du Septentrion au Midi; & les ordonnances de leurs Coëffeuses portées dans toutes les toilettes de l'Europe.

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le Bon Sens leur

vienne d'ailleurs, & qu'ils ayent pris de leurs voisins tout ce qui concerne le Gouvernement Politique & Civil ?

Qui peut penser qu'un Royaume le plus ancien & le plus puissant de l'Europe, soit gouverné depuis plus de dix siecles par des Loix, qui ne sont pas faites pour lui ? Si les François avoient été conquis, ceci ne seroit pas difficile à comprendre : Mais ils sont les Conquérans.

Ils ont abandonné les Loix anciennes, faites par leurs premiers Rois dans les Assemblées generales de la Nation : & ce qu'il y a de singulier, c'est que les Loix Romaines qu'ils ont pris à la place, étoient en partie faites & en partie redigées par des Empereurs contemporains de leurs Legislateurs.

Et afin que l'acquisition fût entiere, & que tout le Bon Sens leur vînt d'ailleurs ; ils ont adopté toutes

toutes les Constitutions des Papes ; & en ont fait une nouvelle partie de leur Droit ; nouveau genre de servitude !

Il est vrai que dans les derniers tems on a regidé par écrit quelques Statuts des Villes & des Provinces ; mais ils sont presque tous pris du Droit Romain.

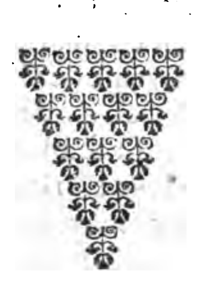
Cette abondance de Loix adoptées, & pour ainsi dire naturalisées, est si grande, qu'elle accable également la Justice, & les Juges. Mais ces volumes de Loix ne sont rien en comparaison de cette armée effroyable de Glossateurs, de Commentateurs, de Compilateurs ; gens aussi foibles par le peu de justesse de leur esprit, qu'ils sont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'est pas tout. Ces Loix étrangeres ont introduit des formalitez, qui sont la honte de la Raison humaine. Il seroit assez difficile de décider, si la forme s'est

renduë

renduë plus pernicieuſe, lorſqu'elle eſt entrée dans la Juriſprudence, ou lorſqu'elle s'eſt logée dans la Medecine: ſi elle a fait plus de ravages ſous la Robe d'un Juriſconſulte, que ſous le large chapeau d'un Medecin; & ſi dans l'une elle a plus ruiné des gens, qu'elle n'en a tué dans l'autre.

A Paris le 12. de la Lune de Saphar. 1717.



LET-

LETTRE LXXXVIII.

USBEK à *.*.*.

ON parle toûjours ici de la Constitution. J'entrai l'autre jour dans une maison, où je vis d'abord un gros homme avec un teint vermeil, qui disoit d'une voix forte : J'ai donné mon Mandement : je n'irai point répondre à tout ce que vous dites : mais lisez-le ce Mandement ; & vous verrez que j'y ai résolu tous vos doutes. Il m'a fallu bien suer pour le faire, dit-il en portant la main sur le front : j'ai eu besoin de toute ma Doctrine, & il m'a fallu lire bien des Auteurs Latins. Je le crois, dit un homme qui se trouva là, car c'est un bel Ouvrage ; & je défie ce Jesuite, qui vient

si souvent vous voir, d'en faire un meilleur. Et bien lisez-le donc, reprit-il, & vous serez plus instruit sur ces matieres dans un quart-d'heure, que si je vous en avois parlé deux heures. Voilà comme il évitoit d'entrer en Conversation, & de commettre sa suffisance. Mais comme il se vit pressé, il fut obligé de sortir de ses retranchemens; & il commença à dire Theologiquement force sotise, soutenu d'un Dervis, qui les lui rendoit très-respectueusement. Quand deux hommes qui étoient là lui nioient quelque principe; il disoit d'abord, cela est certain; nous l'avons jugé ainsi, & nous sommes des Juges infaillibles. Et comment, lui dis-je pour lors, êtes-vous des Juges infaillibles? Ne voyez-vous pas, reprit-il, que le S. Esprit nous éclaire? Cela est heureux, lui répondis-je; car de la maniere dont vous avez parlé

lé tout aujourd'hui, je reconnois que vous avez grand besoin d'être éclairé.

De Paris le 18. de la Lune de Rebiab 1. 1717.

LETTRE LXXXIX.

USBEK à IBBEN.
A Smirne.

LEs plus puissans Etats de l'Europe sont ceux de l'Empereur, des Rois de France, d'Espagne, & d'Angleterre. L'Italie, & une grande partie de l'Allemagne, sont partagées en un nombre infini de petits Etats, dont les Princes sont, à proprement parler, les Martyrs de la Souveraineté. Nos glorieux Sultans ont plus de femmes, que la plûpart de ces Princes n'ont de Sujets.

Sujets. Ceux d'Italie, qui ne sont pas si unis, sont plus à plaindre : leurs Etats sont ouverts comme des Caravanserais, où ils sont obligez de loger les premiers qui viennent : il faut donc qu'ils s'attachent aux grands Princes, & leur fassent part de leur frayeur, plutôt que de leur amitié.

La plûpart des Gouvernemens d'Europe sont Monarchiques, ou plutôt sont ainsi appellez ; car je ne sçais pas s'il y en a jamais eu veritablement de tels : au moins est-il impossible qu'ils ayent subsisté long-tems : c'est un Etat violent qui dégenere toûjours en Despotisme, ou en Republique : La puissance ne peut jamais être également partagée entre le Peuple & le Prince : l'équilibre est trop difficile à garder : il faut que le pouvoir diminuë d'un côté, pendant qu'il augmente de l'autre : mais l'avantage est ordinairement du

du côté du Prince, qui eſt à la tête des Armées.

Auſſi le pouvoir des Rois d'Europe eſt-il bien grand, & on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent : mais ils ne l'exercent point avec tant d'étenduë, que nos Sultans : premierement, parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs, & la Religion des Peuples. Secondement, parcequ'il n'eſt pas de leur interêt de le porter ſi loin.

Rien ne rapproche plus les Princes de la condition de leurs Sujets, que cet immenſe pouvoir, qu'ils exercent ſur eux : rien ne les ſoumet plus aux revers, & aux caprices de la fortune.

L'uſage où ils ſont de faire mourir tous ceux qui leur déplaiſent au moindre ſigne qu'ils font, renverſe la proportion, qui doit être entre les fautes & les peines, qui eſt comme l'ame des Etats

&

& l'harmonie des Empires ; & cette proportion ſcrupuleuſement gardée par les Princes Chrétiens, leur donne un avantage infini ſur nos Sultans.

Un Perſan qui par imprudence, ou par malheur, s'eſt attiré la diſgrace du Prince, eſt ſûr de mourir : la moindre faute, ou le moindre caprice le met dans cette neceſſité. Mais s'il avoit attenté à la vie de ſon Souverain ; s'il avoit voulu livrer ſes places aux Ennemis ; il en ſeroit auſſi quitte pour perdre la vie ; il ne court donc pas plus de riſque dans ce dernier cas, que dans le premier.

Auſſi dans la moindre diſgrace voyant la mort certaine, & ne voyant rien de pis ; il ſe porte naturellement à troubler l'Etat, & à conſpirer contre le Souverain, ſeule reſſource qui lui reſte.

Il n'en eſt pas de même des Grands d'Europe, à qui la diſgrace

lance & la faveur : ils se retirent de la Cour ; & ne songent qu'à jouïr d'une vie tranquille, & des avantages de leur naissance, Comme on ne les fait gueres perir que pour le crime de Leze-Majesté ; ils craignent d'y tomber par la considération de ce qu'ils ont à perdre, & du peu qu'ils ont à gagner : ce qui fait qu'on voit peu de révoltes & peu de Princes morts d'une mort violente.

Si dans cette autorité illimitée qu'ont nos Princes, ils n'apportoient pas tant de précaution pour mettre leur vie en sûreté ; ils ne vivroient pas un jour : & s'ils n'avoient à leur solde un nombre innombrable de troubes, pour tyranniser le reste de leurs Sujets ; leur Empire ne subsisteroit pas un mois.

Il n'y a que quatre ou cinq siécles qu'un Roi de France prit des Gardes, contre l'usage de ces tems-là, pour se garantir des assassins,

sassins, qu'un petit Prince d'Asie avoit envoyez pour le faire périr : jusques-là les Rois avoient vécu tranquilles au milieu de leurs Sujets, comme des Peres au milieu de leurs Enfans.

Bien loin que les Rois de France puissent de leur propre mouvement ôter la vie à un de leurs Sujets, comme nos Sultans ; ils portent au contraire toûjours avec eux la grace de tous les Criminels : il suffit qu'un homme ait été assez heureux pour voir l'auguste visage de son Prince, pour qu'il cesse d'être indigne de vivre. Ces Monarques sont comme le Soleil, qui porte par tout la chaleur & la vie.

De Paris le 8. de la Lune de Rebiab 2. 1717.

LET-

LETTRE XC.

USBEK *au même.*

POur ſuivre l'idée de ma derniere Lettre, voici à peu près ce que me diſoit l'autre jour un Européen aſſez ſenſé.

Le plus mauvais parti que les Princes d'Aſie ayent pû prendre, c'eſt de ſe cacher comme ils font. Ils veulent ſe rendre plus reſpectables : mais ils font reſpecter la Royauté, & non pas le Roi ; & attachent l'eſprit des Sujets à un certain Trône, & non pas à une certaine perſonne.

Cette puiſſance inviſible, qui gouverne, eſt toûjours la même pour le Peuple. Quoique dix Rois, qu'il ne connoît que de nom, ſe ſoient égorgez l'un après l'autre ; il

il ne ſent aucune difference : c'eſt comme s'il avoit été gouverné ſucceſſivement par des Eſprits.

Si le deteſtable Parricide de nôtre grand Roi Henri IV. avoit porté ce coup ſur un Roi des Indes ; Maître du Sceau Royal, & d'un treſor immenſe, qui auroit ſemblé amaſſé pour lui ; il auroit pris tranquillement les rênes de l'Empire, ſans qu'un ſeul homme eût penſé à reclamer ſon Roi, ſa famille, & ſes enfans.

On s'étonne de ce qu'il n'y a preſque jamais de changemens dans le Gouvernement des Princes d'Orient : & d'où vient celà ? ſi ce n'eſt de ce qu'il eſt tyrannique, & affreux.

Les Changemens ne peuvent être faits que par le Prince, ou par le Peuple ; mais là ; les Princes n'ont garde d'en faire, parce que dans un ſi haut degré de puiſſance, ils ont tout ce qu'ils peuvent

vent avoir ; ils changeoient quelque chose, ce ne pourroit être qu'à leur préjudice.

Quant aux Sujets, si quelqu'un d'eux forme quelque résolution, il ne sçauroit l'executer sur l'Etat : il faudroit qu'il contrebalançât tout à coup une puissance redoutable, & toûjours unique ; le tems lui manque comme les moyens : mais il n'a qu'à aller à la source de ce pouvoir ; & il ne lui faut qu'un bras, & qu'un instant.

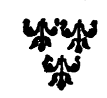
Le meurtrier monte sur le Trône, pendant que le Monarque en descend, tombe, & va expirer à ses pieds.

Un Mécontent en Europe songe à entretenir quelque intelligence secrette ; à se jetter chez les Ennemis ; à se saisir de quelque place ; à exciter quelques vains murmures parmi les Sujets. Un Mécontent en Asie va droit au Prince, étonne, frape, renverse ; il en efface jusqu'à

qu'à l'idée ; dans un inſtant l'Eſclave & le Maître ; dans un inſtant Uſurpateur & légitime.

Malheureux le Roi qui n'a qu'une tête ; il ſemble ne réünir ſur elle toute ſa puiſſance, que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera toute entiere.

A Paris le 16. de la Lune de Rebiab 2. 1717.



LET-

LETTRE XCI.

AU MESME.

TOus les Peuples d'Europe ne ſont pas également ſoumis à leurs Princes : par exemple, l'humeur impatiente des Anglois ne laiſſe gueres à leur Roi le tems d'apeſantir ſon autorité : la ſoumiſſion, & l'obéïſſance ſont les vertus, dont ils ſe piquent le moins. Ils diſent là-deſſus des choſes bien extraordinaires. Selon eux ils n'y a qu'un lien, qui puiſſe attacher les hommes, qui eſt celui de la gratitude : un mari, une femme, un pere, & un fils, ne ſont liez entr'eux que par l'amour, qu'ils ſe portent, ou par les bienfaits qu'ils ſe procurent : & ces motifs divers de reconnoiſſance, ſont l'origine

rigine de tous les Royaumes, & de toutes les Societez.

Mais si un Prince, bien loin de faire vivre ses Sujets heureux, veut les accabler, & les détruire; le fondement de l'obéïssance cesse, rien ne les lie, rien ne les attache à lui; & ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils soutiennent que tout pouvoir sans bornes ne sçauroit être légitime, parce qu'il n'a jamais pû avoir d'origine légitime. Car nous ne pouvons pas, disent-ils, donner à un autre plus de pouvoir sur nous, que nous n'en avons nous-mêmes: or nous n'avons pas sur nous-mêmes un pouvoir sans bornes: par exemple, nous ne pouvons pas nous ôter la vie: personne n'a donc, concluënt-ils, sur la terre, un tel pouvoir.

Le Crime de Leze-Majesté, n'est autre chose, selon eux, que le crime que le plus foible com-

met

met contre le plus fort, en lui desobéïssant, de quelque maniere qu'il lui desobéïsse. Aussi le Peuple d'Angleterre, qui se trouva le plus fort contre un de leurs Rois, declara-t-il que c'est un crime de Leze-Majesté à un Prince de faire la guerre à ses Sujets. Ils ont donc grande raison quand ils disent que le Précepte de leur Alcoran, qui ordonne de se soumettre aux Puissances, n'est pas bien difficile à suivre, puisqu'il leur est impossible de ne le pas observer; d'autant que ce n'est pas au plus vertueux, qu'on les oblige de se soumettre, mais à celui qui est le plus fort.

Les Anglois disent qu'un de leurs Rois, qui avoit vaincu & pris prisonnier un Prince, qui s'étoit révolté, & lui disputoit la Couronne; ayant voulu lui reprocher son infidelité & sa perfidie: Il n'y a qu'un moment, dit le

le Prince infortuné, qu'il vient d'être decidé lequel de nous deux est le traître.

Un Usurpateur déclare rebelles tous ceux qui n'ont point opprimé la Patrie comme lui : & croyant qu'il n'y a pas de Loix là où il ne voit point de Juges ; il fait reverer comme des Arrêts du Ciel, les caprices du hazard, & de la fortune.

A Paris le 20. de la Lune de Rebiab 2. 1717.

LETTRE XCII.

RHEDI à USBEK.

A Paris.

TU m'as beaucoup parlé dans une de tes Lettres des Sciences, & des Arts cultivez en Occident : tu me vas regarder comme un barbare : mais je ne ſçais ſi l'utilité que l'on en retire, dédommage les hommes du mauvais uſage, que l'on en fait tous les jours.

J'ai ouï dire que la ſeule invention des bombes avoit ôté la liberté à tous les Peuples d'Europe. Les Princes ne pouvant plus confier la garde des places aux Bourgeois, qui à la premiere bombe ſe ſeroient rendus, ont eu un prétexte pour entretenir

de gros corps de troupes reglées ; avec lesquelles ils ont dans la suite opprimé leurs Sujets.

Tu sçais que depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de place imprenable : c'est-à-dire, Usbek, qu'il n'y a plus d'Asile sur la terre contre l'injustice & la violence.

Je tremble toujours qu'on ne parvienne à la fin à découvrir quelque secret, qui fournisse une voye plus abregée pour faire perir les hommes, détruire les Peuples, & les Nations entieres.

Tu as lu les Historiens ; fais y bien attention, presque toutes les Monarchies n'ont été fondées que sur l'ignorance des Arts, & n'ont été détruites, que parce qu'on les a trop cultivez. L'ancien Empire de Perse peut nous en fournir un exemple domestique.

Il n'y a pas long-tems que je suis

ſuis en Europe : mais j'ai ouï parler à des gens ſenſez des ravages de la Chimie ; il ſemble que ce ſoit un quatriéme fleau, qui ruïne les hommes, & les détruit en détail, mais continuellement ; tandis que la guerre, la peſte, la famine, les détruiſent en gros ; mais par intervalles.

Que nous a ſervi l'invention de la Bouſſole, & la découverte de tant de Peuples, qu'à nous communiquer leurs maladies, plûtôt que leurs richeſſes ? L'or & l'argent avoient été établis par une convention generale, pour être le prix de toutes les marchandiſes, & un gage de leur valeur, par la raiſon que ces métaux étoient rares, & inutiles à tout autre uſage : que nous importoit-il donc qu'ils deviinſſent plus communs ? Et que pour marquer la valeur d'une denrée, nous euſſions deux ou trois ſignes au lieu d'un ?

Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais d'un autre côté cette invention a été bien pernicieuse aux pays, qui ont été découverts. Les Nations entieres ont été détruites : & les hommes, qui ont échapé à la mort, ont été réduits à une servitude si rude, que le recit en a fait fremir les Musulmans.

Heureuse l'ignorance des enfans de Mahomet! aimable simplicité si si cherie de nôtre Saint Prophête, vous me rapellez toûjours la naïveté des anciens tems, & la tranquillité, qui regnoit dans le cœur de nos premiers peres!

De Venise le 2. de la Lune de Ramazan, 1717.

LET-

LETTRE XCIII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

OU tu ne penſes pas ce que tu dis ; ou bien tu fais mieux que tu ne penſes. Tu as quitté ta Patrie pour t'inſtruire, & tu mépriſes toute inſtruction : tu viens pour te former dans un pays, où l'on cultive les beaux Arts ; & tu les regardes comme pernicieux. Te le dirai-je, Rhedi ? Je ſuis plus d'accord avec toi, que tu ne l'ès avec toi-même.

As-tu bien reflèchi à l'état barbare & malheureux, où nous entraîneroit la perte des Arts ? Il n'eſt pas neceſſaire de ſe l'imaginer, on peut le voir. Il y a encore des peuples ſur la terre,

chez lesquels un Singe passablement instruit pourroit vivre avec honneur : il s'y trouveroit à peu prés à la portée des autres habitans : on ne lui trouveroit point l'esprit singulier, ni le caractere bisarre : il passeroit tout comme un autre ; & seroit distingué même par sa gentillesse.

Tu dis que les fondateurs des Empires ont presque tous ignoré les Arts. Je ne te nie pas que des Peuples barbares n'ayent pu, comme des torrens impétueux, se répandre sur la terre, & couvrir de leurs Armées féroces les Royaumes les mieux policez ; mais prens y garde, ils ont appris les Arts, ou les ont fait exercer aux Peuples vaincus ; sans cela leur puissance auroit passé comme le bruit du tonnerre, & des tempêtes.

Tu crains, dis-tu, que l'on n'invente quelque maniere de destruction plus cruelle que celle qui

qui est en usage. Non ; si une si fatale invention venoit à se découvrir ; elle seroit bien-tôt prohibée par le droit des gens ; & le consentement unanime des Nations enseveliroit cette découverte : il n'est point de l'interêt des Princes de faire des Conquêtes par de pareilles voyes : ils cherchent des Sujets, & non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre, & des bombes : tu trouve étrange qu'il n'y ait plus de place imprenable : c'est-à-dire que tu trouves étrange que les guerres soient aujourd'hui terminées plûtôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tu dois avoir remarqué en lisant les Histoires, que depuis l'invention de la poudre, les batailles sont beaucoup moins sanglantes qu'elles ne l'étoient, parce qu'il n'y a presque plus de mêlée.

Et quand il se seroit trouvé quelque cas particulier, où un Art auroit été prejudiciable; doit-on pour cela le rejetter? Penses-tu, Rhedi, que la Religion que nôtre St. Prophête a apportée du Ciel, soit pernicieuse, parce qu'elle servira quelque jour à confondre les perfides Chrétiens?

Tu crois que les Arts amollissent les Peuples, & par là sont cause de la chute des Empires. Tu parles de la ruïne de celui des Anciens Perses, qui fut l'effet de leur mollesse: mais il s'en faut bien que cet exemple décide; puisque les Grecs, qui les subjuguerent, cultivoient les Arts avec infiniment plus de soin qu'eux.

Quand on dit que les Arts rendent les hommes effeminez; on ne parle pas du moins des gens qui s'y appliquent; puisqu'ils ne sont jamais dans l'oisiveté, qui de tous

tous les vices eſt celui qui amolit le plus le courage.

Il n'eſt donc queſtion que de ceux qui en jouïſſent : mais comme dans un Pays policé, ceux qui jouïſſent des commoditez d'un Art ſont obligez d'en cultiver un autre ; à moins que de ſe voir reduits à une pauvreté honteuſe : il s'enſuit que l'oiſiveté & la molleſſe ſont incompatibles avec les Arts.

Paris eſt peut-être la ville du monde la plus ſenſuelle, & où l'on rafine le plus ſur les plaiſirs : mais c'eſt peut-être celle où l'on mene une vie plus dure. Pour qu'un homme vive delicieuſement ; il faut que cent autres travaillent ſans relâche. Une femme s'eſt miſe dans la tête qu'elle devoit paroître à une aſſemblée avec une certaine parure ; il faut que dès ce moment cinquantes Artiſans ne dorment plus, & n'a-

n'ayent plus le loiſir de boire & de manger : elle commande, & elle eſt obéïe plus promptement que ne feroit nôtre Monarque, parce que l'interêt eſt le plus grand Monarque de la terre.

Cette ardeur pour le travail, cette paſſion de s'enrichir paſſe de condition en condition, depuis les Artiſans juſques aux Grands : perſonne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au-deſſous de lui. Vous voyez à Paris un homme, qui a de quoi vivre juſqu'au jour du jugement, qui travaille ſans ceſſe, & court riſque d'accourcir ſes jours, pour amaſſer, dit-il, de quoi vivre.

Le même Eſprit gagne la Nation : on n'y voit que travail, & qu'induſtrie : où eſt donc ce Peuple effeminé, dont tu parles tant ?

Je ſuppoſe, Rhedi, qu'on ne ſouf-

ſouffrît dans un Royaume que les Arts, qui ſont abſolument neceſſaires à la culture des terres, qui ſont pourtant en grand nombre; & qu'on en bannit tous ceux, qui ne ſervent qu'à la volupté, ou à la fantaiſie: je le ſoutiens, cet Etat ſeroit le plus miſerable, qu'il y eût au monde.

Quand les Habitans auroient aſſez de courage pour ſe paſſer de tant de choſes, qu'ils doivent à leurs beſoins; le Peuple dépériroit tous les jours; & l'Etat deviendroit ſi foible, qu'il n'y auroit ſi petite Puiſſance, qui ne fût en état de le conquérir.

Je pourrois entrer ici dans un long détail, & te faire voir que les revenus des particuliers ceſſeroient preſque abſolument, & par conſéquent ceux du Prince: il n'y auroit preſque plus de relation de facultez entre les Citoyens: cette circulation de ri-

cheſſes,

cheſſes, & cette propagation de revenus, qui vient de la dependance où ſont les Arts les uns des autres, ceſſeroit abſolument: chacun ne tireroit du revenu que de ſa terre, & n'en tireroit préciſément que ce qu'il lui faut, pour ne pas mourir de faim: mais comme ce n'eſt pas la centiéme partie du revenu d'un Royaume; il faudroit que le nombre des Habitans diminuât à proportion, & qu'il n'en reſtât que la centiéme partie.

Fais bien attention juſques où vont les revenus de l'induſtrie. Un fonds ne produit annuellement à ſon Maître que la vintiéme partie de ſa valeur: mais avec une piſtole de couleurs, un Peintre fera un tableau, qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des Orfévres, des Ouvriers en laine, en ſoye, & de toutes ſortes d'Artiſans.

De

De tout ceci il faut conclure, Rhedi, que pour qu'un Prince soit puissant, il faut que ses Sujets vivent dans les delices : il faut qu'il travaille à leur procurer toutes sortes de superfluitez, avec autant d'attention, que les necessitez de la vie.

A Paris le 14. de la Lune de Chalval. 1717.

LETTRE XCIV.

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

J'Ai vû le jeune Monarque : sa vie est bien précieuse à ses Sujets : elle ne l'est pas moins à toute l'Europe, par les grands troubles que sa mort pourroit produire. Mais les Rois sont comme les Dieux ; & pendant qu'ils

qu'ils vivent, on doit les croire immortels. Sa physionomie est majestueuse, mais charmante : une belle éducation semble concourir avec un heureux naturel, & promet déja un grand Prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractere des Rois d'Occident, jusques à ce qu'ils ayent passé par les deux grandes épreuves de leur Maîtresse, & de leur Confesseur : on verra bientôt l'un & l'autre travailler à se saisir de l'esprit de celui-ci ; & il se livrera pour cela de grands combats. Car sous un jeune Prince ces deux Puissances sont toujours rivales : mais elles concilient, & se réünissent sous un vieux. Sous un jeune Prince le Dervis a un rôle bien difficile à soutenir : la force du Roi fait sa foiblesse : mais l'autre triomphe également de sa foiblesse, & de sa force.

Lors-

Lorſque j'arrivai en France, je trouvai le feu Roi abſolument gouverné par les femmes : & cependant dans l'âge où il étoit, je crois que c'étoit le Monarque de la terre, qui en avoit le moins de beſoin. J'entendis un jour une femme qui diſoit : il faut que l'on faſſe quelque choſe pour ce jeune Colonel ; ſa valeur m'eſt connuë ; j'en parlerai au Miniſtre. Une autre diſoit : il eſt ſurprenant que ce jeune Abbé ait été oublié : il faut qu'il ſoit Evêque : il eſt homme de naiſſance ; & je pourrois répondre de ſes mœurs. Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles, qui tenoient ces diſcours, fuſſent des favorites du Prince : elles ne lui avoient peut être pas parlé deux fois en leur vie ; choſe pourtant très-facile à faire chez des Princes Européens. Mais c'eſt qu'il n'y a perſonne, qui ait quelque emploi

à la Cour, dans Paris, ou dans les Provinces, qui n'ait une femme, par les mains de laquelle passent toutes les graces, & quelquefois les injustices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres; & forment une espece de Republique, dont les Membres toûjours actifs se secourent, & se servent mutullement: c'est comme un nouvel Etat dans l'Etat: & celui qui est à la Cour, à Paris, dans les Provinces, qui voit agir des Ministres, des Magistrats, des Prélats; s'il ne connoît les femmes, qui les gouvernent, est comme celui, qui voit bien une machine qui joue, mais qui n'en connoît point les ressorts.

Crois-tu, Ibben, qu'une femme s'avise d'être la maîtresse d'un Ministre, pour coucher avec lui? quelle idée! c'est pour lui presenter cinq ou six placets tous les matins; & la bonté de leur naturel paroît dans l'em-

l'empressement qu'elles ont de faire du bien à une infinité de gens malheureux, qui leur procurent cent mille livres de rente.

On se plaint en Perse de ce que le Royaume est gouverné par deux ou trois femmes: c'est bien pis en France, où les femmes en general gouvernent, & prennent non seulement en gros, mais même se partagent en détail toute l'autorité.

A Paris le dernier de la Lune de Chalval 1717.



LET-

LETTRE XCV.

USBEK à ***.

IL y a une espece de Livres que nous ne connoissons point en Perse, & qui me paroissent ici fort à la mode : ce sont les Journaux. La paresse se sent flattée en les lisant : on est ravi de pouvoir parcourir trente Volumes en un quart d'heure.

Dans la plûpart des Livres, l'Auteur n'a pas fait les complimens ordinaires, que les Lecteurs sont aux abois : il les fait entrer à demi morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliser par un *in Douze* : celui-là par un *in Quartò* : un autre qui a de plus belles inclinations, vise

à

à l'*in Folio* : il faut donc qu'il étende son sujet à proportion ; ce qu'il fait sans pitié ; comptant pour rien la peine du pauvre Lecteur, qui se tue à réduire ce que l'Auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne sçais *.*.*. quel merite il y a à faire de pareils Ouvrages : j'en ferois bien autant, si je voulois ruïner ma santé, & un Libraire.

Le grand tort qu'ont les Journalistes, c'est qu'ils ne parlent que des Livres nouveaux ; comme si la Verité étoit jamais nouvelle. Il me semble que jusques à ce qu'un homme ait lu tous les Livres anciens, il n'a aucune raison de leur preferer les nouveaux.

Mais lorsqu'ils s'imposent la Loi de ne parler que des Ouvrages encore tout chauds de la forge ; ils s'en imposent une autre, qui

qui eſt d'être très-ennuyeux. Ils n'ont garde de critiquer les Livres, dont ils font les extraits, quelque raiſon qu'ils en ayent : & en effet quel eſt l'homme aſſez hardi, pour vouloir ſe faire dix ou douze ennemis tous les mois ?

La plûpart des Auteurs reſſemblent aux Poëtes, qui ſouffriront une volée de coups de bâton ſans ſe plaindre : mais qui, peu jaloux de leurs épaules, le ſont ſi fort de leurs Ouvrages, qu'ils ne ſçauroient ſoutenir la moindre Critique : il faut donc bien ſe donner de garde de les attaquer par un endroit ſi ſenſible : & les Journaliſtes le ſçavent bien : ils font donc tout le contraire : ils commencent par loüer la matiere qui eſt traitée ; premiere fadeur : de là ils paſſent aux loüanges de l'Auteur ; loüanges forcées : car ils ont affaire à des gens, qui ſont encore en haleine, tout prêts à

se faire faire raison, & à foudroyer à coups de plume un temeraire Journaliste.

De Paris le 5. de la Lune de Zilcadé 1718.

LETTRE XCVI.

RICA à *.*.*.

L'Université de Paris est la fille aînée des Rois de France, & très-aînée : car elle a plus de neuf cens ans : aussi rêve-t-elle quelquefois.

On m'a conté qu'elle eut il y a quelque tems un grand demêlé avec quelques Docteurs à l'occasion de la lettre * *Q* qu'elle vouloit que l'on prononçât comme un *K*. La dispute s'échauffa si fort, que quelques-uns furent de

* Il veut parler de la querelle de Ramus.

dépoüillez de leurs biens : il fallut que le Parlement terminât le differend ; & il accorda permission par un Arrêt solemnel à tous les Sujets du Roi de France de prononcer cette lettre à leur fantaisie. Il faisoit beau voir les deux Corps de l'Europe les plus respectables, occupez à décider du sort d'une lettre de l'Alphabet.

Il semble, mon cher *. *. *. que les têtes des plus grands hommes s'étrecissent lorsqu'elles sont assemblées ; & que là où il y a plus de sages, il y ait aussi moins de sagesse. Les grands Corps s'attachent toûjours si fort aux minuties, aux formalitez, aux vains usages, que l'essentiel ne va jamais qu'après. J'ai oui dire qu'un Roi d'Arragon * ayant assemblé les Etats d'Arragon, & de Catalogne, les premieres seances s'employerent à décider en quelle

* C'étoit en 1610.

ſe Langue les déliberations ſeroient conçuës : la Diſpute étoit vive, & les Etats ſe ſeroient rompus mille fois, ſi l'on n'avoit imaginé un expedient, qui étoit, que la demande ſeroit faite en langage Catalan, & la réponſe en Arragonois.

De Paris le 25. de la Lune de Zilhagé 1718.

LETTRE XCVII.

RICA à *.*.*.

LE Rôle d'une jolie femme eſt beaucoup plus grave que l'on ne penſe : il n'y a rien de plus ſerieux que ce qui ſe paſſe le matin à ſa toilette, au milieu de ſes domeſtiques ; un General d'Armée n'employe pas plus d'attention à poſter ſa droite, ou ſon

corps de reserve, qu'elle en met à placer une mouche, qui peut manquer; mais dont elle espere, ou prévoit le succès.

Quelle gêne d'esprit! Quelle attention pour concilier sans cesse les interêts de deux rivaux, pour paroître neutre à tous les deux, pendant qu'elle est livrée à l'un & à l'autre, & se rendre mediatrice sur tous les sujets de plainte, qu'elle leur donne!

Quelle occupation pour faire venir parties de plaisir sur parties, les faire succeder & renaître sans cesse, & prévenir tous les accidens, qui pourroient les rompre!

Avec tout cela la plus grande peine n'est pas de se divertir, c'est de le paroître: ennuyez-les tant que vous voudrez, elles vous le pardonneront, pourvû que l'on puisse croire qu'elles se sont bien rejouïes.

Je fus il y a quelques jours d'un sou-

ſouper, que des femmes firent à la Campagne. Dans le chemin elles diſoient ſans ceſſe; au moins il faudra bien rire, & bien nous divertir.

Nous nous trouvâmes aſſez mal aſſortis, & par conſéquent aſſez ſerieux. *Il faut avouër*, dit une de ces femmes, *que nous nous divertiſſons bien; il n'y a pas aujourd'hui dans Paris une partie ſi gaye que la nôtre.* Comme l'ennui me gagnoit, une femme me ſecoüa, & me dit: *Eh bien, ne ſommes-nous pas de bonne humeur?* Oui, lui répondis-je en bâillant; je crois que je creverai à force de rire. Cependant la triſteſſe triomphoit toûjours des reflexions; & quant à moi, je me ſentis conduit de bâillement en bâillement dans un ſommeil létargique, qui finit tous mes plaiſirs.

A Paris le 11. de la Lune de Maharram 1718.

LETTRE XCVIII.

RHEDI à USBEK.

A Paris.

PEndant le séjour que je fais en Europe, je lis les Historiens anciens & modernes : je compare tous les tems : j'ai du plaisir à les voir passer, pour ainsi dire, devant moi ; & j'arrête sur tout mon esprit à ces grands changemens, qui ont rendu les âges si differens des âges, & la terre si peu semblable à elle-même.

Tu n'as peut-être pas fait attention à une chose, qui cause tous les jours ma surprise. Comment le monde est-il si peu peuplé en comparaison de ce qu'il étoit autrefois ? Comment la Nature a-t-elle pû perdre cette prodigieuse

digieuſe fécondité des premiers tems ? Seroit-elle déja dans ſa vieilleſſe, & tomberoit-elle de langueur ?

J'ai reſté plus d'un an en Italie, où je n'ai vû que le débris de cette ancienne Italie ſi fameuſe autrefois. Quoique tout le monde habite les Villes, elles ſont entierement deſertes & dépeuplées : il ſemble qu'elles ne ſubſiſtent encore, que pour marquer le lieu, où étoient ces Citez puiſſantes, dont l'Hiſtoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la ſeule Ville de Rome contenoit autrefois plus de Peuple, que le plus grand Royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui : il y a eu tel Citoyen Romain, qui avoit dix, & même vingt mille eſclaves ; ſans compter ceux qui travailloient dans les maiſons de campagne : & comme on y comp-

toit quatre ou cinq cens mille Citoyens, on ne peut fixer le nombre de ses habitans, sans que l'imagination ne se revolte.

Il y avoit autrefois dans la Cicile de puissans Royaumes, & des Peuples nombreux, qui en ont disparu depuis : cette Isle n'a plus rien de considerable, que ses Volcans.

La Grece est si deserte, qu'elle ne contient pas la centieme partie de ses anciens Habitans.

L'Espagne autrefois si remplie, ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inhabitées : & la France n'est rien en comparaison de cette ancienne Gaule, dont parle César.

Les Pays du Nord sont fort dégarnis ; & il s'en faut bien que les Peuples y soient comme autrefois obligez de se partager, & d'envoyer dehors comme des essaims, des Colonies, & des Nations

tions entieres, chercher de nouvelles demeures.

La Pologne, & la Turquie en Europe, n'ont presque plus de Peuples.

On ne sçauroit trouver dans l'Amerique la deux centiéme partie des hommes, qui y formoient autrefois de si grands Empires.

L'Asie n'est guéres en meilleur état. Cette Asie Mineure, qui contenoit tant de puissantes Monarchies, & un nombre si prodigieux de grandes Villes, n'en a plus que deux ou trois. Quant à la grande Asie; celle qui est soûmise au Turc, n'est pas plus pleine: & pour celle qui est sous la domination de nos Rois; si on la compare à l'état florissant où elle étoit autrefois; on verra qu'elle n'a qu'une très-petite partie des Habitans, qui y étoient sans nombre du tems des Xerxès, & des Darius.

Quant aux petits Etats ; qui ſont autour de ces grands Empires ; ils ſont réellement deſerts, tels ſont les Royaumes d'Irimette, de Circaſſie, & de Guriel. Tous ces Princes, avec de vaſtes Etats, comptent à peine cinquante mille Sujets.

L'Egypte n'a pas moins manqué, que les autres Pays.

Enfin je parcours la terre, & je n'y trouve que délabrement : je crois la voir ſortir des ravages de la peſte, & de la famine,

L'Afrique a toûjours été ſi inconnuë, qu'on ne peut en parler auſſi préciſément, que des autres parties du Monde : mais à ne faire attention qu'aux Côtes de la Mediterranée, connuës de tout tems ; on voit qu'elle a extrémement déchu de ce qu'elle étoit, lorſqu'elle étoit Province Romaine. Aujourd'hui ſes Princes ſont ſi foibles, que ce ſont les

les plus petites Puiſſances du Monde.

Après un calcul auſſi exact qu'il peut l'être dans ces ſortes de choſes, j'ai trouvé qu'il y a à peine ſur la terre la cinquantiéme partie des hommes, qui y étoient du tems de Ceſar. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'elle ſe dépeuple tous les jours : & ſi cela continuë, dans dix ſiecles elle ne ſera qu'un deſert.

Voilà, mon cher Usbek, la plus terrible Cataſtrophe qui ſoit jamais arrivée dans le monde : mais à peine s'en eſt-on apperçu, parce qu'elle eſt arrivée inſenſiblement : & dans le cours d'un grand nombre de Siecles : ce qui marque un vice interieur ; un venin ſecret & caché ; une maladie de langueur, qui afflige la Nature humaine.

A Veniſe le 10. *de la Lune de Rhegeb* 1718.

LETTRE XCIX.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LE monde, mon cher Rhedi, n'eſt point incorruptible; les Cieux mêmes ne le ſont pas : les Aſtronomes ſont des témoins oculaires de tous les changemens qui y arrivent, qui ſont des effets bien naturels du mouvement univerſel de la matiere.

La terre eſt ſoûmiſe comme les autres Planetes, aux mêmes Loix des mouvemens : elle ſouffre au-dedans d'elle un combat perpetuel de ſes Principes : la Mer & le Continent ſemblent être dans une guerre éternelle ; chaque inſtant produit de nouvelles combinaiſons.

Les

Les hommes dans une demeure si sujette aux changemens, sont dans un état aussi incertain : cent mille causes peuvent agir, dont la plus petite peut les détruire ; & à plus forte raison augmenter, ou diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de ces Catastrophes particulieres, si communes chez les Historiens, qui ont détruit des Villes, & des Royaumes entiers : il y en a de génerales, qui ont mis bien des fois le Genre Humain à deux doigts de sa perte.

Les Histoires sont pleines de ces pestes universelles, qui ont tour à tour desolé l'Univers. Elles parlent d'une, entr'autres, qui fut si violente, qu'elle brûla jusques à la racine des plantes, & se fit sentir dans tout le monde connu, jusques à l'Empire du Catay : un degré de plus de corruption auroit peut-être dans un seul jour dé-

détruit toute la Nature humaine.

Il n'y a pas deux Siecles que la plus honteuse de toutes les maladies se fit sentir en Europe, en Asie, & en Afrique : elle fit dans très-peu de tems des effets prodigieux ; c'étoit fait des hommes, si elle avoit continué ces progrès avec la même furie. Accablez de maux dès leur naissance, incapables de soutenir le poids des charges de la Societé, ils auroient peri miserablement.

Qu'auroit-ce été si le venin eût été un peu plus exalté ? Et il le seroit devenu sans doute, si l'on n'avoit été assez heureux pour trouver un remede aussi puissant, que celui qu'on a découvert. Peut-être que cette maladie attaquant les parties de la génération, auroit attaqué la génération même.

Mais pourquoi parler de la des-

destruction, qui auroit pû arriver au Genre Humain ? N'est-elle pas arrivée en effet, & le Deluge ne le réduisit-il pas à une seule famille ?

Ceux qui connoissent la Nature, & qui ont de Dieu une idée raisonnable, peuvent-ils comprendre que la matiere, & les choses créées n'ayent que six mille ans ? Que Dieu ait differé pendant toute l'Eternité ses Ouvrages, & n'ait usé que d'hier de sa puissance Créatrice ! Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pas pû, ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu ? Mais s'il ne l'a pas pû dans un tems, il ne l'a pas pû dans l'autre : c'est donc parce qu'il ne l'a pas voulu : mais comme il n'y a point de succession dans Dieu ; si l'on admet qu'il ait voulu quelque chose une fois, il l'a voulu toûjours, & dès le commencement.

Il ne faut donc pas compter

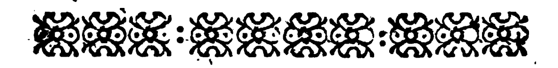
les

les années du monde : le nombre des grains de sable de la Mer ne leur est pas plus comparable qu'un instant.

Cependant tous les Historiens nous parlent d'un premier Pere : ils nous font voir la Nature humaine naissante. N'est-il pas naturel de penser, qu'Adam fut sauvé d'un malheur commun, comme Noé le fut du Déluge ; & que ces grands Evenemens ont été frequens sur la terre, depuis la Création du Monde ?

J'ai été bien aise de te donner ces idées generales, avant de répondre plus particulierement à ta Lettre sur la diminution des Peuples arrivée depuis dix-sept à dix-huit siecles : je te ferai voir dans une Lettre suivante, qu'indépendemment des causes physiques, il y en a de morales, qui ont produit cet effet.

A Paris le 8. de la Lune de Chahban 1718.



LETTRE C.

USBEK *au même.*

TU cherches la raison pourquoi la terre est moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois : & si tu y fais bien attention, tu verras que la grande difference vient de celle qui est arrivée dans les mœurs.

Depuis que la Religion Chrétienne & la Mahometane ont partagé le Monde Romain, les choses sont bien changées : il s'en faut bien que ces deux Religions soient aussi favorables à la propagation de l'espece, que celle de ces Maîtres de l'Univers.

Dans cette derniere, la Polygamie étoit défenduë; & en cela elle avoit un très-grand avantage sur

ſur la Religion Mahometane : le Divorce y étoit permis ; ce qui lui en donnoit un autre, non moins conſiderable, ſur la Chrétienne.

Je ne trouve rien de ſi contradictoire, que cette pluralité de femmes permiſes par le Saint Alcoran, & l'ordre de les ſatisfaire ordonné par le même Livre. Voyez vos femmes, dit le Prophête, parce que vous leur êtes néceſſaire comme leurs vêtemens, & qu'elles vous ſont néceſſaires comme vos vêtemens. Voilà un Précepte qui rend la vie d'un veritable Muſulman bien laborieuſe. Celui qui a les quatre femmes établies par la Loi, & ſeulement autant de Concubines & d'Eſclaves, ne doit-il pas être accablé de tant de vêtemens ?

Vos femmes ſont vos labourages, dit encore le Prophête : approchez-vous donc de vos labou-

rages,

rages, faites du bien pour vos ames, & vous le trouverez un jour.

Je regarde un bon Musulman comme un Athlete, destiné à combattre sans relâche; mais qui bientôt foible, & accablé de ses premieres fatigues, languit dans le champ même de la Victoire, & se trouve, pour ainsi dire, enseveli sous ses propres triomphes.

La Nature agit toûjours avec lenteur, & pour ainsi dire avec épargne: ses opérations ne sont jamais violentes: jusques dans ses productions elle veut de la temperance: elle ne va jamais qu'avec regle & mesure: si on la précipite, elle tombe bien-tôt dans la langueur: elle employe toute la force, qui lui reste, à se conserver; perdant absolument sa vertu productrice, & sa puissance generative.

C'est dans cet état de défail-

lance,

lance, que nous met toûjours ce grand nombre de femmes, plus propre à nous épuiser qu'à nous satisfaire : il est très ordinaire parmi nous de voir un homme dans un Serrail prodigieux, avec un très-petit nombre d'enfans : ces enfans mêmes sont la plûpart du tems foibles, & mal-sains ; & se sentent de la langueur de leur Pere.

Ce n'est pas tout : ces femmes obligées à une continence forcée, ont besoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des Eunuques : la Religion, la jalousie, & la raison même ne permettent pas d'en laisser approcher d'autres : ces gardiens doivent être en grand nombre ; soit afin de maintenir la tranquillité au dedans, parmi les guerres, que ces femmes se font sans cesse ; soit enfin pour empêcher les entreprises du dehors.

Ainsi

Ainſi un homme qui a dix femmes, ou concubines, n'a pas trop d'autant d'Eunuques, pour les garder. Mais quelle perte pour la Societé que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naiſſance! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'enſuivre!

Les filles Eſclaves, qui ſont dans le Sérrail pour ſervir avec les Eunuques; ce grand nombre de femmes y vieilliſſent preſque toujours dans une affligeante Virginité: elles ne peuvent pas ſe marier pendant qu'elles y reſtent; & leurs maîtreſſes une fois accoutumées à elles, ne s'en defont preſque jamais.

Voilà comme un ſeul homme occupe lui ſeul tant de ſujets de l'un & de l'autre Sexe, à ſes plaiſirs; les fait mourir pour l'Etat; & les rend inutiles à la propagation de l'eſpece.

Conſtantinople & Iſpahan ſont

les

les Capitales des deux plus grands Empires du Monde : c'eſt là que tout doit aboutir, & que les Peuples attirez de mille manieres, ſe rendent de toutes parts. Cependant elles periſſent d'elles-mêmes ; & elles ſeroient bien-tôt détruites, ſi les Souverains n'y faiſoient venir preſqu'à chaque ſiecle des Nations entieres pour les repeupler. J'épuiſerai ce ſujet dans une autre Lettre.

A Paris le 13. de la Lune de Chahban 1718.



LET-

LETTRE CI.

USBEK *au même.*

LES Romains n'avoient pas moins d'Esclaves que nous, ils en avoient même plus : mais ils en faisoient un meilleur usage.

Bien loin d'empêcher par des voyes forcées la multiplication de ces Esclaves ; ils la favorisoient au contraire de tout leur pouvoir : ils les associoient le plus qu'ils pouvoient par des especes de mariages : par ce moyen ils remplissoient leurs maisons de Domestiques de tous les Sexes, de tous les âges, & l'Etat d'un Peuple innombrable.

Ces enfans qui faisoient à la longue la richesse d'un Maître, naissoient sans nombre autour de lui :

il étoit ſeul chargé de leur nourriture, & de leur éducation : les Peres libres de ce fardeau, ſuivoient uniquement le penchant de la nature, & multiplioient ſans craindre une trop nombreuſe famille.

Je t'ai dit que parmi nous, tous les eſclaves ſont occupez à garder nos femmes, & à rien de plus; qu'ils ſont à l'égard de l'Etat dans une perpetuelle létargie; de maniere qu'il faut reſtraindre à quelques hommes libres, à quelques Chefs de famille la culture des Arts & des terres; leſquels même s'y donnent le moins qu'ils peuvent.

Il n'en étoit pas de même chez les Romains : la République ſe ſervoit avec un avantage infini de ce Peuple d'eſclaves. Chacun d'eux avoit ſon pecule qu'il poſſedoit aux conditions que ſon Maître lui impoſoit : avec ce pe-

cule il travailloit, & se tournoit du côté où le portoit son industrie. Celui ci faisoit la Banque; celui là se donnoit au Commerce de la Mer; l'un vendoit des marchandises en détail; l'autre s'appliquoit à quelque Art mecanique; ou bien affermoit & faisoit valoir des terres: mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât de tout son pouvoir à faire profiter ce pecule, qui lui procuroit en même tems l'aisance dans la servitude presente; & l'esperance d'une liberté future: cela faisoit un Peuple laborieux, animoit les Arts & l'industrie.

Ces esclaves devenus riches par leurs soins & leur travail, se faisoient affranchir, & devenoient Citoyens. La République se réparoit sans cesse; & recevoit dans son sein de nouvelles familles, à mesure que les anciennes se détruisoient.

J'aurai

J'aurai peut-être dans mes Lettres ſuivantes occaſion de te prouver, que plus il y a d'hommes dans un Etat, plus le commerce y fleurit: je prouverai auſſi facilement, que plus le Commerce y fleurit, plus le nombre des hommes y augmente: ces deux choſes s'entr'aident, & ſe favoriſent neceſſairement.

Si cela eſt; combien ce nombre prodigieux d'Eſclaves toujours laborieux devoit-il s'accroître & s'augmenter? L'induſtrie, & l'abondance les faiſoit naître; & eux de leur côté faiſoient naître l'abondance, & l'induſtrie.

A Paris le 16. de la Lune de Chahban 1718.



LET-

LETTRE CII.

Usbek au même.

NOus avons jusques ici parlé des Pays Mahometans, & cherché la raison pourquoi ils étoient moins peuplez que ceux qui étoient soûmis à la Domination des Romains : examinons à present ce qui a produit cet effet chez les Chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la Religion Payenne, & il fut défendu aux Chrétiens. Ce changement, qui parut d'abord de si petite conséquence, eut insensiblement des suites terribles, & telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta non-seulement toute la douceur du mariage, mais aussi l'on donna atteinte à sa fin : en

voulant resserrer ses nœuds, on les relâcha : & au lieu d'unir les cœurs, comme on le prétendoit, on les sépara pour jamais.

Dans une action si libre, & où le cœur doit avoir tant de part, on mit la gêne, la nécessité, & la fatalité du destin même. On compta pour rien les dégoûts, les caprices, & l'insociabilité des humeurs : on voulut fixer le cœur ; c'est-à-dire ce qu'il y a de plus variable, & de plus inconstant dans la nature : on attacha sans retour, & sans esperance, des gens accablez l'un de l'autre, & presque toûjours mal assortis : & l'on fit comme ces Tyrans, qui faisoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel, que la faculté du divorce : un mari & une femme étoient portez à supporter patiemment les peines domestiques,

ques, sçachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir; & ils gardoient souvent ce pouvoir en main toute leur vie, sans en user; par cette seule considération, qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en est pas de même des Chrétiens, que leurs peines présentes desesperent pour l'avenir : ils ne voyent dans les désagrémens du mariage, que leur durée, & pour ainsi dire, leur éternité : de là viennent les dégoûts, les discordes, les mépris; & c'est autant de perdu pour la posterité. A peine a-t-on trois ans de mariage, qu'on en néglige l'essentiel : on passe ensemble trente ans de froideur : il se forme des séparations intestines aussi fortes, & peut-être plus pernicieuses que si elles étoient publiques : chacun vit, & reste de son côté; & tout cela au préjudice des races futures. Bien-tôt un

homme dégoûté d'une femme éternelle, le livrera aux filles de joye ; commerce honteux, & si contraire à la Societé ; lequel, sans remplir l'objet du mariage, n'en represente tout au plus que les plaisirs.

Si de deux personnes ainsi liées, il y en a une, qui n'est pas propre au dessein de la nature, & à la propagation de l'espece, soit par son temperament, soit par son âge, elle ensevelit l'autre avec elle, & la rend aussi inutile qu'elle l'est elle-même.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'on voit chez les Chrétiens tant de mariages fournir un si petit nombre de Citoyens : le divorce est aboli : les mariages mal-assortis ne se racommodent plus : les femmes ne passent plus comme chez les Romains successivement dans les mains de plusieurs maris, qui en tiroient dans le chemin

min le meilleur parti qu'il étoit possible.

J'ose le dire, si dans une République comme Lacedemone, où les Citoyens étoient sans cesse gênez par des Loix singulieres, & subtiles, & dans laquelle il n'y avoit qu'une famille, qui étoit la République; il avoit été établi que les maris changeassent de femmes tous les ans, il en seroit né un Peuple innombrable.

Il est assez difficile de faire bien comprendre la raison qui a porté les Chrétiens à abolir le divorce: Le mariage, chez toutes les Nations du monde, est un contrat susceptible de toutes les Conventions, & on n'en a dû bannir que celles, qui auroient pû en affoiblir l'objet: mais les Chrétiens ne le regardent pas dans ce point de vuë: aussi ont-ils bien de la peine à dire ce que c'est; Ils ne le font pas consis-

ter dans le plaisir des sens : au contraire, comme je te l'ai déja dit, il semble qu'ils veulent l'en bannir autant qu'ils peuvent : mais c'est une image, une figure, & quelque chose de mysterieux, que je ne comprens point.

A Paris le 19. de la Lune de Chahban, 1718.

LETTRE CIII.

USBEK *au même.*

LA prohibition du divorce n'est pas la seule cause de la depopulation des Pays Chrétiens : le grand nombre d'Eunuques, qu'ils ont parmi eux, n'en est pas une moins considerable.

Je parle des Prêtres & des Dervis de l'un & de l'autre Sexe, qui se voüent à une continence éter-

éternelle : c'est chez les Chrétiens la vertu par excellence ; en quoi je ne les comprens pas ; ne sçachant ce que c'est qu'une vertu, dont il ne resulte rien.

Je trouve que leurs Docteurs se contredisent manifestement, quand ils disent que le Mariage est saint, & que le Celibat, qui lui est opposé, l'est encore davantage : sans compter qu'en fait de préceptes, & de Dogmes fondamentaux, le bien est toujours le mieux.

Le nombre de ces gens faisant profession de Celibat, est prodigieux : les peres y condamnoient autrefois les enfans dès le berçeau : aujourd'hui ils s'y voüent eux-mêmes dès l'âge de quatorze ans, ce qui revient à peu près à la même chose.

Ce metier de continence a aneanti plus d'hommes, que les pestes, & les guerres les plus

ſanglantes n'ont jamais fait. On voit dans chaque Maiſon Religieuſe une famille éternelle, où il ne naît perſonne, & qui s'entretient aux depens de toutes les autres : ces maiſons ſont toujours ouvertes comme autant de gouffres, où s'enſeveliſſent les races futures.

Cette Politique eſt bien differente de celle des Romains, qui établiſſoient des Loix penales contre ceux, qui ſe refuſoient aux Loix du mariage, & vouloient jouïr d'une liberté, ſi contraire à l'utilité publique.

Je ne te parle ici que des pays Catholiques. Dans la Religion Proteſtante tout le monde eſt en droit de faire des enfans : elle ne ſouffre ni Prêtres ni Dervis : & ſi dans l'établiſſement de cette Religion, qui ramenoit tout aux premiers tems, ſes fondateurs n'avoient été accuſés ſans ceſſe d'intem-

temperance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la pratique du mariage univerſelle, ils n'en euſſent encore adouci le joug & achevé d'ôter toute la barriere, qui ſepare en ce point le Nazaréen, & Mahomet.

Mais quoiqu'il en ſoit; il eſt certain que la Religion donne aux Proteſtans un avantage infini ſur les Catholiques.

J'oſe le dire, dans l'état preſent où eſt l'Europe; il n'eſt pas poſſible que la Religion Catholique y ſubſiſte cinq cens ans.

Avant l'abaiſſement de la puiſſance d'Eſpagne, les Catholiques étoient beaucoup plus forts que les Proteſtans : ces derniers ſont peu à peu parvenus à un Equilibre; & aujourd'hui la balance commence à l'emporter de leur côté : cette ſuperiorité augmentera tous les jours; les Proteſtans deviendront plus riches, & plus

puissans ; & les Catholiques plus foibles.

Les Païs Protestans doivent être, & sont réellement plus peuplez que les Catholiques ; d'où il suit premierement que les tributs y sont plus considerables, parce qu'ils augmentent à proportion de ceux qui les payent.

Secondement, que les terres y sont mieux cultivées. Enfin que le Commerce y fleurit davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire, & qu'avec plus de besoins, on y a plus de ressources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens suffisans pour la culture des terres, il faut que le Commerce perisse : & lorsqu'il n'y a que celui qui est nécessaire pour entretenir le Commerce, il faut que la culture des terres manque ; c'est-à-dire, il faut que tous les deux tombent en même-tems ; parce que l'on ne s'attache

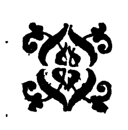
che jamais à l'un, que ce ne soit aux dépens de l autre.

Quant aux Pays Catholiques, non-seulement la culture des terres y est abandonnée; mais même l'industrie y est pernicieuse : elle ne consiste qu'à apprendre cinq ou six mots d'une Langue morte dès qu'un homme a cette provision par devers lui; il ne doit plus s'embarasser de sa fortune : il trouve dans le Cloître une vie tranquille, qui dans le monde lui auroit coûté des sueurs, & des peines.

Ce n'est pas tout; les Dervis ont en leurs mains presque toutes les richesses de l'Etat : c'est une Societé de gens avares, qui prennent toûjours & ne rendent jamais : ils accumulent sans cesse des revenus, pour acquerir des capitaux : tant de richesses tombent, pour ainsi dire, en paralysie; plus de circulation; plus de Commerce; plus d'Arts; plus de Manufactures.

Il n'y a point de Prince Proteſtant, qui ne léve ſur ſes Peuples dix fois plus d'impôts, que le Pape n'en léve ſur ſes Sujets : cependant ces derniers ſont miſerables, pendant que les autres vivent dans l'opulence : le Commerce ranime tout chez les uns ; & le Monachiſme porte la mort par tout chez les autres.

A Paris le 26. de la Lune de Chahban. 1718.



LET-

LETTRE CIV.

USBEK *au même.*

Nous n'avons plus rien à dire de l'Asie & de l'Europe : passons à l'Afrique. On ne peut guéres parler que de ses Côtes, parce qu'on n'en connoît pas l'intérieur.

Celles de Barbarie, où la Religion Mahometane est établie, ne sont plus si peuplées qu'elles étoient du tems des Romains, par les raisons que nous avons déja dites. Quant aux côtes de Guinée ; elles doivent être furieusement dégarnies depuis deux cens ans, que les petits Rois, ou Chefs des Villages vendent leurs Sujets aux Princes d'Europe, pour les por-

porter dans leurs Colonies en Amerique.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette Amerique*, qui reçoit tous les ans tant de nouveaux Habitans, est elle-même deserte, & ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces Esclaves qu'on transporte dans un autre Climat, y perissent à milliers : & les travaux des Mines où l'on occupe sans cesse & les naturels du Pays, & les étrangers ; les exhalaisons malignes, qui en sortent ; le vif argent, dont il faut faire un continuel usage, les détruisent sans ressource.

Il n'y a rien de si extravagant que de faire perir un nombre innombrable d'hommes ; pour tirer du fond de la terre l'Or & l'Argent ; ces metaux d'eux-mêmes absolument inutiles ; & qui ne sont des richesses, que parce qu'on

qu'on les a choisis pour en être les signes.

A Paris le dernier de la Lune de Chahban. 1718.

LETTRE CV.

USBEK *au même.*

LA fecondité d'un Peuple dépend quelquefois des plus petites circonstances du monde ; de maniere qu'il ne faut souvent qu'un nouveau tour dans son imagination, pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les Juifs toujours exterminez, & toujours renaissans, ont reparé leurs pertes & leurs destructions continuelles, par cette seule esperance qu'ont parmi eux toutes les familles, d'y voir naitre un Roi puissant, qui sera le Maître de la terre.

Les

Les anciens Rois de Perſe n'avoient tant de milliers de Sujets, qu'à cauſe de ce dogme de la Religion des Mages, que les actes les plus agréables à Dieu que les hommes puſſent faire, c'étoit de faire un enfant, labourer un champ, & planter un arbre.

Si la Chine a dans ſon ſein un Peuple ſi prodigieux ; cela ne vient que d'une certaine maniere de penſer : car comme les enfans regardent leurs peres comme des Dieux ; qu'ils les reſpectent comme tels dès cette vie ; qu'ils les honorent après leur mort par des ſacrifices, dans leſquels ils croyent que leurs ames anéanties dans le Tyen, reprennent une nouvelle vie ; chacun eſt porté à augmenter une famille ſi ſoumiſe dans cette vie, & ſi neceſſaire dans l'autre.

D'un autre côté les Pays des Mahometans deviennent tous les jours

jours deserts, à cause d'une opinion, qui, toute sainte qu'elle est, ne laisse pas d'avoir des effets très-pernicieux, lorsqu'elle est enracinée dans les esprits. Nous nous regardons comme des Voyageurs qui ne doivent penser qu'à une autre patrie : les travaux utiles & durables, les soins pour assûrer la fortune de nos enfans ; les projets qui tendent au-delà d'une vie courte & passagere, nous paroissent quelque chose d'extravagant. Tranquilles pour le present, sans inquiétude pour l'avenir, nous ne prenons la peine ni de réparer les édifices publics ; ni de défricher les terres incultes ; ni de cultiver celles qui sont en état de recevoir nos soins : nous vivons dans une insensibilité generale, & nous laissons tout faire à la Providence.

C'est un esprit de vanité qui a établi chez les Européens l'injuste droit d'aînesse, si défavorable

à la propagation ; en ce qu'il porte l'attention d'un pere sur un seul de ses enfans, & détourne ses yeux de tous les autres ; en ce qu'il l'oblige, pour rendre solide la fortune d'un seul, de s'opposer à l'établissement de plusieurs ; enfin en ce qu'il détruit l'égalité des Citoyens qui en fait toute l'opulence.

De Paris le 4. de la Lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE CVI.

USBEK *au même.*

LEs Pays habitez par les Sauvages sont ordinairement peu peuplez, par l'éloignement qu'ils ont presque tous pour le travail, & la culture de la terre. Cette malheureuse aversion est si forte, que lorsqu'ils font quelque imprécation contre quelqu'un de leurs ennemis; ils ne lui souhaitent autre chose, que d'être réduit à labourer un champ, croyant qu'il n'y a que la chasse, & la pêche, qui soit un exercice noble, & digne d'eux.

Mais comme il y a souvent des années, où la chasse & la pêche rendent très-peu; ils sont desolez par des famines fréquentes: sans

ſans compter qu'il n'y a pas de Pays ſi abondant en gibier, & en poiſſon, qui puiſſe donner la ſubſiſtance à un grand Peuple: parce que les animaux fuient toûjours les endroits trop habitez.

D'ailleurs les bourgades de Sauvages, au nombre de deux ou trois cens habitans, détachées les unes des autres, ayant des interêts auſſi ſeparez que ceux de deux Empires, ne peuvent pas ſe ſoutenir: parce qu'elles n'ont pas la reſſource des grands Etats, dont toutes les parties ſe répondent, & ſe ſecourent mutuellement.

Il y a chez les Sauvages une autre coûtume, qui n'eſt pas moins pernicieuſe que la premiere; c'eſt la cruelle habitude où ſont les femmes, de ſe faire avorter; afin que leur groſſeſſe ne les rende pas deſagreables à leurs maris.

Il y a ici des Loix terribles contre ce deſordre; elles vont juſques

ques à la fureur. Toute fille, qui n'a point été déclarer sa grossesse au Magistrat, est punie de mort, si son fruit périt ; la pudeur & la honte, les accidens mêmes ne l'excusent jamais.

A Paris le 9. de la Lune de Rhamazan. 1718.

LETTRE CVII.

USBEK *au même.*

L'Effet ordinaire des Colonies est d'affoiblir les Pays, d'où on les tire ; sans peupler ceux où on les envoye.

Il faut que les hommes restent où ils sont : il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais ; d'autres qui viennent précisément de ce qu'on en change.

Quand

Quand un Pays est desert, c'est un préjugé de quelque vice particulier dans la nature du Climat : ainsi quand on ôte les hommes d'un Ciel heureux, pour les envoyer dans un tel Pays ; on fait précisément le contraire de ce qu'on se propose.

Les Romains sçavoient cela par experience : ils releguoient tous les Criminels en Sardaigne ; & ils y faisoient passer des Juifs ; il fallut se consoler de leur perte, chose que le mépris qu'ils avoient pour ces miserables, rendoit très-facile.

Le grand Cha-Abas voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de grosses armées sur les frontieres, transporta presque tous les Armeniens hors de leur Pays, & en envoya plus de vingt mille familles dans la Province de Guilan, qui perirent presque toutes en très peu de tems.

Tous

Tous les transports de Peuples faits à Constantinople, n'ont jamais réüssi.

Ce nombre prodigieux de Négres, dont nous avons parlé, n'a point rempli l'Amérique.

Depuis la destruction des Juifs sous Adrien, la Palestine est sans Habitans.

Il faut donc avoüer, que les grandes destructions sont presque irréparables; parce qu'un Peuple qui manque à un certain point, reste dans le même état: & si par hazard il se rétablit, il faut des siécles pour cela.

Que si dans un état de défaillance, la moindre des circonstances, dont nous avons parlé, vient à concourir; non seulement il ne se répare pas; mais il dépérit tous les jours, & tend à son anéantissement.

L'expulsion des Maures d'Espagne, se fait encore sentir comme,

me le premier jour : bien loin que ce vuide se remplisse, il devient tous les jours plus grand.

Depuis la dévastation de l'Amérique, les Espagnols qui ont pris la place de ses anciens Habitans, n'ont pû la repeupler : au contraire, par une fatalité, que je ferois mieux de nommer une justice Divine, les Destructeurs se détruisent eux-mêmes, & se consument tous les jours.

Les Princes ne doivent donc point songer à peupler de grands Pays par des Colonies : je ne dis pas qu'elles ne réüssissent quelquefois : il y a des Climats si heureux, que l'Espece s'y multiplie toûjours: témoin ces Isles * qui ont été peuplées par des malades que quelques Vaisseaux y avoient abandonnez, & qui y recouvroient aussi-tôt la santé.

Mais

* L'Auteur parle peut-être de l'Isle de Bourbon.

Mais quand ces Colonies réussiroient ; au lieu d'augmenter la puissance, elles ne feroient que la partager, à moins qu'elles n'eussent très peu d'étenduë ; comme sont celles, que l'on envoye pour occuper quelque place pour le Commerce.

Les Cartaginois avoient comme les Espagnols découvert l'Amerique, ou au moins de grandes Isles dans lesquelles ils faisoient un Commerce prodigieux : mais quand ils virent le nombre de leurs Habitans diminuer ; cette sage République défendit à ses Sujets ce Commerce, & cette Navigation.

J'ose le dire : au lieu de faire passer les Espagnols dans les Indes, il faudroit faire repasser tous les Indiens, & tous les Metifs en Espagne : il faudroit rendre à cette Monarchie tous ses Peuples dispersez : & si la moitié seule-

ment de ces grandes Colonies se conservoit, l'Espagne deviendroit la Puissance de l'Europe la plus redoutable.

On peut comparer les Empires à un arbre, dont les branches trop étenduës ôtent tout le suc du tronc, & ne servent qu'à faire de l'ombrage.

Rien ne devroit corriger les Princes de la fureur des Conquêtes lointaines, que l'exemple des Portugais, & des Espagnols.

Ces deux Nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des Royaumes immenses ; plus étonnez de leurs victoires, que les Peuples vaincus de leur défaite ; songerent aux moyens de les conserver: ils prirent chacun pour cela une voye differente.

Les Espagnols desesperans de retenir les Nations vaincuës dans la fidelité, prirent le parti de les exterminer, & d'y envoyer d'Espagne

pagne des Peuples fidelles : jamais dessein horrible ne fut plus ponctuellement executé. On vit un Peuple aussi nombreux que tous ceux de l'Europe ensemble, disparoître de la terre à l'arrivée de ces Barbares, qui semblerent, en découvrant les Indes, avoir voulu en même-tems découvrir aux hommes, quel étoit le dernier periode de la cruauté.

Par cette barbarie ils conserverent ce Pays sous leur domination. Juge par-là combien les Conquêtes sont funestes, puisque les effets en sont tels. Car enfin ce remede affreux étoit unique : comment auroient-ils pû retenir tant de millions d'hommes dans l'obéïssance ? Comment soûtenir une guerre civile de si loin ? Que seroient-ils devenus, s'ils avoient donné le tems à ces Peuples de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée de ces nou-

veaux Dieux, & de la crainte de leurs foudres ?

Quand aux Portugais, ils prirent une voye toute opposée : ils n'employerent pas les cruautez : aussi furent-ils bien-tôt chassez de tous les Pays, qu'ils avoient decouverts : les Hollandois favoriserent la rebellion de ces Peuples, & en profiterent.

Quel Prince envieroit le sort de ces Conquerans ? qui voudroit de ces Conquêtes à ces conditións ? Les uns en furent aussi-tôt chassez ; les autres en firent des deserts, & rendirent de même leur propre pays.

C'est le destin des Heros de se ruïner à conquerir des Pays, qu'ils perdent soudain ; ou à soumettre des Nations qu'ils sont obligez eux mêmes de détruire ; comme cet insensé, qui se consumoit à acheter des Statuës, qu'il jettoit dans la Mer, & des

des glaces, qu'il brisoit aussi-tôt.

A Paris le 18. de la Lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE CVIII.

USBEK *au même.*

LA douceur du Gouvernement contribuë merveilleusement à la propagation de l'espece. Toutes les Républiques en sont une preuve constante; & plus que toutes, la Suisse & la Hollande, qui sont les deux plus mauvais Pays de l'Europe, si l'on considere la nature du terrain; & qui cependant sont les plus peuplez.

Rien n'attire plus les Etrangers que la liberté, & l'opulence, qui la suit toujours: l'une se fait rechercher par elle-même; & les besoins attirent dans les Pays, où l'on trouve l'autre.

L'Espece se multiplie dans un Pays où l'abondance fournit aux enfans, sans rien diminuer de la subsistance des peres.

L'Egalité même des Citoyens, qui produit ordinairement de l'égalité dans les fortunes, porte l'abondance, & la vie dans toutes les parties du Corps Politique, & la répand par tout.

Il n'en est pas de même des Pays soûmis au pouvoir arbitraire : le Prince, les Courtisans, & quelques particuliers possedent toutes les richesses; pendant que tous les autres gémissent dans une pauvreté extrême.

Si un homme est mal à son aise, & qu'il sente qu'il fera des enfans plus pauvres que lui; il ne se mariera pas; ou s'il se marie, il craindra d'avoir un trop grand nombre d'enfans, qui pourroient achever de déranger sa fortune, & qui descendroient de la condition de leur pere.

J'avouë

J'avouë que le Rustique ou Paysan étant une fois marié, peuplera indifferemment, soit qu'il soit riche, soit qu'il soit pauvre : cette considération ne le touche pas : il a toûjours un heritage sûr à laisser à ses enfans, qui est son *hoyau* ; & rien ne l'empêche jamais de suivre aveuglément l'instinct de la Nature.

Mais à quoi servent dans un Etat ce nombre d'enfans, qui languissent dans la misere ? Ils perissent presque tous à mesure qu'ils naissent : ils ne prosperent jamais : foibles & debiles, ils meurent en détail de mille manieres, tandis qu'ils sont emportez en gros par les fréquentes maladies populaires, que la misere & la mauvaise nourriture produisent toûjours : ceux qui en échappent atteignent l'âge viril, sans en avoir la force, & languissent tout le reste de leur vie.

Les hommes sont comme les

plantes, qui ne croissent jamais heureusement, si elles ne sont bien cultivées : chez les peuples miserables l'Espece perd, & même quelquefois degenere.

La France peut fournir un grand exemple de tout ceci. Dans les guerres passées, la crainte où étoient tous les enfans de famille qu'on ne les enrôlât dans la milice, les obligeoit de se marier, & cela dans un âge trop tendre, & dans le sein de la pauvreté. De tant de Mariages il naissoit bien des enfans, que l'on cherche encore en France, & que la misere, la famine, & les maladies en ont fait disparoître.

Que si dans un Ciel aussi heureux, dans un Royaume aussi policé que la France, on fait de pareilles remarques ; que sera-ce dans les autres Etats ?

A Paris le 23. de la Lune de Rhamazan. 1718.

LET-

LETTRE CIX.

USBEK AU MOLLACK MEHEMET ALI, *Gardien des trois Tombeaux à Com.*

QUe nous servent les Jeûnes des Immaums, & les Cilices des Mollacks ? La main de Dieu s'est deux fois apesantie sur les enfans de la Loi : le Soleil s'obscurcit, & semble n'éclairer plus que leurs défaites : leurs armées s'assemblent, & elles sont dissipées comme la poussiere.

L'Empire des Osmanlins est ébranlé par les deux plus grands échecs, qu'il ait jamais reçu : un Moufti Chrétien ne le soutient qu'à peine : le grand Vizir d'Allemagne est le fleau de Dieu, envoyé pour châtier les Sectateurs d'Omar ; il porte par tout la co-

lere du Ciel irrité contre leur rebellion, & leur perfidie.

Esprit sacré des Immaums, tu pleures nuit & jour sur les enfans du Prophête que le déteſtable Omar a dévoyez : tes entrailles s'émeuvent à la vûë de leurs malheurs : tu desires leur conversion & non pas leur perte : tu voudrois les voir réünis sous l'étendart d'Aly, par les larmes des Saints, & non pas dispersez dans les Montagnes, & dans les deserts, par la terreur des Infidelles.

A Paris le 1. de la Lune de Chalval, 1718.


LET-

LETTRE CX.

RICA à *. *. *.

ON eſt bien embaraſſé dans toutes les Religions, quand il s'agit de donner une idée des plaiſirs, qui ſont deſtinez à ceux qui ont bien vêcu. On épouvante facilement les méchans par une longue ſuite de peines, dont on les menace: mais pour les gens vertueux, on ne ſçait que leur promettre: il ſemble que la nature des plaiſirs ſoit d'être d'une courte durée; l'imagination a peine à en repreſenter d'autres.

J'ai vû des Deſcriptions du Paradis capables d'y faire renoncer tous les gens de bon ſens; les uns font jouër ſans ceſſe de la flûte ces ombres heureuſes: d'autres les con-

damnent au ſupplice de ſe promener éternellement : d'autres enfin qui les font rêver là haut aux maîtreſſes d'ici bas, n'ont pas cru que cent millions d'années fuſſent un terme aſſez long, pour leur ôter le goût de ces inquietudes amoureuſes.

Je me ſouviens à ce propos d'une Hiſtoire que j'ai ouï raconter à un homme qui avoit été dans le Pays du Mogol : elle fait voir que les Prêtres Indiens ne font pas moins ſteriles que les autres, dans les idées qu'ils ont des plaiſirs du Paradis.

Une femme qui venoit de perdre ſon mari vint en ceremonie chez le Gouverneur de la Ville, lui demander permiſſion de ſe brûler : mais comme dans les Pays ſoumis aux Mahometans, on abolit tant qu'on peut cette cruelle coûtume, il la refuſa abſolument.

Lorſqu'elle vit ſes prieres impuiſſantes, elle ſe jetta dans un fu-

furieux emportement. Voyez, difoit-elle, comme on eſt gêné; il ne ſera ſeulement pas permis à une pauvre femme de ſe brûler, quand elle en a envie! A-t-on jamais vû rien de pareil? Ma mere, ma tante, mes ſœurs ſe ſont bien brûlées: & quand je vais demander permiſſion à ce maudit Gouverneur, il ſe fâche, & ſe met à crier comme un enragé.

Il ſe trouva là par hazard un jeune Bonze. Homme infidelle, lui dit le Gouverneur, eſt-ce toi qui as mis dans l'eſprit de cette femme cette fureur? Non, dit-il, je ne lui ai jamais parlé: mais ſi elle m'en croit, elle conſommera ſon Sacrifice; elle fera une action agreable au Dieu Brama; auſſi en ſera-t-elle bien recompenſée, car elle retrouvera dans l'autre monde ſon mari, & elle recommencera avec lui un ſecond mariage. Que dites-vous, dit la femme ſurpriſe,

prise, je retrouverai mon mari? Ah je ne me brûle pas; il étoit jaloux, chagrin, & d'ailleurs si vieux, que si le Dieu Brama n'a point fait sur lui quelque réforme, sûrement il n'a pas besoin de moi: me brûler pour lui?..... pas seulement le bout du doigt pour le retirer du fond des Enfers. Deux vieux Bonzes qui me séduisoient, & qui sçavoient de quelle maniere je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire: mais si le Dieu Brama n'a que ce present à me faire, je renonce à cette beatitude. Monsieur le Gouverneur, je me fais Mahometane: & pour vous, dit-elle en regardant le Bonze, vous pouvez, si vous voulez, aller dire à mon mari, que je me porte fort bien.

A Paris le 2. de la Lune de Chalval. 1718.

LETTRE CXI.

RICA à USBEK.

*A ***.*

JE t'attens ici demain ; cependant je t'envoye tes Lettres d'Ispahan : les miennes portent que l'Ambassadeur du Grand Mogol a reçu ordre de sortir du Royaume. On ajoûte qu'on a fait arrêter le Prince oncle du Roy, qui est chargé de son éducation, qu'on l'a fait conduire dans un Château, où il est très-étroitement gardé ; & qu'on l'a privé de tous ses honneurs : je suis touché du sort de ce Prince, & je le plains.

Je te l'avouë, Usbek, je n'ai jamais vû couler les larmes de personne, sans en être attendri : je sens de l'humanité pour les malheu-

heureux, comme s'il n'y avoit qu'eux qui fussent hommes : & les Grands mêmes, pour lesquels je trouve dans mon cœur de la dureté, quand ils sont élevez ; je les aime si-tôt qu'ils tombent.

En effet, qu'ont ils affaire dans la prosperité d'une inutile tendresse ? Elle approche trop de l'égalité ; ils aiment bien mieux du respect, qui ne demande point de retour : mais si-tôt qu'ils sont déchus de leur grandeur ; il n'y a que nos plaintes, qui puissent leur en rappeller l'idée.

Je trouve quelque chose de bien naïf, & même de bien grand dans les paroles d'un Prince, qui prêt de tomber entre les mains de ses Ennemis, voyant ses Courtisans autour de lui qui pleuroient : je sens, leur dit-il, à vos larmes que je suis encore vôtre Roi.

A Paris le 3. de la Lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXII.

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

TU as ouï parler mille fois du fameux Roi de Suede : il assiegeoit une place dans un Royaume qu'on nomme la Norwege ; comme il visitoit la tranchée seul avec un Ingénieur ; il a reçu un coup dans la tête dont il est mort. On a fait sur le champ arrêter son premier Ministre ; les Etats se sont assemblez, & l'ont condamné à perdre la tête.

Il étoit accusé d'une grand Crime : c'étoit d'avoir calomnié la Nation, & de lui avoir fait perdre la confiance de son Roi : forfait qui, selon moi, merite mille morts.

Car

Car enfin, si c'est une mauvaise action de noircir dans l'esprit du Prince, le dernier de ses Sujets : qu'est-ce lorsque l'on noircit la Nation entiere, & qu'on lui ôte la bienveillance de celui, que la Providence a établi pour faire son bonheur ?

Je voudrois que les hommes parlassent aux Rois, comme les Anges parlent à nôtre S. Prophête.

Tu sçais que dans les banquets sacrez, où le Seigneur des Seigneurs descend du plus sublime Trône du monde, pour se communiquer à ses Esclaves ; je me suis fait une Loi severe de captiver une Langue indocile : on ne m'a jamais vû abandonner une seule parole, qui pût être amere au dernier de ses Sujets : quand il m'a fallu cesser d'être sobre, je n'ai point cessé d'être honnête homme ; & dans cette épreuve de nôtre fidelité,

lité, j'ai risqué ma vie, & jamais ma vertu.

Je ne sçais comment il arrive qu'il n'y a presque jamais de Prince si mechant, que son Ministre ne le soit encore davantage : s'il fait quelque action mauvaise, elle a presque toujours été suggerée : de maniere que l'ambition des Princes n'est jamais si dangereuse, que la bassesse d'ame de ses Conseillers : mais comprens-tu qu'un homme, qui n'est que d'hier dans le Ministere, qui peut-être n'y sera pas demain, puisse devenir dans un moment l'Ennemi de lui-même, de sa famille, de sa Patrie, & du Peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire opprimer?

Un Prince a des passions; le Ministre les remuë : c'est de ce côté-là qu'il dirige son Ministere : il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoître : les Courtisans le

le ſeduiſent par leurs loüanges ; & lui le flatte plus dangereuſement par ſes Conſeils, par les deſſeins qu'il lui inſpire, & par les maximes qu'il lui propoſe.

A Paris le 25. de la Lune de Saphar. 1719.

LETTRE CXIII.

RICA à USBEK.

A * * *.

JE paſſois l'autre jour ſur le Pont-neuf avec un de mes amis : il rencontra un homme de ſa connoiſſance qu'il me dit être un Geometre ; & il n'y avoit rien qui n'y parût : car il étoit d'une rêverie profonde : il fallut que mon ami le tirât long-tems par la manche, & le ſecouât pour le faire deſcendre juſques à lui ; tant il étoit occupé d'une Courbe ;

be, qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours : ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetez, & s'apprirent reciproquement quelques nouvelles Litteraires : ces discours les menerent jusques sur la porte d'un Caffé, où j'entrai avec eux.

Je remarquai que nôtre Geometre y fut reçu de tout le monde avec empressement, & que les Garçons du Caffé en faisoient beaucoup plus de cas, que de deux Mousquetaires qui étoient dans un coin : pour lui, il parut qu'il se trouvoit dans un lieu agréable ; car il derida un peu son visage, & se mit à rire, comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de Geometrie.

Cependant son esprit régulier toisoit tout ce qui se disoit dans la Conversation : il ressembloit à celui qui dans un Jardin coupoit avec son épée la tête des fleurs, qui s'éle-

s'élevoient au dessus des autres ; martyr de sa justesse, il étoit offensé d'une faillie, comme une vuë délicate est offensée par une lumiere trop vive : rien pour lui n'étoit indifferent, pourvû qu'il fût vrai : aussi sa conversation étoit-elle singuliere. Il étoit arrivé ce jour-là de la Campagne avec un homme, qui avoit vû un Château superbe, & des Jardins magnifiques : & il n'avoit vu lui qu'un bâtiment de soixante pieds de long, sur trente-cinq de large ; & un bosquet barlong de dix arpens : il auroit fort souhaité que les regles de la perspective eussent été tellement observées, que les Allées des avenuës eussent paru par tout de même largeur ; & il auroit donné pour cela une methode infaillible. Il parut fort satisfait d'un Cadran qu'il y avoit démêlé, d'une structure fort singuliere :
&

& il s'échauffa fort contre un Sçavant qui étoit auprès de moi, qui malheureusement lui demanda, si ce Cedran marquoit les heures Babyloniennes. Un Nouvelliste parla du bombardement du Château de Fontarabie, & il nous donna soudain les proprietez de la ligne, que les bombes avoient décrite en l'air ; & charmé de sçavoir cela, il voulut en ignorer entierement le succès. Un homme se plaignoit d'avoir été ruïné l'Hiver d'auparavant par une inondation : Ce que vous me dites là m'est fort agréable, dit alors le Geometre : je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation, que j'ai faite ; & qu'il est au moins tombé sur la terre deux pouces d'eau, plus que l'année passée.

Un moment après il sortit, & nous le suivîmes : comme il alloit assez vîte, & qu'il négligeoit de regar-

regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme : ils se choquerent rudement : & de ce coup ils rejaillirent chacun de leur côté en raison reciproque de leur vitesse, & de leurs masses : quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement ; cet homme portant la main sur le front, dit au Geometre ; Je suis bien aise que vous m'ayez heurté ; car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre : je viens de donner mon Horace au public. Comment, dit le Geometre, il y a deux mille ans qu'il y est. Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre ; c'est une Traduction de cet ancien Auteur ; que je viens de mettre au jour ; il y a vingt ans que je m'occupe à faire des Traductions.

Quoi, Monsieur, dit le Geometre ; il y a vingt ans que vous ne pensez pas ? Vous parlez pour les

les autres, & ils pensent pour vous? Monsieur, dit le Sçavant, croyez-vous que je n'aye pas rendu un grand service au public de lui rendre la lecture des bons Auteurs familiere? Je ne dis pas tout-à-fait cela; j'estime autant qu'un autre les sublimes génies, que vous travestissez: mais vous ne leur ressemblerez point; car si vous traduisez toûjours, on ne vous traduira jamais.

Les Traductions sont comme ces monnoyes de Cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une piece d'or, & même sont d'un plus grand usage pour le peuple; mais elles sont toûjours foibles & d'un mauvais alloi.

Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illustres morts; & j'avouë que vous leur donnez bien un corps; mais vous ne leur rendez pas la vie; il y man-

que toûjours un esprit pour les animer.

Que ne vous apliquez-vous plûtôt à la recherce de tant de bellez véritez, qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours? Après ce petit conseil ils se séparerent, je crois, très-mécontens l'un de l'âutre.

A Paris le dernier de la Lune de Rebiab 2. 1719.

LETTRE CXIV.

RICA à ***.

JE te parlerai dans cette Lettre d'une certaine Nation qu'on apelle les Nouvellistes, qui s'assemblent dans un Jardin magnifique où leur oisiveté est toûjours occupée. Ils sont très-inutiles à l'Etat, & leurs discours de cinquante

quante ans n'ont pas un effet different de celui qu'auroit pû produire un silence aussi long: cependant ils se croyent considérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, & traitent de grands intérêts.

La baze de leurs Conversations est une curiosité frivole & ridicule: il n'y a point de Cabinet si mistérieux, qu'ils ne prétendent pénétrer; ils ne sçauroient consentir à ignorer quelque chose: ils sçavent combien notre Auguste Sultan a de femmes; combien il fait d'enfans toutes les années; & quoiqu'ils ne fassent aucune dépense en Espions, ils sont instruits des mesures qu'il prend pour humilier l'Empereur des Turcs, & celui des Mogols.

A peine ont-ils épuisé le present, qu'ils se précipitent dans l'avenir; & marchant au-devant de la Providence, la préviennent

sur toutes les démarches des hommes; ils conduisent un Général par la main; & après l'avoir loüé de mille sotises, qu'il n'a pas faites; ils lui en préparent mille autres, qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les Gruës, & tomber les murailles comme des Cartons : ils ont des ponts sur toutes les Rivieres; des routes secrettes dans toutes les Montagnes; des Magasins immenses dans les sables brûlans: il ne leur manque que le bon sens.

Il y a un homme avec qui je loge, qui reçût cette Lettre d'un Nouvelliste: comme elle m'a paru singuliere, je la gardai; la voici.

MONSIEUR,

JE me trompe rarement dans mes conjectures sur les affaires du tems: le premier Janvier 1721. je prédis que l'Em-

l'Empereur Joseph mourroit dans le cours de l'année : il est vrai que comme il se portoit fort bien, je crûs que je me ferois moquer de moi, si je m'expliquois d'une maniere bien claire ; ce qui fit que je me servis de termes un peu énigmatiques : mais les gens qui sçavent raisonner, m'entendirent bien. Le 17. Avril de la même année il mourut de la petite vérole.

Dès que la guerre fut déclarée entre l'Empereur & les Turcs ; j'allai chercher nos Messieurs dans tous les coins des Tuilleries ; je les assemblai près du bassin, & leur prédis qu'on feroit le siége de Belgrade, & qu'il seroit pris. J'ai été assez heureux pour que ma prédiction ait été accomplie : il est vrai que vers le milieu du siége je pariai cent Pistoles qu'il seroit pris le 18. Août 1717 ; il ne fut pris que le lendemain : peut-on perdre à si beau jeu.

Lorsque je vis que la Flotte d'Espagne débarquoit en Sardaigne ; je jugeai

qu'elle en seroit la Conquête : je le dis; & cela se trouva vrai. Enflé de ce succès, j'ajoûtai que cette Flotte victorieuse iroit debarquer à Final, pour faire la Conquête du Milanez : comme je trouvai de la résistance à faire recevoir cette idée : je voulus la soûtenir glorieusement : je pariai cinquante Pistoles, & je les perdis encore : car ce diable d'Alberoni, malgré la foi des Traitez, envoya sa Flotte en Sicile, & trompa tout à la fois deux grands Politiques, le Duc de Savoye & moi : Tout cela, Monsieur, me déroute si fort, que j'ai résolu de prédire toûjours, & de ne parier jamais. Autrefois nous ne connoissions point aux Tuilleries l'usage des paris, & feu M. l. C. d. G. ne les souffroit gueres : mais depuis qu'une troupe de petits maîtres s'est mêlée parmi nous : nous ne sçavons plus où nous en sommes. A peine ouvrons-nous la bouche pour dire une nouvelle, qu'un de ses jeunes gens propose de parier contre.

L'au-

*L'autre jour, comme j'ouvrois mon Manuſcrit & accommodois mes lunettes ſur mon nez, un de ſes Fanfarons ſaiſiſſant juſtement l'intervalle du premier mot au ſecond, me dit: je parie cent Piſtoles que non: je fis ſemblant de n'avoir pas fait d'attention à cette extravagance; & reprenant la parole d'une voix plus forte, je dis: M. le Maréchal de ***. ayant apris.... cela eſt faux, me dit-il, vous avez toûjours des nouvelles extravagantes; il n'y a pas le ſens commun à tout cela. Je vous prie, Monſieur, de me faire le plaiſir de me prêter trente Piſtoles: car je vous avouë que ces paris m'ont fort dérangé: je vous envoye la copie de deux Lettres que j'ai écrites au Miniſtre. Je ſuis, &c.*

Lettre d'un Nouvelliſte au Miniſtre.

MONSEIGNEUR,

JE ſuis le ſujet le plus zèlé que le Roi ait jamais eu: c'eſt moi qui obli-

geai un de mes amis d'éxecuter le projet que j'avois formé d'un Livre, pour démontrer que Loüis le Grand étoit plus grand que tous les Princes, qui ont mérité le nom de Grand. Je travaille depuis long-tems à un autre Ouvrage, qui fera encore plus d'honneur à nôtre Nation, si vôtre Grandeur veut m'accorder un Privilége : mon dessein est de prouver que depuis le commencement de la Monarchie les François n'ont jamais été battus, & que ce que les Historiens ont dit jusqu'ici de nos desavantages, sont de véritables impostures : je suis obligé de les redresser en bien des occasions : & j'ose me flatter que je brille sur-tout dans la Critique. Je suis Monseigneur.

MONSEIGNEUR,

DEpuis la perte que nous avons faite de M. le C. de L. nous vous suplions d'avoir la bonté de nous permettre d'élire un Président : le desordre se

se met dans nos Conférences ; & les affaires d'Etat n'y sont pas traitées avec la même discussion que par le passé : nos jeunes gens vivent absolument sans égard pour les anciens : & entr'eux sans discipline : c'est le véritable conseil de Roboam, où les Jeunes imposent aux Vieillards. Nous avons beau leur representer que nous étions paisibles possesseurs des Tuilleries vingt ans avant qu'ils ne fussent au monde : je crois qu'ils nous en chasseront à la fin, & qu'obligez de quitter ces lieux, où nous avons tant de fois évoqué les ombres de nos Heros François : il faudra que nous allions tenir nos Conférences au Jardin du Roi, ou dans quelque lieu plus écarté.

Je suis.....

A Paris le 7. de la Lune de Gemmadi 2. 1719.

LETTRE CXV.

RHEDI à RICA.

A Paris.

UNe des choſes qui a le plus exercé ma curioſité en arrivant en Europe, c'eſt l'Hiſtoire & l'origine des Républiques. Tu ſçais que la plûpart des Aſiatiques n'ont pas ſeulement d'idée de cette ſorte de Gouvernement, & que l'imagination ne les a pas ſervis juſqu'à leur faire comprendre qu'il puiſſe y en avoir ſur la terre d'autre que le deſpotique.

Les premiers Gouvernemens du Monde furent Monarchiques : ce ne fut que par hazard, & par la ſucceſſion des ſiécles, que les Républiques ſe formérent.

La Grece ayant été abîmée par un

un Déluge ; de nouveaux Habitans vinrent la peupler : elle tira presque toutes ses Colonies d'Egypte, & des contrées de l'Asie les plus voisines : & comme ces païs étoient gouvernez par des Rois, les peuples qui en sortirent furent gouvernez de même. Mais la tirannie de ces Princes devenant trop pesante ; on secoüa le joug, & du débris de tant de Royaumes s'élevérent ces Républiques, qui firent si fort fleurir la Grece, seule polie au milieu des barbares.

L'amour de la liberté, la haine des Rois, conserva long-tems la Gréce dans l'indépendance, & étendit au loin le Gouvernement Républicain. Les Villes Grecques trouvérent des alliées dans l'Asie Mineure : elles y envoyérent des Colonies aussi libres qu'elles, qui leur servirent de ramparts contre les entreprises des Rois de Perse. Ce n'est pas tout : la Grece peupla

l'Italie, l'Italie l'Espagne, & peut-être les Gaules. On sçait que cette grande Hesperie, si fameuse chez les Anciens, étoit au commencement la Grece, que ses voisins regardoient comme un séjour de félicité: les Grecs qui ne trouvoient point chez eux ce païs heureux, l'allérent chercher en Italie; ceux d'Italie, en Espagne; ceux d'Espagne, dans la Betique, ou le Portugal: de maniere que toutes ces régions portérent ce nom chez les Anciens. Ces Colonies Grecques aportérent avec elles un esprit de liberté, qu'elles avoient pris dans ce doux païs. Ainsi on ne voit gueres dans ces tems reculez de Monarchies dans l'Italie, l'Espagne, les Gaules. On verra bientôt que les peuples du Nord & d'Allemagne n'étoient pas moins libres: & si l'on trouve des vestiges de quelque Royauté parmi eux; c'est qu'on a pris pour des Rois les Chefs

Chefs des Armées, ou des Républiques.

Tout ceci se passoit en Europe : car pour l'Asie & l'Afrique, elles ont toûjours été accablées sous le Despotisme ; si vous en exceptez quelques villes de l'Asie Mineure, dont nous avons parlé ; & la République de Cartage en Afrique.

Le monde fut partagé entre deux puissantes Républiques : celle de Rome & celle de Cartage : il n'y a rien de si connu que les commencemens de la République Romaine ; & rien qui le soit si peu, que l'origine de celle de Cartage. On ignore absolument la suite des Princes Africains depuis Didon ; & comment ils perdirent leur puissance. C'eût été un grand bonheur pour le monde que l'agrandissement prodigieux de la République Romaine ; s'il n'y avoit pas eu cette différence injuste entre les Citoyens Romains, & les peuples vain-

vaincus ; si l'on avoit donné aux Gouverneurs des Provinces une autorité moins grande ; si les Loix si saintes pour empêcher leur tyrannie avoient été observées, & s'ils ne s'étoient pas servis pour les faire taire, des mêmes tresors que leur injustice avoit amassez.

Il semble que la liberté soit faite pour le génie des peuples d'Europe ; & la servitude pour celui des peuples d'Asie. C'est en vain que les Romains offrirent aux Capadociens ce précieux tresor : cette Nation lâche le refusa ; & elle courut à la servitude avec le même empressement, que les autres peuples couroient à la liberté.

César oprima la République Romaine, & la soumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gémit long-tems sous un Gouvernement militaire & violent ; & la douceur Romaine fut changée en une cruelle opression.

Cependant une infinité de Nations inconnuës sortirent du Nord; se répandirent comme des torrens dans les Provinces Romaines; & trouvant autant de facilité à faire des Conquêtes, qu'à exercer leurs pirateries, les demembrérent, & en firent des Royaumes. Ces peuples étoient libres; & ils bornoient si fort l'autorité de leurs Rois, qu'ils n'étoient proprement que des Chefs, ou des Généraux. Ainsi ces Royaumes quoi que fondez par la force, ne sentirent point le joug du vainqueur. Lorsque les peuples d'Asie, comme les Turcs & les Tartares firent des Conquêtes; soumis à la volonté d'un seul, ils ne songérent qu'à lui donner de nouveaux Sujets, & à établir par les armes son autorité violente: mais les peuples du Nord; libres dans leur païs, s'emparant des Provinces Romaines, ne donnérent point à leurs Chefs une grande autorité.

Quelques-uns même de ces peuples, comme les Vandales en Afrique, les Goths en Espagne, dépoſoient leurs Rois dès qu'ils n'en étoient pas ſatisfaits, & chez les autres, l'autorité du Prince étoit bornée de mille manieres différentes: un grand nombre de Seigneurs la partageoient avec lui; les guerres n'étoient entrepriſes que de leur conſentement; les dépoüilles étoient partagées entre le Chef & les Soldats: aucun Impôt en faveur du Prince; les Loix étoient faites dans les aſſemblées de la Nation. Voilà le principe fondamental de tous ces Etats, qui ſe formérent des débris de l'Empire Romain.

De Veniſe le 20. de la Lune de Regeb 1719.



LETTRE CXVI.

RICA à ***.

JE fus il y a cinq ou six mois dans un Caffé, j'y remarquai un Gentil-homme assez bien mis, qui se faisoit écouter : il parloit du plaisir qu'il y avoit de vivre à Paris, & déploroit sa situation d'être obligé de vivre dans la Province. J'ai, dit-il, quinze mille livres de rente en fonds de terre ; & je me croirois plus heureux si j'avois le quart de ce bien-là en argent, & en effets portables par tout. J'ai beau presser mes fermiers, & les accabler de frais de Justice, je ne fais que les rendre plus insolvables : je n'ai jamais pû voir cent Pistoles à la fois : si je devois dix mille Francs, on me feroit saisir toutes mes ter-

res,

res, & je ſerois à l'Hôpital.

Je ſortis ſans avoir fait grande attention à tout ce diſcours : mais me trouvant hier dans ce quartier ; j'entrai dans la même maiſon, & j'y vis un homme grave, d'un viſage pâle & allongé, qui au milieu de cinq ou ſix diſcoureurs paroiſſoit morne & penſif, juſques à ce que prenant bruſquement la parole : Oüi, Meſſieurs, dit-il, en hauſſant la voix, je ſuis ruïné ; je n'ai plus dequoi vivre : car j'ai actuellement chez moi deux cens mille livres en Billets de Banque, & cent mille écus d'argent : je me trouve dans une ſituation affreuſe : je me ſuis cru riche, & me voilà à l'Hôpital : au moins ſi j'avois ſeulement une petite terre, où je puſſe me retirer : Je ſerois ſûr d'avoir de quoi vivre : mais je n'ai pas grand comme ce chapeau en fonds de terre.

Je tournai par hazard la tête d'un autre

autre côté, & je vis un autre homme qui faisoit des grimaces de possedé. A qui se fier désormais, s'écrioit-il ? Il y a un traître que je croyois si fort de mes amis, que je lui avois prêté mon argent, & il me l'a rendu : quelle perfidie horrible ! Il a beau faire, dans mon esprit il sera toûjours deshonoré.

Tout près de là étoit un homme très-mal vêtu, qui élevant les yeux au Ciel, disoit : Dieu benisse les projets de nos Ministres : puissai-je voir les actions à deux mille, & tous les Laquais de Paris plus riches que leurs Maîtres. J'eus la curiosité de demander son nom. C'est un homme extrêmement pauvre, me dit-on ; aussi a-t-il un pauvre métier : il est Génealogiste, & il espere que son art rendra, si les fortunes continuënt ; & que tous ces nouveaux riches auront besoin de lui, pour réformer leur nom, d'écrasser leurs Ancêtres & orner

orner leurs Carosses : il s'imagine qu'il va faire autant de gens de qualité qu'il voudra ; & il tressaillit de joye de voir multiplier ses pratiques.

Enfin, je vis entrer un Vieillard pâle & sec, que je reconnus pour Nouvelliste avant qu'il se fût assis : il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une assurance victorieuse contre tous les revers ; & présagent toûjours les victoires & les trophées ; c'étoit au contraire un de ces trembleurs, qui n'ont que des nouvelles tristes. Les affaires vont bien mal du côté d'Espagne, dit il, nous n'avons point de Cavalerie sur la frontiere ; & il est à craindre que le Prince Pio, qui en a un gros Corps, ne fasse contribuer tout le Languedoc. Il y avoit vis-à-vis de moi un Philosophe assez mal en ordre, qui prenoit le Nouvelliste en pitié, & haussoit les épaules à mesure que l'au-

tre haussoit la voix : je m'aprochai de lui, & il me dit à l'oreille ; vous voyez que ce fat nous entretient il y a une heure de sa frayeur pour le Languedoc : & moi j'aperçûs hier au soir une tache dans le Soleil, qui, si elle augmentoit pourroit faire tomber toute la Nature en engourdissement ; & je n'ai pas dit un seul mot.

A Paris le 17. de la Lune de Rhamazan 1719.

LET-

LETTRE CXVII.

RICA *à* *.*.*.

J'Allai l'autre jour voir une grande Bibliotheque dans un Convent de Dervis, qui en ſont comme les dépoſitaires ; mais qui ſont obligez d'y laiſſer entrer tout le monde à certaines heures.

En entrant je vis un homme grave, qui ſe promenoit au milieu d'un nombre innombrable de Volumes qui l'entouroient. J'allai à lui, & le priai de me dire quels étoient quelques-uns de ces Livres, que je voyois mieux reliez que les autres. Monſieur, dit il, j'habite ici une terre étrangere ; je n'y connois perſonne : bien des gens me font de pareilles queſtions ; mais vous voyez bien que je

je n'irai pas lire tous ces Livres pour les ſatisfaire : j'ai mon Bibliothequaire qui vous donnera ſatisfaction ; car il s'occupe nuit & jour à déchiffrer tout ce que vous voyez là : c'eſt un homme qui n'eſt bon à rien, & qui nous eſt très à charge, parce qu'il ne travaille point pour le Convent : Mais j'entens l'heure du refectoir qui ſonne ; ceux qui comme moi ſont à la tête d'une Communauté, doivent être les premiers à tous les exercices. En diſant cela, le Moine me pouſſa dehors, ferma la porte ; & comme s'il eût volé, diſparut à mes yeux.

De Paris le 21. de la Lune de Rhamazan 1719.

LET-

LETTRE CXVIII.

RICA *au même.*

JE retournai le lendemain à cette Bibliotheque, où je trouvai tout un autre homme que celui que j'avois vû la premiere fois : son air étoit simple, sa physionomie spirituelle, & son abord très-affable. Dès que je lui eûs fait connoître ma curiosité, il se mit en devoir de la satisfaire, & même, en qualité d'étranger, de m'instruire.

Mon Pere, lui dis-je, quels sont ces gros Volumes qui tiennent tout ce côté de Bibliotheque ? Ce sont, me dit-il, les Interprêtes de l'Ecriture. Il y en a un grand nombre, lui repartis-je ; il faloit que l'Ecriture fut bien obscure autrefois, & bien claire à present ; reste-t'il encore quelques doutes ? Peut-

Peut-il y avoir des points contestez? s'il y en a, bon Dieu, s'il y en a, me répondit-il! Il y en a presque autant que de lignes. Oüi, lui dis-je? Et qu'ont donc fait tous ces Auteurs? Ces Auteurs, me repartit-il, n'ont point cherché dans l'Ecriture ce qu'il faut croire; mais ce qu'ils croyent eux-mêmes: ils ne l'ont point regardée comme un Livre, où étoient contenus les Dogmes qu'ils devoient recevoir, mais un ouvrage qui pouroit donner de l'autorité à leurs propres idées: c'est pour cela qu'ils en ont corrompu tous les sens, & ont donné la torture à tous les passages: C'est un païs où les hommes de toutes les Sectes font des descentes, & vont comme au pillage: c'est un champ de bataille où les Nations ennemies qui se rencontrent, livrent bien des Combats, où l'on s'attaque, où l'on s'escarmouche de bien des manieres.

Tout près de là vous voyez les Livres Aſcetiques, ou de Dévotion : Enſuite les Livres de Morale bien plus utiles : Ceux de Theologie doublement inintelligibles, & par la matiere qui y eſt traitée, & par la maniere de la traiter. Les ouvrages des Myſtiques, c'eſt à dire des dévots, qui ont le cœur tendre. Ah mon Pere, lui dis-je, un moment, n'allez pas ſi vîte ; parlez-moi de ces Myſtiques. Monſieur, dit-il, la dévotion échauffe un cœur diſpoſé à la tendreſſe, & lui fait envoyer des eſprits au cerveau, qui l'échauffent de même, d'où naiſſent les extaſes, & les raviſſemens. Cet état eſt le délire de la dévotion : ſouvent il ſe perfectionne, ou plûtôt dégénere en Quietiſme : vous ſçavez qu'un Quietiſte n'eſt choſe qu'un homme fou, devot, & libertin.

Voyez les Caſuiſtes qui mettent au jour les ſecrets de la nuit ; qui for-

forment dans leur imagination tous les monſtres, que le Demon d'Amour peut produire ; les raſſemblent, les comparent, & en font l'objet éternel de leurs penſées : heureux ſi leur cœur ne ſe met pas de la partie, & ne devient pas lui-même complice de tant d'égaremens ſi naïvement décrits, & ſi nuëment peints.

Vous voyez, Monſieur, que je penſe librement, & que je vous dis tout ce que je penſe ; je ſuis naturellement naïf, & plus encore avec vous qui êtes un Etranger, qui voulez ſçavoir les choſes, & les ſçavoir telles qu'elles ſont : ſi je voulois, je ne vous parlerois de tout ceci qu'avec admiration : je vous dirois ſans ceſſe ; cela eſt divin ; cela eſt reſpectable ; il y a du merveilleux : & il en arriveroit de deux choſes l'une ; ou que je vous tromperois ; ou que je me deshonorerois dans vôtre eſprit.

Nous en reſtâmes-là, une affaire qui ſurvint au Dervis rompit nôtre converſation juſqu'au lendemain.

A Paris le 23. de la Lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXIX.

RICA *au même.*

JE revins à l'heure marquée, & mon homme me mena préciſément dans l'endroit où nous nous étions quittez. Voici, me dit-il, les Grammairiens, les Gloſſateurs, & les Commentateurs. Mon Pere, lui dis-je, tous ces gens-là ne peuvent-ils pas ſe diſpenſer d'avoir du bon ſens ? Oüi, dit-il, ils le peuvent ; & même il n'y paroît pas : leurs Ouvrages n'en ſont pas plus mauvais, ce qui eſt très-com-

mo-

mode pour eux. Cela est vrai, lui dis-je, & je connois bien des Philosophes, qui feroient bien de s'apliquer à ces sortes de Sciences-là.

Voilà, poursuivit-il, les Orateurs qui ont le talent de persuader indépendamment des raisons ; & les Geométres qui obligent un homme malgré lui d'être persuadé, & le convainquent avec tyrannie.

Voici les Livres de Métaphysique, qui traitent de si grands intérêts, & dans lesquels l'infini se rencontre par tout : les Livres de Physique qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaste Univers, que dans la machine la plus simple de nos Artisans.

Les Livres de Médecine ; ces monumens de la fragilité de la Nature, & de la puissance de l'Art, qui font trembler, quand ils trai-

tent des maladies même les plus legeres, tant ils nous rendent la mort presente : mais qui nous mettent dans une securité entiere, quand ils parlent de la vertu des remedes, comme si nous étions devenus immortels.

Tout près de-là sont les Livres d'Anatomie, qui contiennent bien moins le description des parties du Corps humain, que les noms barbares qu'on leur a donnez : chose qui ne guerit ni le malade de son mal ; ni le Medecin de son ignorance.

Voici la Chymie qui habite tantôt l'Hôpital, & tantôt les Petites-Maisons, comme des demeures qui lui sont également propres.

Voici les Livres de Science, ou plutôt d'ignorance occulte : tels sont ceux qui contiennent quelque espece de diablerie; execrables selon la plûpart des gens ; pitoyables selon moi. Tels sont encore les Livres d'Astrologie judiciaire. Que dites-

vous,

vous, mon Pere? les Livres d'Aſtrologie judiciaire, repartis-je avec feu! Et ce ſont ceux dont nous faiſons plus de cas en Perſe : ils reglent toutes les actions de nôtre vie ; & nous déterminent dans toutes nos entrepriſes : les Aſtrologues ſont proprement nos Directeurs : ils font plus ; ils entrent dans le Gouvernement de l'Etat. Si cela eſt, me dit il, vous vivez ſous un joug bien plus dur que celui de la Raiſon : voilà ce qui s'appelle le plus étrange de tous les Empires : je plains bien une famille, & encore plus une Nation, qui ſe laiſſe ſi fort dominer par les Planetes. Nous nous ſervons, lui repartis-je, de l'Aſtrologie, comme vous vous ſervez de l'Algebre : chaque Nation a ſa Science, ſelon laquelle elle regle ſa Politique : tous les Aſtrologues enſemble n'ont jamais fait tant de ſotiſes en nôtre Perſe, qu'un ſeul de vos Algebriſtes en a fait ici. Croyez-vous que le concours fortuit

des Aſtres ne ſoit pas une régle auſſi ſûre, que les beaux raiſonnemens de vôtre faiſeur de ſyſtêmes? Si l'on comptoit les voix là-deſſus en France, & en Perſe, ce feroit un beau ſujet de triomphe pour l'Aſtrologie: vous verriez les Mathématiciens bien humiliez: quel accablant Corollaire en pourroit-on tirer contr'eux?

Nôtre diſpute fut interrompuë, & il fallut nous quitter.

De Paris le 26. de la Lune de Rhamazan 1719.



LETTRE CXX.

RICA *au même.*

DAns l'entrevuë suivante ; mon Sçavant me mena dans un Cabinet particulier. Voici les Livres d'Histoire moderne, me dit-il, voyez premierement les Historiens de l'Eglise & des Papes ; Livres que je lis pour m'édifier, & qui font souvent en moi un effet tout contraire.

Là ce sont ceux qui ont écrit de la décadence du formidable Empire Romain, qui s'étoit formé du débris de tant de Monarchies ; & sur la chute duquel il s'en forma aussi tant de nouvelles : Un nombre infini de Peuples barbares, aussi inconnus que les pays qu'ils habitoient, parûrent tout

à coup, l'innonderent, le ravagerent, le dépecerent, & fonderent tous les Royaumes, que vous voyez à present en Europe. Ces Peuples n'etoient point proprement barbares, puisqu'ils étoient libres : mais ils le sont devenus, depuis que soumis pour la plûpart à une puissance absoluë, ils ont perdu cette douce liberté, si conforme à la Raison, à l'Humanité, & à la Nature.

Vous voyez ici les Historiens de l'Allemagne, laquelle n'est qu'une ombre du premier Empire ; mais qui est, je crois, la seule puissance qui soit sur la terre, que la division n'a point affoiblie ; la seule, je crois encore, qui se fortifie a proportion de ses pertes ; & qui lente à profiter des succès, devient indomptable par ses défaites.

Voici les Historiens de France, où l'on voit d'abord la puissance des Rois se former ; mourir deux fois ;

re-

renaître de même ; languir ensuite pendant plusieurs siecles ; mais prenant insensiblement des forces, accruë de toutes parts, monter à son dernier periode : semblable à ces fleuves qui dans leur course perdent leurs eaux, ou se cachent sous terre ; puis reparoïssent de nouveau, grossis par les Rivieres qui s'y jettent ; entraînent avec rapidité tout ce qui s'oppose à leur passage.

Là vous voyez la Nation Espagnole sortir de quelques Montagnes : les Princes Mahometans subjuguez aussi insensiblement, qu'ils avoient rapidement conquis : tant de Royaumes réünis dans une vaste Monarchie, qui devint presque la seule ; jusques à ce qu'accablée de sa fausse opulence, elle perdit sa force, & sa réputation même, & ne conserva que l'orguëil de sa premiere puissance.

Ce sont ici les Historiens d'Angleterre, où l'on voit la liberté sor-

tir ſans ceſſe des feux de la diſcorde, & de la ſédition; le Prince toûjours chancelant ſur un trône inébranlable; une Nation impatiente, ſage dans ſa fureur même; & qui Maîtreſſe de la Mer (choſe inoüie juſqu'alors) mêle le Commerce avec l'Empire.

Tout près de-là ſont les Hiſtoriens de cette autre Reine de la Mer, la République de Hollande, ſi reſpectée en Europe, & ſi formidable en Aſie, où ſes négocians voyent tant de Rois proſternez devant eux.

Les Hiſtoriens d'Italie vous repreſentent une Nation autrefois Maîtreſſe du Monde; aujourd'hui eſclave de toutes les autres; ſes Princes diviſez, & foibles; & ſans autre attribut de Souveraineté, qu'une vaine Politique.

Voilà les Hiſtoriens des Républiques; de la Suiſſe, qui eſt l'image de la liberté; de Veniſe, qui

qui n'a de ressources, qu'en son économie; & de Génes, qui n'est superbe que par ses bâtimens.

Voici ceux du Nord, & entr'autres de la Pologne, qui use si mal de sa liberté, & du droit qu'elle a d'élire ses Rois, qu'il semble qu'elle veüille consoler par-là les Peuples ses voisins, qui ont perdu l'un & l'autre.

Là-dessus nous nous séparâmes jusqu'au lendemain.

A Paris le 2. de la Lune de Chalval 1719.

LET-

LETTRE CXXI.

RICA *au même*.

LE lendemain il me mena dans un autre Cabinet: Ce ſont ici les Poëtes, me dit-il; c'eſt-à dire, ces Auteurs dont le métier eſt de mettre des entraves au Bon Sens, & d'accabler la Raiſon ſous les agrémens; comme on enſeveliſſoit autrefois les femmes ſous leurs parures, & leurs ornemens: vous les connoiſſez, ils ne ſont pas rares chez les Orientaux, où le Soleil plus ardent ſemble échauffer les imaginations mêmes.

Voilà les Poëmes Epiques. Eh qu'eſt ce que les Poëmes Epiques? En verïté, me dit il, je n'en ſçais rien: les Connoiſſeurs diſent qu'on n'en a jamais fait que deux; &

& que les autres qu'on donne ſous ce nom, ne le ſont point : c'eſt auſſi ce que je ne ſçais pas : ils diſent de plus qu'il eſt impoſſible d'en faire de nouveaux ; & cela eſt encore plus ſurprenant.

Voici les Poëtes Dramatiques, qui, ſelon moi, ſont les Poëtes par excellence, & les Maîtres des paſſions : il y en a de deux ſortes ; les Comiques, qui nous remuënt ſi doucement, & les Tragiques, qui nous troublent & nous agitent avec tant de violence.

Voici les Lyriques, que je mépriſe autant que je fais cas des autres, & qui font de leur Art une harmonieuſe extravagance.

On voit enſuite les Auteurs des Idylles & des Eglogues, qui plaiſent même aux gens de Cour, par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont pas, & qu'ils leur montrent dans la condition des Bergers.

De

De tous les Auteurs que nous avons vû, voici le plus dangereux: ce sont ceux qui aiguisent les Epigrammes, qui sont de petites flêches déliées, qui font une playe profonde & inaccessible aux remédes.

Vous voyez ici les Romans, qui sont des especes de Poëtes, & qui outrent également le langage de l'esprit, & celui du cœur; qui passent leur vie à chercher la Nature, & la manquent toûjours; & qui font des Heros, qui y sont aussi étrangers que les Dragons aîlez, & les Hippocentaures.

J'ai vû, lui dis-je, quelques-uns de vos Romans; & si vous voyez les nôtres, vous en seriez encore plus choqué: ils sont aussi peu naturels; & d'ailleurs extrêmement gênez par nos mœurs: il faut dix années de passion, avant qu'un Amant ait pû voir seulement le visage de sa Maîtresse: cependant les

Au-

Auteurs sont forcez de faire passer les Lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires : Or il est impossible que les incidens soient variez : on a recours à un artifice pire que le mal même qu'on veut guérir ; c'est aux prodiges, je suis sûr, que vous ne trouverez pas bon qu'une Magicienne fasse sortir une armée de dessous terre ; qu'un Heros lui seul en détruise une de cent mille hommes. Cependant voilà nos Romans : ces avantures froides & souvent répétées nous font languir, & ces prodiges extravagans nous révoltent.

A Paris le 6. de la Lune de Chalval 1719.



LET-

LETTRE CXXII.

RICA à IBBEN.
A Smirne.

LEs Ministres se succedent, & se détruisent ici comme les Saisons : depuis trois ans j'ai vû changer quatre fois de Systême sur les finances. On leve aujourd'hui en Perse & en Turquie les subsides de la même maniere, que les Fondateurs de ces Monarchies les levoient : il s'en faut bien qu'il en soit ici de même. Il est vrai que nous n'y mettons pas tant d'esprit que les Occidentaux : nous croyons qu'il n'y a pas plus de difference entre l'administration des revenus du Prince, & de ceux d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille Tomans ;

ou

ou en compter cent. Mais il y a ici bien plus de finesse & de mystere. Il faut que de grands génies travaillent nuit & jour ; qu'ils enfantent sans cesse & avec douleur de nouveaux projets ; qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens, qui travaillent pour eux sans en être priez, qu'ils se retirent & vivent dans le fond d'un Cabinet inpénétrable aux Grands, & sacré aux petits, qu'ils ayent toûjours la tête remplie de secrets importans, de desseins miraculeux, de Systêmes nouveaux ; & qu'absorbez dans les méditations, ils soient privez non-seulement de l'usage de la parole, mais même quelquefois de la politesse.

Dès que le feu Roi eut fermé les yeux, on pensa à établir une nouvelle administration. On sentoit qu'on étoit mal ; mais on ne sçavoit comment faire pour être mieux.

mieux. On s'étoit mal trouvé de l'autorité sans bornes des Ministres précédens ; on la voulut partager : on créa pour cet effet six ou sept Conseils : & ce Ministere est peut-être celui de tous qui a gouverné la France avec plus de sens ; la durée en fut courte, aussi-bien que celle du bien qu'il produisit.

La France, à la mort du feu Roi, étoit un Corps accablé de mille maux : N***. prit le fer à la main, retrancha les chairs inutiles, & apliqua quelques remedes topiques : Mais il restoit toûjours un vice intérieur à guérir. Un Etranger est venu qui a entrepris cette cure : après bien des remedes violens, il a crû lui avoir rendu son embonpoint ; & il l'a seulement renduë bouffie.

Tous ceux qui étoient riches, il y a six mois, sont à present dans la pauvreté : & ceux qui n'a-
voient

voient pas de pain regorgent de richesses. Jamais ces deux extrêmitez ne se sont touchées de si près. L'Etranger a tourné l'Etat comme un fripier tourne un habit ; il fait paroître dessus ce qui étoit dessous ; & ce qui étoit dessous, il le met à l'envers. Quelques fortunes inesperées, incroyables même à ceux qui les ont faites! Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. Que de valets servis par leurs camarades, & peut-être demain par leurs Maîtres!

Tout ceci produit souvent des choses bizarres. Les Laquais qui avoient fait fortune sous le régne passé, vantent aujourd'hui leur naissance; ils rendent à ceux qui viennent de quitter leur livrée dans une certaine rûë, tout le mépris qu'on avoit pour eux il y a six mois : ils crierent de toute leur force; la Noblesse est ruinée; quel de-

desordre dans l'Etat ! Quelle confusion dans les rangs ! On ne voit que des inconnus faire fortune ! Je t'assure que ceux ci prendront bien leur revanche sur ceux, qui viendront après eux ; & que dans trente ans, ces gens de qualité feront bien du bruit.

A Paris le 1. de la Lune de Zilcadé 1720.

LETTRE CXXIII.

RICA *au même.*

VOici un grand exemple de la tendresse conjugale, non-seulement dans une femme, mais dans une Reine. La Reine de Suede voulant à toute force associer le Prince son Epoux à la Couronne, pour applanir toutes les difficultez, a envoyé aux E-

tats

tats une déclaration par laquelle elle ſe deſiſte de la Régence, en cas qu'il ſoit élu.

Il y a ſoixante & quelques années qu'une autre Reine, nommée Chriſtine, abdiqua la Couronne pour ſe donner toute entiere à la Philoſophie. Je ne ſçais lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'approuve aſſez que chacun ſe tienne ferme dans le poſte, où la Nature l'a mis; & que je ne puiſſe louër la foibleſſe de ceux, qui ſe trouvant au deſſous de leur état, le quittent comme par une eſpece de deſertion; je ſuis cependant frappé de la grandeur d'ame de ces deux Princeſſes; & de voir l'eſprit de l'une & le cœur de l'autre ſuperieurs à leur fortune. Chriſtine a ſongé à connoître, dans le tems que les autres ne ſongent qu'à jouïr: & l'autre ne

veut

veut joüir, que pour mettre tout son bonheur entre les mains de son Auguste Epoux.

A Paris le 27. de la Lune de Maharram 1720.

LETTRE CXXIV.

RICA à USBEK.

*A ***.*

LE Parlement de Paris vient d'être relegué dans une petite Ville qu'on appelle Pontoise. Le Conseil lui a envoyé enregistrer, ou aprouver une déclaration, qui le deshonore : & il l'a enregistrée d'une maniere qui deshonore le Conseil.

On menace d'un pareil traitement quelques Parlemens du Roïaume.

Ces Compagnies sont toûjours odieu-

odieuſes : elles n'aprochent des Rois que pour leur dire de triſtes véritez : & pendant qu'une foule de Courtiſans leur repreſente ſans ceſſe un Peuple heureux ſous leur Gouvernement ; elles viennent démentir la flatterie, & aporter aux pieds du trône les gémiſſemens & les larmes, dont elles ſont dépoſitaires.

C'eſt un peſant fardeau, mon cher Usbek, que celui de la Verité, lorſqu'il faut la porter juſqu'aux Princes : ils doivent bien penſer que ceux qui le font, y ſont contraints : & qu'ils ne ſe réſoudroient jamais à faire des démarches ſi triſtes, & ſi affligeantes pour ceux qui les font ; s'ils n'y étoient forcez par leur devoir, leur reſpect, & même leur amour.

A Paris le 21. de la Lune de Gemmadi 1. 1720.



LETTRE CXXV.

RICA à USBEK.

A***.

J'Irai te voir sur la fin de la semaine ; que les jours couleront agréablement avec toi !

Je fus presenté il y avoit quelques jours à une Dame de la Cour, qui avoit quelque envie de voir ma figure étrangere. Je la trouvai belle, digne des regards de nôtre Monarque, & d'un rang auguste dans le lieu sacré où son cœur repose.

Elle me fit mille questions sur les mœurs des Persans, & sur la maniere de vivre des Persanes : il me parut que la vie du Serrail n'étoit pas de son goût ; & qu'elle trouvoit de la répugnance à voir un homme partagé entre dix ou douze femmes.

Elle ne pût voir ſans envie le bonheur de l'un, & ſans pitié la condition des autres. Comme elle aime la lecture, ſur-tout celle des Poëtes, & des Romans; elle ſouhaita que je lui parlaſſe des nôtres: ce que je lui en dis redoubla ſa curioſité: elle me pria de lui faire traduire un fragment de quelques-uns de ceux que j'ai aportez. Je lui fis & je lui envoyai quelques jours après un Comte Perſan: peut-être ſeras-tu bien aiſe de le voir traveſti.

DU TEMS de Cheik-ali-Can, il y avoit en Perſe une femme nommée *Zulema*: elle ſçavoit par cœur tout le ſaint Alcoran: il n'y avoit point de Dervis qui entendit mieux qu'elle les Traditions des Saints Prophêtes; les Docteurs Arabes n'avoient rien dit de ſi myſtérieux, qu'elle n'en comprît tous les ſens: & elle joignit à tant de connoiſſances un certain caractere d'eſprit en-

joüé, qui laissoit à peine deviner, si elle vouloit amuser ceux à qui elle parloit, ou les instruire.

Un jour qu'elle étoit avec ses Compagnes dans une des sales du Serrail; une d'elles lui demanda ce qu'elle pensoit de l'autre vie, & si elle ajoûtoit foi à cette ancienne Tradition de nos Docteurs, que le Paradis n'est fait que pour les hommes.

C'est le sentiment commun, leur dit-elle, il n'y a rien que l'on n'ait fait pour dégrader nôtre Sexe, il y a même une Nation répanduë par toute la Perse, qu'on apelle la Nation Juïve, qui soûtient par l'autorité de ses Livres sacrez, que nous n'avons point d'ame.

Ces opinions si injurieuses n'ont d'autre origine que l'orgüeil des hommes, qui veulent porter leur supériorité au-delà même de leur vie, & ne pensent pas que dans le grand jour, toutes les Créatures paroîtront devant Dieu comme le néant; sans qu'il

qu'il y ait entr'elles des prérogatives, que celles que la vertu y aura mises.

Dieu ne se bornera point dans ses récompenses ; & comme les hommes qui auront vécu, & bien usé de l'Empire qu'ils ont ici-bas sur nous, seront dans un Paradis plein de beautez célestes & ravissantes, & telles que si un mortel les avoit vûës, il se donneroit aussi-tôt la mort dans l'impatience d'en joüir : aussi les femmes vertueuses iront dans un lieu de délices, où elles seront enyvrées d'un torrent de voluptez avec des hommes divins, qui leur seront soûmis ; chacune d'elle aura un Serrail dans lequel ils seront enfermez, & des Eunuques encore plus fidéles que les nôtres pour les garder.

J'ai lû, ajoûta-t'elle, dans un Livre Arabe, qu'un homme nommé Ibrahim étoit d'une jalousie insuportable : il avoit douze femmes extrêmement belles, qu'il traitoit d'une maniere très-

dure : il ne se fioit plus à ses Eunuques, ni aux murs de son Serrail : il les tenoit presque toûjours sous la clef enfermées dans leur chambre sans qu'elles pussent le voir, ni se parler ; car il étoit même jaloux d'une amitié innocente : toutes ses actions prenoient la ceinture de sa brutalité naturelle ; jamais une douce parole ne sortit de sa bouche ; & jamais il ne fit un moindre signe, qu'il n'ajoûtât quelque chose à la rigueur de leur esclavage.

Un jour qu'il les avoit toutes assemblées dans une sale de son Serrail, une d'entr'elles, plus hardie que les autres, lui reprocha son mauvais naturel. Quand on cherche si fort les moyens de se faire craindre, lui ditelle, on trouve toûjours auparavant ceux de se faire haïr : nous sommes si malheureuses que nous ne pouvons nous empêcher de desirer un changement : d'autres à ma place souhaiteroient vôtre mort ; je ne souhaite que la mienne ; & ne pouvant

es-

espérer d'être séparée de vous que par-là ; il me sera encore bien doux d'en être séparée. Ce discours, qui auroit dû le toucher, le fit entrer dans une furieuse colere : il tira son poignard, & le lui plongea dans le sein. Mes cheres compagnes, dit-elle, d'une voix mourante, si le Ciel a pitié de ma vertu, vous serez vangées : à ces mots elle quitta cette vie infortunée pour aller dans le séjour des délices, où les femmes qui ont bien vécu, joüissent d'un bonheur qui se renouvelle toûjours.

D'abord elle vit une prairie riante, dont la verdure étoit relevée par les peintures des fleurs les plus vives : un ruisseau dont les eaux étoient plus pures que le Cristal, y faisoit un nombre infini de détours : elle entra ensuite dans des boccages charmans, dont le silence n'étoit interrompu que par le doux chant des oiseaux : de magnifiques Jardins se presenterent ensuite : la nature les a-

voit ornez avec sa simplicité, & toute sa magnificence : elle trouva enfin un Palais superbe préparé pour elle, & rempli d'hommes céléstes déstinez à ses plaisirs.

Deux d'entr'eux se presenterent aussi-tôt pour la deshabiller : d'autres la mirent dans le bain, & la parfumerent des plus délicieuses essences : on lui donna ensuite des habits infiniment plus riches que les siens ; après quoi on la mena dans une grande sale, où elle trouva un feu fait avec des bois odoriférans ; & une table couverte de mets les plus exquis. Tout sembloit concourir au ravissement de ses sens : elle entendoit d'un côté une Musique, d'autant plus divine, qu'elle étoit plus tendre : de l'autre elle ne voyoit que des danses de ces hommes divins, uniquement occupez à lui plaire. Cependant tant de plaisirs ne devoient servir qu'à la conduire insénsiblement à des plaisirs plus grands. On la me-

na dans sa chambre; & après l'avoir encore une fois deshabillée, on la porta dans un lit superbe, où deux hommes d'une beauté charmante la reçûrent dans leurs bras. C'est pour lors qu'elle fut enyvrée, & que ses ravissemens passerent même ses desirs. Je suis toute hors de moi, leur disoit-elle, je croirois mourir, si je n'étois sûre de mon immortalité: C'en est trop, laissez-moi: je succombe sous la violence des plaisirs. Oüi, vous rendez un peu le calme à mes sens; je commence à respirer, & à revenir moi-même. Doù vient que l'on a ôté les flambeaux? Que ne puis-je à present considérer vôtre beauté divine? Que ne puis-je voir.... Mais pourquoi voir? Vous me faites rentrer dans mes premiers transports. O Dieux, que ces ténébres sont aimables! quoi, je serai immortelle, & immortelle avec vous? Je serai.... Non, je vous demande grace, car je vois bien que vous êtes

des gens à n'en demander jamais.

Après plusieurs commandemens réïterez, elle fut obéïe : mais elle ne le fut que lorsqu'elle voulut l'être bien sérieusement : elle se reposa languissamment, & s'endormit dans leurs bras. Deux momens de sommeil réparerent sa lassitude : elle reçût deux baisers qui l'enflammerent soudain, & lui firent ouvrir les yeux. Je suis inquiéte, dit-elle ; je crains que vous ne m'aimiez plus : C'étoit un doute, dans lequel elle ne vouloit pas rester long-tems : aussi eût-elle avec eux tous les éclaircissemens qu'elle pouvoit desirer. Je suis desabusée, s'écria-t'elle ; pardon, pardon, je suis sûre de vous : vous ne me dites rien ; mais vous prouvez mieux que tout ce que vous me pourriez dire. Oüi, oüi, je vous le confesse ; on n'a jamais tant aimé : mais quoi ! vous vous disputez tous deux l'honneur de me persuader ? Ah ! si vous vous disputez : si vous joignez l'am-

l'ambition au plaisir de ma défaite ; je suis perduë ; vous serez tous deux vainqueurs, il n'y aura que moi de vaincuë : mais je vous vendrai bien cher la victoire.

Tout ceci ne fut interrompu que par le jour ; ses fidelles & aimables domestiques entrérent dans sa chambre ; & firent lever ces deux jeunes hommes que deux vieillards ramenérent dans les lieux où ils étoient gardez pour ses plaisirs. Elle se leva ensuite, & parut d'abord à cette Cour idolâtre dans les charmes d'un deshabillé simple, & ensuite couverte des plus somptueux ornemens. Cette nuit l'avoit embellie : elle avoit donné de la vie à son tein, & de l'expression à ses graces. Ce ne fut pendant tout le jour que Danses, que Concerts ; que Festins, que Jeux, que promenades ; & l'on remarquoit qu'Anaïs se déroboit de tems en tems, & voloit vers ses deux jeunes Heros ; après quelques précieux instans

 d'en-

d'entrevûë, elle revenoit vers sa troupe qu'elle avoit quittée, toûjours avec un visage plus serain. Enfin sur le soir on la perdit tout-à-fait; elle alla s'enfermer dans le Serrail où elle vouloit, disoit-elle, faire connoissance avec ses captifs immortels, qui devoient à jamais vivre avec elle. Elle visita donc les apartemens de ces lieux les plus reculez & les plus charmans, où elle compta cinquante esclaves d'une beauté miraculeuse, elle erra toute la nuit de chambre en chambre, recevant par tout des hommages toûjours différens, & toûjours les mêmes.

Voilà comment l'immortelle Anaïs passoit sa vie, tantôt dans des plaisirs éclatans, tantôt dans des plaisirs solitaires, admirée d'une troupe brillante, ou bien aimée d'un amant éperdu: souvent elle quittoit un Palais enchanté, pour aller dans une grotte champêtre: les fleurs sembloient naître sous ses pas, & les jeux

se

ſe preſentoient en foule au-devant d'elle.

Il y avoit plus de huit jours qu'elle étoit dans cette demeure heureuſe, que toûjours hors d'elle-même, elle n'avoit pas fait une ſeule réflexion : elle avoit joüi de ſon bonheur ſans le connoître, & ſans avoir eu un ſeul de ces momens tranquilles, où l'ame ſe rend, pour ainſi dire, compte à elle-même, & s'écoute dans le ſilence des paſſions.

Les bienheureux ont des plaiſirs ſi vifs, qu'ils peuvent rarement joüir de cette liberté d'eſprit ; c'eſt pour cela qu'attachez invinciblement aux objets preſens ; ils perdent entiérement la mémoire des choſes paſſées ; & n'ont plus aucun ſouci de ce qu'ils ont connu, ou aimé dans l'autre vie.

Mais Anaïs, dont l'eſprit étoit vrayement Philoſophe, avoit paſſé preſque toute ſa vie à méditer : elle avoit pouſſé ſes réflexions beaucoup plus

plus loin, qu'on n'auroit dû l'entendre d'une femme laissée à elle-même. La retraite austére que son mari lui avoit fait garder, ne lui avoit laissé que cet avantage : C'est cette force d'esprit, qui lui avoit fait mépriser la crainte, dont ses Compagnes étoient frapées ; & la mort, qui devoit être la fin de ses peines & le commencement de sa félicité.

Ainsi elle sortit peu à peu de l'yvresse des plaisirs, & s'enferma seule dans un apartement de son Palais. Elle se laissa aller à des réflexions bien douces sur sa condition passée, & sur sa félicité presente : elle ne pût s'empêcher de s'attendrir sur le malheur de ses Compagnes : on est sensible à des tourmens que l'on a partagez. Anaïs ne se tint pas dans les simples bornes de la compassion ; plus tendre envers ses infortunées, elle se sentit portée à les secourir.

Elle donna ordre à un de ces jeunes hommes qui étoient auprès d'elle,

le, de prendre la figure de son mari; d'aller dans son Serrail; de s'en rendre maître; de l'en chasser, & d'y rester à sa place, jusqu'à ce qu'elle le rapellât.

L'execution fut prompte; il fendit les airs; arriva à la porte du Serrail d'Ibrahim, qui n'y étoit pas. Il frape, tout lui est ouvert: les Eunuques tombent à ses pieds; il vôle vers les apartemens où les femmes d'Ibrahim étoient enfermées: il avoit en passant pris les clefs dans la poche de ce jaloux, à qui il s'étoit rendu invisible. Il entre, & les surprend d'abord par son air doux & affable: & bien-tôt après il les surprend davantage par ses empressemens, & par la rapidité de ses entreprises: toutes eurent leur part de l'étonnement; & elles l'auroient pris pour un songe, s'il y eût eu moins de réalité.

Pendant que ces nouvelles Scenes se joüent dans le Serrail; Ibrahim heurte, se nomme, tempête & crie:

après

après avoir essuyé bien des difficultés; il entre, & jette les Eunuques dans un desordre extrême : il marche à grands pas; mais il recule en arriere, & tombe comme des nuës quand il voit le faux Ibrahim sa véritable image, dans toutes les libertez d'un Maître. Il crie au secours : il veut que les Eunuques lui aident à tuer cet imposteur ; mais il n'est pas obéï : il n'a plus qu'une bien foible ressource ; c'est de s'en raporter au jugement de ses femmes. Dans une heure le faux Ibrahim avoit séduit tous ses juges : il est chassé & traîné indignement hors du Serrail, & il auroit reçû la mort mille fois, si son rival n'avoit ordonné qu'on lui sauvât la vie. Enfin, le nouvel Ibrahim, resté maître du champ de bataille, se montra de plus en plus digne d'un tel choix, & se signala par des miracles jusqu'alors inconnus. Vous ne ressemblez pas à Ibrahim, disoient ces femmes. Dites, dites plûtôt que cet imposteur ne me ressemble pas, disoit le

triom-

triomphant Ibrahim : comment faut-il faire pour être vôtre Epoux, si ce que je fais ne suffit pas ?

Ah nous n'avons garde de douter, dirent les femmes. Si vous n'êtes pas Ibrahim, il nous suffit que vous ayez si bien mérité de l'être : vous êtes plus Ibrahim en un jour, qu'il ne l'a été dans le cours de dix années. Vous me promettez donc, reprit-il, que vous vous déclarerez en ma faveur contre cet imposteur. N'en doutez pas, dirent-elles, d'une commune voix : nous vous jurons une fidélité éternelle : nous n'avons été que trop long-tems abusées : le traître ne soupçonnoit point nôtre vertu : il ne soupçonnoit que sa foiblesse : nous voyons bien que les hommes ne sont point faits comme lui ; c'est à vous sans doute qu'ils ressemblent : si vous sçaviez combien vous nous le faites haïr. Ah, je vous donnerai souvent de nouveaux sujets de haine, reprit le faux Ibrahim : vous ne connoissez point encore tout le tort qu'il

qu'il vous a fait. Nous jugeons de son injustice par la grandeur de nôtre vengeance, reprirent-elles. Oüi, vous avez raison ; dit l'homme divin, j'ai mesuré l'expiation au crime : je suis bien-aise que vous soyez contentes de ma manière de punir. Mais, dirent ces femmes, si cet imposteur revient, que ferons-nous ? Il lui feroit, je crois, difficile de vous tromper, répondit-il, dans la place que j'occupe auprès de vous, on ne se soutient gueres par la ruse, & d'ailleurs je l'enverrai si loin, que vous n'entendrez plus parler de lui : pour lors je prendrai sur moi le soin de votre bonheur, je ne serai point jaloux, je sçaurai m'assurer de vous sans vous gêner, j'ai assez bonne opinion de mon mérite, pour croire que vous me serez fidéles : si vous n'étiez pas vertueuses avec moi, avec qui le seriez-vous ? Cette conversation dura long-tems entre lui & ces femmes, qui plus frapées de la différence des deux Ibrahims,

hims, que de leur ressemblance, ne songeoient pas même à se faire éclaircir de tant de merveilles. Enfin, le mari desesperé revint encore les troubler : il trouva toute sa maison dans la joye, & les femmes plus incrédules que jamais. La place n'étoit pas tenable pour un jaloux : il sortit furieux, & un instant après le faux Ibrahim le suivit, le prit, le transporta dans les airs, & le laissa à quatre cens lieuës de-là.

O Dieux ! Dans quelle désolation se trouvérent ces femmes dans l'absence de leur cher Ibrahim ! Déja leurs Eunuques avoient repris leur séverité naturelle : toute la maison étoit en larmes : elles s'imaginoient quelquefois que tout ce qui leur étoit arrivé, n'étoit qu'un songe : elles se regardoient toutes les unes les autres ; & se rapelloient les moindres circonstances de ces étranges avantures. Enfin, Ibrahim revint toûjours plus aimable : il leur parut que son voyage

n'avoit

n'avoit pas été pénible : le nouveau Maître prit une conduite si oposée à celle de l'autre, qu'elle surprit tous les voisins. Il congédia tous les Eunuques; rendit sa maison accessible à tout le monde ; il ne voulut pas même souffrir que ses femmes se voilassent; c'étoit une chose assez singuliere *de les* voir dans les festins parmi des hommes aussi libres qu'eux. Ibrahim crût, avec raison, que les coûtumes du païs n'étoient pas faites pour des Citoyens comme lui. Cependant il ne se refusoit aucune dépense, il dissipa avec une immense profusion les biens du jaloux, qui de retour trois ans après des païs lointains où il avoit été transporté, ne trouva plus que ses femmes, & trente six enfans.

A Paris le 26. de la Lune de Gemmadi 1, 1720.

LET-

LETTRE CXXVI.

RICA à USBEK.

*A *.*.*.*

VOici une Lettre que je reçûs hier d'un Sçavant : elle te paroîtra singuliere.

MONSIEUR,

IL y a six mois que j'ai recueïlli la succession d'un Oncle très-riche, qui m'a laissé cinq ou six cens mille livres, & une maison superbement meublée. Il y a plaisir d'avoir du bien, lors qu'on en sçait faire un bon usage. Je n'ai point d'ambition, ni de goût pour les plaisirs : je suis presque toûjours enfermé dans un Cabinet, où je méne la vie d'un Sçavant ; c'est dans ce lieu que l'on trouve un curieux amateur de la venerable antiquité.

Lors-

Lorsque mon oncle eût fermé les yeux, j'aurois fort souhaité de le faire enterrer avec les cérémonies observées par les anciens Grecs, & Romains : mais je n'avois pour lors ni Lachrymatoires, ni Urnes, ni Lampes antiques.

Mais depuis je me suis bien pourvû de ces précieuses raretez : il y a quelques jours que je vendis ma vaisselle d'argent pour acheter une lampe de terre, qui avoit servi à un Philosophe Stoïcien. Je me suis défait de toutes les glaces, dont mon Oncle avoit couvert presque tous les murs de ses apartemens, pour avoir un petit Miroir un peu felé, qui fut autrefois à l'usage de Virgile : je suis charmé d'y voir ma figure representée, au lieu de celle du Cigne de Mantoüe. Ce n'est pas tout : j'ai acheté cent Loüis d'Or cinq ou six pieces de monnoye de cuivre, qui avoit cours il y a deux mille ans. Je ne sçache point avoir à present dans ma maison un seul meuble, qui n'ait été fait avant la décadence de l'Empire. J'ai un petit Cabinet

binet de Manuscrits fort précieux, & fort chers: quoi que je me tuë la vûë à les lire, j'aime beaucoup mieux m'en servir, que des exemplaires imprimez, qui ne sont pas si corrects & que tout le monde a entre les mains. Quoique je ne sorte presque jamais, je ne laisse pas d'avoir une passion démesurée de connoître tous les anciens chemins, qui étoient du temps des Romains. Il y en a un qui est près de chez moi, qu'un Proconsul des Gaules fit faire, il y a environ douze cens ans: lorsque je vais à ma maison de campagne, je ne manque jamais d'y passer, quoi qu'il soit très-incommode, & qu'il m'allonge de plus d'une lieuë: Mais ce qui me fait enrager, c'est qu'on y a mis des pôteaux de bois de distance en distance, pour marquer l'éloignement des Villes voisines: je suis désesperé de voir ces miserables Indices, au lieu des Colonnes milliaires, qui y étoient autrefois; je ne doute pas que je ne les fasse établir par mes Heritiers, & que je ne les engage à

cette

cette dépense par mon Testament. Si vous avez, Monsieur, quelque Manuscrit Persan, vous me ferez plaisir de m'en accommoder : je vous le payerai tout ce que vous voudrez ; & je vous donnerai par-dessus le marché quelques Ouvrages de ma façon, par lesquels vous verrez que je ne suis point un membre inutile de la République des Lettres : Vous y remarquerez entr'autres une Dissertation, où je prouve que la Couronne dont on se servoit autrefois dans les triomphes, étoit de chêne, & non pas de laurier : vous en admirerez une autre, où je prouve par de doctes conjectures, tirées des plus graves Auteurs Grecs, que Cambises fut blessé à la jambe gauche, & non pas à la droite : une autre, où je prouve qu'un petit front étoit une beauté très-recherchée par les Romains. Je vous enverrai encore un Volume in Quarto, *en forme d'explication d'un Vers du sixiéme Livre de l'Eneïde de Virgile, vous ne recevrez tout ceci que dans quelques jours :*

&

& quand à present, je me contente de vous envoyer ce fragment d'un ancien Mythologiste Grec, qui n'avoit point paru jusques ici; & que j'ai découvert dans la poussiere d'une Bibliotheque. Je vous quitte pour une affaire importante que j'ai sur les bras: il s'agit de restituer un beau passage de Pline le Naturalliste, que les Copistes du cinquiéme siécle ont étrangement défiguré. Je suis, &c.

FRAGMENS D'UN ANCIEN MYTHOLOGISTE.

DAns une Isle, près des Orcades, il nâquit un enfant, qui avoit pour pere Eole, Dieu des Vents, & pour mere une Nymphe de Caledonie. On dit de lui qu'il apprit tout seul à compter avec ses doigts, & que dès l'âge de quatre ans, il distinguoit si parfaitement les métaux, que sa mere ayant voulu lui donner une bague de laiton, au lieu d'une d'or, il reconnut la trom-

perie, & la jetta par terre.

Dès qu'il fut grand, son pere lui aprit le secret d'enfermer les Vents dans une Outre, qu'il vendoit ensuite à tous les Voyageurs : mais comme la marchandise n'étoit pas fort prisée dans son Pays, il le quitta, & se mit à courir le monde, en compagnie de l'aveugle Dieu du Hazard.

Il apprit dans ses voyages que dans la Betique l'or reluisoit de toutes parts : cela fit qu'il y précipita ses pas. Il y fut fort mal reçû de Saturne, qui régnoit pour lors : mais ce Dieu ayant quitté la terre; il s'avisa d'aller dans tous les Carrefours, où il crioit sans cesse d'une voix rauque : Peuples de Betique, vous croyez être riches, parce que vous avez de l'or & de l'argent; vôtre erreur me fait pitié : croyez-moi, quittez le Pays des vils métaux; venez dans l'Empire de l'Imagination, & je vous promets des richesses, qui vous étonneront vous-mêmes. Aussi-tôt il ouvrit une grande partie des Outres qu'il avoit

apportées, & il distribua de sa Marchandise à qui en voulut.

Le lendemain il revint dans les mêmes Carrefours; & il s'écria: Peuples de Betique, voulez-vous être riches? Imaginez-vous que je le suis beaucoup; & que vous l'êtes beaucoup aussi: mettez-vous tous les matins dans l'esprit, que vôtre fortune a doublé la nuit: levez-vous ensuite, & si vous avez des Créanciers: allez les payer de ce que vous aurez imaginé, & dites-leur d'imaginer à leur tour.

Il reparut quelques jours après, & il parla ainsi: Peuples de Betique, je vois bien que vôtre imagination n'est pas si vive que les premiers jours: laissez-vous conduire à la mienne: je mettrai tous les matins devant vos yeux un écriteau, qui sera pour vous la source des richesses: vous n'y verrez que quatre paroles; mais elles seront bien significatives: car elles régleront la dot de vos femmes, la légitime de vos enfans, le nombre de vos domestiques: & quant

à vous, dit-il, à ceux de la troupe qui étoient le plus près de lui ; quant à vous, mes chers enfans, je puis vous appeller de ce nom, car vous avez reçû de moi une seconde naissance ; mon écriteau décidera de la magnificence de vos équipages, de la somptuosité de vos festins, du nombre & de la pension de vos maîtresses.

A quelques jours de-là il arriva dans le Carrefour tout essoufflé, & transporté de colere, il s'écria : Peuples de Betique ; je vous avois conseillé d'imaginer, & je vois que vous ne le faite pas. Eh bien à present je vous l'ordonne. Là-dessus il les quitta brusquement : mais la réflexion le rappella sur ses pas. J'aprens que quelques-uns de vous sont assez détestables pour conserver leur or, & leur argent : encore passe pour l'argent ; mais pour de l'or .... pour de l'or .... Ah cela me met dans une indignation .... Je jure, par mes Outres sacrées, que s'ils ne viennent me l'apporter, je les punirai sévérement : puis il ajoûta

d'un air tout-à-fait persuasif; croyez-vous que ce soit pour garder ces misérables métaux, que je vous les demande? Une marque de ma candeur, c'est que lorsque vous me les apportâtes il y a quelques jours, je vous en rendis sur le champ la moitié.

Le lendemain on l'apperçût de loin, & on le vit s'insinuer avec une voix douce & flatteuse: Peuples de Betique, j'apprens que vous avez une partie de vos trésors dans les Pays étrangers; je vous prie, faites-les moi venir, vous me ferez plaisir, & je vous en aurai une reconnoissance éternelle.

Le fils d'Eole parloit à des gens qui n'avoient pas grande envie de rire; ils ne pûrent pourtant s'en empêcher, ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus: mais reprenant courage, il hazarda encore une petite priere. Je sçais que vous avez des pierres précieuses: au nom de Jupiter, défaites-vous-en; rien ne vous apauvrit comme ces sortes de choses; défaites-vous-en, vous dis-je;

si vous ne le pouvez pas par vous-mêmes, je vous donnerai des hommes d'affaires excellens : que de richesses vont couler chez vous, si vous faites ce que je vous conseille ! Oüi, je vous promets tout ce qu'il y aura de plus pur dans mes Outres.

Enfin, il monta sur un trêteau, & prenant une voix plus assurée, il dit : Peuples de Betique, j'ai comparé l'heureux état dans lequel vous êtes, avec celui où je vous trouvai lorsque j'arrivai ici : je vous vois le plus riche Peuple de la terre ; mais pour achever vôtre fortune, souffrez que je vous ôte la moitié de vos biens. A ces mots, d'une aîle legere le fils d'Eole disparut, & laissa ses Auditeurs dans une consternation inexprimable ; ce qui fit qu'il revint le lendemain, & parla ainsi : Je m'apperçûs hier que mon discours vous déplût extrêmement. Eh bien prenez que je ne vous aye rien dit : il est vrai, la moitié c'est trop ; il n'y a qu'à prendre d'autres expédiens pour arriver au but

que

que je me suis proposé ; assemblons nos richesses dans un même endroit ; nous le pouvons facilement, car elles ne tiennent pas un gros Volume : aussi-tôt il en disparut les trois quarts.

A Paris le 9. de la Lune de Chabban 1720.

LETTRE CXXVII.

RICA à NATHANAEL LEVI, *Médecin Juif à Livourne.*

TU me demandes ce que je pense de la vertu des Amulettes, & de la puissance des Talismans. Pourquoi t'adresse-tu à moi ? Tu és Juif, & je suis Mahometan ; c'est-à-dire que nous sommes tous deux bien crédules.

Je porte toûjours sur moi plus de deux mille passages du Saint Alcoran ; j'attache à mes bras un pe-

tit paquet, où sont écrit les noms de plus de deux cens Dervis; Ceux d'Ali, de Fatmé; & de tous les purs, sont cachez en plus de vingt endroits de mes habits.

Cependant je ne desaprouve point ceux qui rejettent cette vertu, que l'on attribuë à de certaines paroles: il nous est bien plus difficile de répondre à leurs raisonnemens, qu'à eux de répondre à nos expériences.

Je porte tous ces chiffons sacrez par une longue habitude, pour me conformer à une pratique universelle: je crois que s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues & les autres ornemens dont on se pare, ils n'en ont pas moins; mais toi tu mets toute ta confiance sur quelques lettres mystérieuses; & sans cette sauvegarde, tu serois dans un effroi continuel.

Les hommes sont bien malheureux: ils flottent sans cesse entre

de

de fausses espérances & des craintes ridicules : & au lieu de s'apuyer sur la raison, ils se font des monstres qui les intimident, ou des fantômes qui les séduisent.

Quel effet veux-tu que produise l'arrangement de certaines lettres? Quel effet veux-tu que leur dérangement puisse troubler? Quelle relation ont-elles avec les vents, pour apaiser les tempêtes; avec la poudre à Canon, pour en vaincre l'effort; avec ce que les Médecins apellent l'humeur peccante, & la cause morbifique des maladies, pour les guérir?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ceux qui fatiguent leur raison pour lui faire raporter de certains évenemens à des vertus occultes, n'ont pas un moindre effort à faire, pour s'empêcher d'en voir la véritable cause.

Tu me diras que de certains prestiges ont fait gagner une bataille;

& moi je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles, pour ne pas trouver dans la situation du terrain, dans le nombre, ou dans le courage des Soldats, dans l'expérience des Capitaines, des causes suffisantes pour produire cet effet dont tu veux ignorer la cause.

Je te passe pour un moment qu'il y ait des prestiges: passe-moi à mon tour pour un moment qu'il n'y en ait point: car cela n'est point impossible: Cette concession que tu me fais, n'empêche pas que deux armées ne puissent se battre: veux-tu que dans ce cas-là, aucune des deux ne puisse remporter la victoire?

Crois-tu que leur sort restera incertain, jusqu'à ce que quelque puissance invisible vienne le déterminer? Que tous les coups seront perdus, toute la prudence vaine, & tout le courage inutile?

Penses-tu que la mort dans ces

occasions rendue presente de mille manieres, ne puisse pas produire dans les esprits ces terreurs paniques; que tu as tant de peine à expliquer? Veux-tu que dans une armée de cent mille hommes, il ne puisse pas y avoir un seul homme timide? Crois-tu que le découragement de celui-ci, ne puisse pas produire le découragement d'un autre? que le second qui quitte un troisiéme, ne lui fasse pas bien-tôt abandonner un quatriéme? Il n'en faut pas davantage pour que le desespoir de vaincre saisisse soudain toute une armée, & la saisisse d'autant plus facilement, qu'elle se trouve plus nombreuse.

Tout le monde sçait; & tout le monde sent que les hommes, comme toutes les Créatures qui tendent à conserver leur Etre, aiment passionnément la vie. On sçait cela en général, & on cherche pourquoi dans une certaine

occasion particuliere, ils ont craint de la perdre ?

Quoique les Livres sacrez de toutes les Nations soient remplis de ces terreurs paniques ou surnaturelles, je n'imagine rien de si frivole ; parce que pour s'assurer qu'un effet, qui peut être produit par cent mille causes naturelles, est surnaturel ; il faut avoir auparavant examiné, si aucune de ces causes n'a agi, ce qui est impossible.

Je ne t'en dirai pas davantage, Nathanaël ; il me semble que la matiere ne mérite pas d'être si sérieusement traitée.

De Paris le 20. de la Lune de Chabban 1720.

P. S. COmme je finissois, j'ai entendu crier dans la ruë une Lettre d'un Médecin de Paris (car ici toutes les bagatelles s'im-

s'impriment, se publient, & s'achetent) : j'ai crû que je ferois bien de te l'envoyer, parce qu'elle a du raport à nôtre sujet; il y a bien des choses que je n'entens pas : mais toi qui és Médecin, tu dois entendre le langage de tes Confréres.

LETTRE

D'un Médecin de Province à un Médecin de Paris.

Il y avoit dans nôtre Ville un malade, qui ne dormoit point depuis trente-cinq jours : son Médecin lui ordonna l'Opium, mais il ne pouvoit se résoudre à le prendre : & il avoit la coupe à la main, qu'il étoit plus indéterminé que jamais; enfin il dit à son Médecin; Monsieur, je vous demande quartier seulement jusqu'à demain : je connois un homme qui n'éxerce pas la Médecine, mais qui a chez lui un nombre

bre innombrable de remedes contre l'insomnie ; souffrez que je l'envoye querir ; & si je ne dors pas cette nuit ; je vous promets que je reviendrai à vous. Le Médecin congédié, le malade fit fermer ses rideaux, & dit à un petit laquais ; tient, va-t'en chez Mr Anis, & dis-lui qu'il vienne me parler. Mr Anis arrive : Mon cher Mr Anis, je me meurs ; je ne puis dormir ; n'auriez-vous point dans vôtre boutique la C. du G. ou bien quelque Livre de dévotion, composé par un R. P. J. que vous n'ayez pas pû vendre. Car souvent les remedes les plus gardez sont les meilleurs. Monsieur, dit le Libraire, j'ai chez moi la Cour sainte du Pere Caussin en six Volumes à vôtre service ; je vais vous l'envoyer ; je souhaite que vous vous en trouviez bien ; si vous voulez les Oeuvres du Révérend Pere Rodriguez Jesuite Espagnol, ne vous en faites faute : mais croyez-moi, tenons-nous-en au Pere Caussin, j'espére avec l'aide de Dieu qu'une periode du Pere Caussin

vous

vous fera autant d'effet, qu'un feüillet tout entier de la C. du G. Là-dessus Monsieur Anis sortit, & courut chercher le remede à sa Boutique. La Cour sainte arrive; on en secouë la poudre: le fils du malade, jeune Ecolier, commence à lire; il en sentit le premier l'effet; à la seconde page il ne prononçoit plus que d'une voix mal articulée; & déja toute la Compagnie se sentoit affoiblie; un instant tout ronfla, excepté le malade, qui après avoir long-tems éprouvé, s'assoupit à la fin.

Le Médecin arrive de grand matin: Eh bien! a-t'on pris mon Opium? On ne lui répond rien: la femme, la fille, le petit garçon, tous transportez de joye, lui montrent le Pere Caussin. Il demande ce que c'est: on lui dit, vive le Pere Caussin; il faut l'envoyer relier: qui l'eût dit? Qui l'eût crû? C'est un miracle: tenez, Monsieur; voyez donc le Pere Caussin; c'est ce volume-là qui a fait dormir mon pere: & là-dessus on lui expliqua la chose comme elle s'étoit passée.

La

Le Médecin étoit un homme subtil, rempli des mysteres de la Cabale, & de la puissance des paroles & des Esprits : cela le frapa ; & après plusieurs reflexions il résolut de changer absolument sa pratique. Voilà un fait bien singulier, disoit-il. Je tiens une expérience, il faut la pousser plus loin. Eh pourquoi un esprit ne pourroit-il pas transmettre à son Ouvrage, les mêmes qualitez qu'il a lui-même ? Ne le voyons-nous pas tous les jours ? Au moins cela vaut-il bien la peine de l'essayer : je suis las des Apoticaires ; leurs Sirops, leurs Juleps, & toutes les Drogues Galeniques ruïnent les malades & leur santé : changeons de métode ; éprouvons la vertu des Esprits. Sur cette idée il dressa une nouvelle Pharmacie, comme vous allez voir par la description que je vous vais faire des principaux remédes qu'il mit en pratique.

Tisanne purgative.

Prenez trois feüilles de la Logique d'Aristote en Grec; deux feüilles d'un Traité de Théologie Scholastique le plus aigu, comme par exemple du subtil Scot: quatre de Paracelse; une d'Avicenne; six d'Averroës; trois de Porphir; autant de Plotin; autant de Jamblique: faites infuser le tout pendant 24. heures & prenez-en quatre prises par jour.

Purgatif plus violent.

*Prenez dix A**. du C***. concernant la B**. & la C**. des I**, faites-les distiler au bain Marie; mortifiez une goute de l'humeur acre & piquante, qui en viendra dans un verre d'eau commune, avalez le tout avec confiance.*

Vomitif.

Prenez six Harangues, une douzaine d'Oraisons funèbres indifferemment, prenant garde pourtant de ne point se servir de celles de Mr de N.; un Recüeil de nouveaux Opéras, cinquante Romans, trente Mémoires nouveaux : mettez le tout dans un matras, laissez-le en digestion pendant deux jours, puis faites-le distiller au feu de sable; & si tout cela ne suffit pas,

Autre plus puissant.

Prenez une feüille de papier marbré, qui ait servi à couvrir un recüeil des pieces des J. F. faites-là infuser l'espace de trois minutes; faites chauffer une cueillerée de cette infusion, & avalez.



Re-

Remede très simple pour guérir de l'Asthme.

Lisez tous les Ouvrages du Révérend Pere Maimbourg ci-devant Jesuite ; prenant garde de ne vous arrêter qu'à la fin de chaque période, & vous sentirez la faculté de respirer vous revenir peu à peu, sans qu'il soit besoin de réiterer le remede.

Pour préserver de la Galle, Gratelle, Tigne, Farcin des Chevaux.

Prenez trois Catégories d'Aristote ; deux degrez Metaphysiques, une Distinction, six Vers de Chapelain, une Phrase tirée des Lettres de Mr l'Abbé de S. Cyran ; écrivez le tout sur un morceau de papier, que vous plierez, attacherez à un ruban, & porterez au col.

Miraculum Chymicum de violenta fermentatione cum fumo, igne, & flammâ.

Misce Quesnellianam infusionem, cum infusione Lallemaniana; fiat fermentatio cum magnâ vi, impetu, & tonitru, acidis pugnantibus, & invicem penetrantibus, alcalinos sales: fiet Evaporatio ardentium spiritum: pone liquorem fermentatum in Alembico: nihil inde extrahes, & nihil invenies, nisi caput mortuum.

Lenitivum.

Recipe Molinæ Anodini chartas duas: Escobaris relaxativi paginas sex; Vasquii emollientis folium unum: infunde in aquæ communis fb *iij ad consumptionem dimidiæ partis colentur & exprimantur; & in expressione dissolve Bauni detersivi; & Tamburini abluentis folia iii.*

Fiat Clister.

In

In Clorosim, quam vulgus pallidos Colores, aut febrim amatoriam appellat.

Recipe Aretini figuras quatuor; R. Thomæ Sanchii de Matrimonio folia ii. infundantur in aquæ communis libras quinque.

Fiat ptisana aperiens.

Voilà les Drogues que nôtre Médecin mit en pratique, avec un succès imaginable. Il ne vouloit pas, disoit il, pour ne pas ruïner ses malades, employer des remédes rares, & qui ne se trouvent presque point; comme, par exemple, une Epître dédicatoire, qui n'ait fait bâiller personne; une Préface trop courte: un Mandement fait par un Evêque, & l'ouvrage d'un Jansenifte méprisé par un Jansenifte, ou bien admiré par un Jesuite: Il disoit que ces sortes

tes de remédes ne ſont propres qu'à entretenir la Charlatanerie, contre laquelle il avoit un antipathie inſurmontable.

LETTRE CXXVIII.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

IL y a long-tems que l'on a dit que la bonne foi étoit l'ame d'un grand Miniſtre.

Un particulier peut joüir de l'obſcurité où il ſe trouve; il ne ſe décredite que devant quelques gens; il ſe tient couvert devant les autres; mais un Miniſtre qui manque à la probité, a autant de témoins, autant de Juges, qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oſerai-je le dire? le plus grand mal que fait un Miniſtre ſans probité,

bité, n'est pas de desservir son Prince, & de ruïner son peuple : il y en a un autre, à mon avis, mille fois plus dangereux ; c'est le mauvais exemple qu'il donne.

Tu sçais que j'ai long-tems voyagé dans les Indes, j'y ai vû une Nation naturellement genereuse, pervertie en un instant, depuis le dernier des Sujets jusqu'aux plus grands, par le mauvais exemple d'un Ministre : j'y ai vû tout un Peuple chez qui la generosité, la probité, la candeur & la bonne foi, ont passé de tout tems pour les qualitez naturelles, devenir tout à coup le dernier des Peuples, le mal se communiquer, & n'épargner pas même les membres les plus saints ; les hommes les plus vertueux faire des choses indignes ; & violer dans toutes les occasions de leur vie les premiers principes de la Justice, sur ce vain prétexte qu'on la leur avoit violée.

Ils

Ils apelloient des Loix odieuſes en garantie des actions les plus lâches ; & nommoient néceſſité, l'injuſtice & la perfidie.

J'ai vû la foi des Contracts bannie, les plus ſaintes conventions anéanties, toutes les Loix des familles renverſées. J'ai vû des debiteurs avares fiers d'une inſolente pauvreté, inſtrumens indignes de la fureur des Loix & de la rigueur des tems, feindre un payement au lieu de le faire, & porter le couteau dans le ſein de leurs bien-faicteurs.

J'en ai vû d'autres plus indignes encore, acheter preſque pour rien, ou plûtôt ramaſſer de terre des feüilles de chêne, pour les mettre à la place de la ſubſtance des veuves & des orphelins.

J'ai vû naître ſoudain dans tous les cœurs une ſoif inſatiable de richeſſes. J'ai vû ſe former en un moment une déteſtable Conjuration

tion de s'enrichir, non par un honnête travail & une genereuse industrie; mais par la ruïne du Prince, de l'Etat, & des Concitoyens.

J'ai vû un honnête Citoyen dans ces tems malheureux ne se coucher qu'en disant : j'ai ruïné une famille aujourd'hui : j'en ruïnerai une autre demain.

Je vais, disoit un autre, avec un homme noir, qui porte une Ecritoire à la main & un fer pointu à l'oreille, assassiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation.

Un autre disoit, je vois que j'accommode mes affaires : il est vrai que lorsque j'allai il y a trois jours faire un certain payement, je laissai toute une famille en larmes, que je dissipai la dot de deux honnêtes filles, que j'ôtai l'éducation à un petit garçon; le pere en mourut de douleur; la mere périt de tristesse : mais je n'ai fait que ce qui est permis par la Loi.

Quel plus grand crime que celui que commet un Ministre, lorsqu'il corrompt les mœurs de toute une Nation, dégrade les ames les plus genereuses, ternit l'éclat des dignitez, obscurcit la vertu même, & confond la plus haute naissance, dans le mépris universel ?

Que dira la postérité, lorsqu'il lui faudra rougir de la honte de ses Peres ? Que dira le peuple naissant, lorsqu'il comparera le fer de ses ayeuls, avec l'or de ceux à qui il doit immédiatement le jour ? Je ne doute pas que les Nobles ne retranchent de leurs quartiers un indigne degré de noblesse qui les deshonore, & ne laissent la génération presente dans l'affreux néant où elle s'est mise.

A Paris le 11. de la Lune de Rhamazan 1720.

LETTRE CXXIX.

LE GRAND EUNUQUE à USBEK.

A Paris.

LEs choſes ſont venuës à un état, qui ne ſe peut plus ſoutenir : tes femmes ſe ſont imaginées que ton départ leur laiſſoit une impunité entiere : il ſe paſſe ici des choſes horribles : je tremble moi-même au cruel recit que je vais te faire.

Zelis allant il y a quelques jours à la Moſquée, laiſſa tomber ſon voile, & parut preſque à viſage découvert devant tout le peuple.

J'ai trouvé Zachi couchée avec une de ſes Eſclaves ; choſe ſi défenduë par les Loix du Serrail.

J'ai ſurpris par le plus grand hazard du monde une Lettre que je t'envoye : je n'ai jamais pû découvrir à qui elle étoit adreſſée.

Hier au ſoir un jeune garçon fut trouvé dans le Jardin du Serrail, & il ſe ſauva par-deſſus les murailles.

Ajoûte à cela ce qui n'eſt pas parvenu à ma connoiſſance ; car ſûrement tu és trahi. J'attens tes ordres, & juſqu'à l'heureux moment que je les recevrai, je vais être dans une ſituation mortelle : mais ſi tu ne mets toutes ces femmes à ma diſcrétion, je ne te répons d'aucune d'elles, & j'aurai tous les jours des nouvelles auſſi triſtes à te mander.

Du Serrail d'Iſpahan le 1. de Lune de Regeb 1717.

LET-

LETTRE CXXX.

USBEK AU PREMIER EUNUQUE.

Au Serrail d'Ispahan.

RECevez par cette Lettre un pouvoir ſans bornes ſur tout le Serrail : commandez avec autant d'autorité que moi-même : que la crainte, & la terreur marchent avec vous ; courez d'appartemens en apartemens porter les punitions & les châtimens : que tout vive dans la conſternation : que tout fonde en larmes devant vous : interrogez tout le Serrail : commencez par les Eſclaves : n'épargnez pas mon amour : que tout ſubiſſe vôtre tribunal redoutable : mettez au jour les ſecrets les plus cachez : purifiez ce lieu infâme, & faites-y r'entrer la vertu bannie :

car dès ce moment, je mets sur vôtre tête les moindres fautes qui se commettront : je soupçonne Zelis d'être celle à qui la Lettre que vous avez surprise, s'adressoit : examinez cela avec des yeux de Lynx.

*De *.*.*. le 11. de la Lune de Zilhagé 1718.*

LETTRE CXXXI.

NARSIT à USBEK.

A Paris.

LE grand Eunuque vient de mourir, magnifique Seigneur, comme je suis le plus vieux de tes Esclaves, j'ai pris sa place, jusques à ce que tu ayes fait connoître sur qui tu veux jetter les yeux.

Deux

Deux jours après sa mort, on m'apporta une de tes Lettres qui lui étoit adressée : je me suis bien gardé de l'ouvrir ; je l'ai envelopée avec respect, & l'ai serrée, jusques à ce que tu m'ayes fait connoître tes sacrées volontez.

Hier un Esclave vint au milieu de la nuit me dire qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le Serrail : je me levai ; j'examinai la chose, & je trouvai que c'étoit une vision.

Je te baise les pieds, sublime Seigneur, & je te prie de compter sur mon zéle, mon expérience & ma vieillesse.

Du Serrail d'Ispahan le 5. de la Lune de Gemmadi 1. 1718.



LETTRE CXXXII.

USBEK à NARSIT.

Au Serrail d'Ispahan.

MAlheureux que vous êtes, vous avez dans vos mains des Lettres qui contiennent des ordres prompts & violens : le moindre retardement peut me desesperer, & vous demeurez tranquille sous un vain prétexte!

Il se passe des choses horribles : j'ai peut-être la moitié de mes Esclaves qui méritent la mort : je vous envoye la Lettre que le premier Eunuque m'écrivit là-dessus avant de mourir. Si vous aviez ouvert le paquet qui lui est adressé, vous y auriez trouvé des ordres sanglans : lisez-les donc ces ordres, &

& vous périrez si vous ne les executez pas.

*De *.*.*. le 25. de la Lune de Chalval 1718.*

LETTRE CXXXIII.

SOLIM à USBEK.

A Paris.

SI je gardois plus long-tems le silence, je serois aussi coupable que tous ces criminels que tu as dans le Serrail.

J'étois le confident du grand Eunuque, le plus fidéle de tes Esclaves. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il me fit apeller, & me dit ces paroles: Je me meurs, mais le seul chagrin que j'aye en quittant la vie, c'est que mes derniers regards ayent trouvé les femmes de mon

Maître criminelles. Le Ciel puiſſe le garantir de tous les malheurs que je prévois : puiſſe après ma mort mon ombre menaçante venir avertir ces perfides de leur devoir, & les intimider encore ! Voilà les clefs de ces redoutables lieux : va les porter au plus vieux des Noirs : mais ſi après ma mort, il manque de vigilance, ſonge à en avertir ton Maître. En achevant ces mots, il expira dans mes bras.

Je ne ſçai ce qu'il t'écrivit quelque-tems avant ſa mort ſur la conduite de tes femmes : il y a dans le Serrail une Lettre qui auroit porté la terreur avec elle, ſi elle avoit été ouverte : Celle que tu as écrite depuis a été ſurpriſe à trois lieuës d'ici : je ne ſçai ce que c'eſt, tout ſe tourne malheureuſement.

Cependant tes femmes ne gardent plus aucune retenuë : depuis la mort du grand Eunuque, il ſemble que tout leur ſoit permis ; la

ſeule

ſeule Roxane eſt reſtée dans le devoir, & conſerve de la modeſtie. On voit les mœurs ſe corrompre tous les jours. On ne trouve plus ſur le viſage de tes femmes cette vertu mâle & ſévere qui y régnoit autrefois: une joye nouvelle répanduë dans ces lieux, eſt un témoignage infaillible ſelon moi de quelque ſatisfaction nouvelle: dans les plus petites choſes; je remarque des libertez juſqu'alors inconnuës, il régne même parmi tes Eſclaves une certaine indolence pour leur devoir, & pour l'obſervation des régles, qui me ſurprend; ils n'ont plus ce zèle ardent pour ton ſervice, qui ſembloit animer tout le Serrail.

Tes femmes ont été huit jours à la campagne, à une de tes maiſons les plus abandonnées. On dit que l'eſclave qui en a ſoin a été gagné, & qu'un jour avant qu'elles arrivaſſent, il avoit fait cacher

deux hommes dans un réduit de pierre, qui eſt dans la muraille de la principale chambre, d'où ils ſortoient le ſoir, lorſque nous étions retirez. Le vieux Eunuque qui eſt à preſent à nôtre tête, eſt un imbécille, à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je ſuis agité d'une colere vengereſſe contre tant de perfidies : & ſi le Ciel vouloit pour le bien de ton ſervice, que tu me jugeaſſe capable de gouverner ; je te promets que ſi tes femmes n'étoient pas vertueuſes, au moins elles ſeroient fidéles.

Du Serrail d'Iſpahan le 6. de la Lune de Rebiab 1. 1719.

LETTRE CXXXIV.

NARSIT à USBECK.

A Paris.

ROxane & Zelis ont souhaité d'aller à la Campagne : je n'ai pas crû devoir le leur refuser. Heureux Usbek, tu as des femmes fidéles, & des esclaves vigilans : je commande en des lieux, où la vertu semble s'être choisi un azile : compte qu'il ne s'y passera rien que tes yeux ne puissent soutenir.

Il est arrivé un malheur qui me met en grande peine. Quelques Marchands Arméniens nouvellement arrivez à Ispahan, avoient aporté une de tes Lettres pour moi : j'ai envoyé un Esclave pour la chercher : il a été volé à son retour, de maniere que la Lettre est per-

perduë. Ecris-moi donc promptement : car je m'imagine que dans ce changement, tu dois avoir des choses de conséquence à me mander.

Du Serrail de Fatmé le 6. de la Lune de Rebiab 1. 1719.

LETTRE CXXXV.

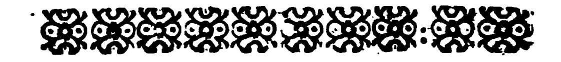
USBEK. à SOLIM.

Au Serrail d'Ispahan.

JE te mets le fer à la main. Je te confie ce que j'ai à present dans le monde de plus cher, qui est ma vengeance : Entre dans ce nouvel emploi ; mais n'y porte ni cœur, ni pitié ; j'écris à mes femmes de t'obéir aveuglément : dans la confusion de tant de crimes, elles tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur & mon

mon repos ; rends-moi mon Serrail comme je l'ai laissé, mais commence par l'expier ; extermine les coupables, & fais trembler ceux qui se proposoient de le devenir. Que ne peux-tu pas esperer de ton Maître pour des services si signalez ? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au-dessus de ta condition même, & de toutes les récompenses que tu as jamais desirées.

A Paris le 4. de la Lune de Chabban 1719.



LETTRE CXXXVI.

USBEK *à ses* FEMMES.

Au Serrail d'Ispahan.

PUisse cette Lettre être comme la foudre, qui tombe au milieu des éclairs & des tempêtes! Solim est vôtre premier Eunuque, non pas pour vous garder, mais pour vous punir. Que tout le Serrail s'abaisse devant lui: il doit juger vos actions passées; & pour l'avenir, il vous fera vivre sous un joug si rigoureux, que vous regretterez vôtre liberté, si vous ne regrettez pas vôtre vertu.

A Paris le 4. de la Lune de Chabban 1719.

LET.

LETTRE CXXXVII.

USBEK à NESSIR.

A Ispahan.

HEureux celui qui connoissant tout le prix d'une vie douce & tranquille, repose son cœur au milieu de sa famille, & ne connoît d'autre terre que celle qui lui a donné le jour.

Je vis dans un climat barbare, present à tout ce qui m'importune, absent de tout ce qui m'interesse : une tristesse sombre me saisit ; je tombe dans un accablement affreux ; il me semble que je m'anéantis, & je ne me retrouve moi-même, que lorsqu'une sombre jalousie vient s'allumer, & enfanter dans mon ame la crainte, les soup-

çons, la haine & les regrets.

Tu me connois, Neſſir, tu as toûjours vû dans mon cœur comme dans le tien : je te ferois pitié, ſi tu ſçavois mon état déplorable : j'attens quelquefois ſix mois entiers des nouvelles du Serrail ; je compte tous les inſtans qui s'écoulent ; mon impatience me les allonge toûjours : & lorſque celui qui a été tant attendu, eſt prêt d'arriver, il ſe fait dans mon cœur une révolution ſoudaine ; ma main tremble d'ouvrir une Lettre fatale : cette inquiétude qui me deſeſperoit, je la trouve l'état le plus heureux où je puiſſe être ; & je crains d'en ſortir, par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais quelque raiſon que j'aye eu de ſortir de ma Patrie ; quoique je doive ma vie à ma retraite ; je ne puis plus, Neſſir, reſter dans cet affreux éxil. Eh ! ne mourrois-je pas tout de même en proye à mes cha-

chagrins ? J'ai preſſé mille fois Rica de quitter cette terre étrangere : mais il s'opoſe à toutes mes réſolutions : il m'attache ici par mille prétextes ; il ſemble qu'il ait oublié ſa patrie ; ou plûtôt, il ſemble qu'il m'ait oublié moi-même ; tant il eſt inſenſible à mes déplaiſirs.

Malheureux que je ſuis ! Je ſouhaite de revoir ma patrie, peut-être pour devenir plus malheureux encore ! Eh qu'y ferai-je ? Je vais raporter ma tête à mes Ennemis. Ce n'eſt pas tout : j'entrerai dans le Serrail : il faut que j'y demande compte du tems funeſte de mon abſence : & ſi j'y trouve des coupables, que deviendrai-je ? & ſi la ſeule idée m'accable de ſi loin, que ſera-ce lorſque ma preſence la rendra plus vive ? Que ſera-ce, s'il faut que je voye, s'il faut que j'entende ce que je n'oſe imaginer ſans frémir ? Que ſera-ce enfin,

s'il faut que des châtimens que je prononcerai moi-même, soient des marques éternelles de ma confusion & de mon desespoir?

J'irai m'enfermer dans des murs plus terribles pour moi, que pour les femmes qui y sont gardées : j'y porterai tous mes soupçons; leurs empressemens ne m'en déroberont rien : dans mon lit, dans leurs bras, je ne joüirai que de mes inquiétudes; dans un tems si peu propre aux réfléxions, ma jalousie trouvera à en faire. Rebut indigne de la Nature humaine : Esclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les sentimens de l'amour, vous ne gémiriez plus sur vôtre condition, si vous connoissiez le malheur de la mienne.

A Paris le 4. de la Lune de Chabban 1719.

LETTRE CXXXVIII.

ROXANE à USBEK.

A Paris.

L'Horreur, la nuit, & l'épouvente régnent dans le Serrail: un deüil affreux l'environne : un Tigre y exerce à chaque instant toute sa rage : il a mis dans les suplices deux Eunuques blancs, qui n'ont avoüé que leur innocence; il a vendu une partie de nos Esclaves; & nous a obligées de changer entre nous celles qui nous restoient. Zachi & Zelis ont reçû dans leur chambre, dans l'obscurité de la nuit, un traitement indigne: le sacrilége n'a pas craint de porter sur elles ses viles mains. Il nous tient enfermées chacune dans nôtre Apartement: & quoique nous

y ſoyons ſeules, il nous y fait vivre ſous le voile : il ne nous eſt plus permis de nous parler : ce ſeroit un crime de nous écrire ; nous n'avons plus rien de libre, que les pleurs.

Une troupe de nouveaux Eunuques eſt entrée dans le Serrail, où ils nous aſſiégent nuit & jour : nôtre ſommeil eſt ſans ceſſe interrompu par leurs méfiances feintes où véritables. Ce qui me conſole c'eſt que tout ceci ne durera pas long-tems, & que ces peines finiront avec ma vie ; elle ne ſera pas longue, cruel Usbek, je ne te donnerai pas le tems de faire ceſſer tous ces outrages.

Du Serrail d'Iſpahan le 2. de la Lune de Maharram 1720.

LET-

LETTRE CXXXIX.

SOLIM à USBEK.

A Paris.

JE me plains, magnifique Seigneur, & je te plains : jamais ſerviteur fidéle n'eſt deſcendu dans l'affreux deſeſpoir où je ſuis; voici tes malheurs & les miens; je ne t'en écris qu'en tremblant.

Je jure par tous les Prophêtes du Ciel, que depuis que tu m'as confié tes femmes, j'ai veillé nuit & jour ſur elles; que je n'ai jamais ſuſpendu un moment le cours de mes inquiétudes : j'ai commencé mon miniſtére par les châtimens; & je les ai ſuſpendus, ſans ſortir de mon auſtérité naturelle.

Mais

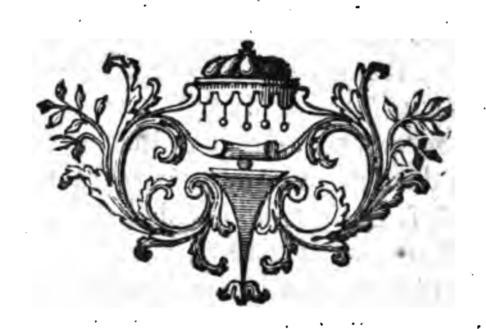
Mais que te dis-je ? Pourquoi te vanter ici une fidelité qui t'a été inutile : oublie tous mes ſervices paſſez : regarde-moi comme un traître, & punis-moi de tous les crimes que je n'ai pû empêcher.

Roxane, la ſuperbe Roxane, ô Ciel ! à qui ſe fier deſormais ? Tu ſoupçonnois Zachi, & tu avois pour Roxane une ſécurité entiere : mais ſa vertu farouche étoit une cruelle impoſture ; c'étoit le voile de ſa perfidie : je l'ai ſurpriſe dans les bras d'un homme, qui, dès qu'il s'eſt vû découvert, eſt venu ſur moi : il m'a donné deux coups de poignard : les Eunuques accourus au bruit, l'ont entouré. Il s'eſt défendu long-tems, en a bleſſé pluſieurs ; il vouloit même rentrer dans la chambre pour mourir, diſoit-il, aux yeux de Roxane : mais enfin, il a cedé au nombre, & il eſt tombé à nos pieds.

Je ne ſçais ſi j'attendrai, ſublime

me Seigneur, tes ordres sévéres; tu as mis ta vangeance en mes mains; je ne dois pas la faire languir.

Du Serrail d'Ispahan le 8. de la Lune de Rebiab 1. 1720.



LETTRE CXL.

ROXANE à USBEK.

A Paris.

OUi, je t'ai trompé ; j'ai séduit tes Eunuques : je me suis joüée de ta jalousie ; & j'ai sçû de ton affreux Serrail faire un lieu de délices & de plaisirs.

Je vais mourir ; le poison va couler dans mes veines : car, que ferois-je ici, puisque le seul homme, qui me retentoit à la vie, n'est plus ? Je meurs ; mais mon ombre s'envole, bien accompagnée : je viens d'envoyer devant moi ces Gardiens sacriléges, qui ont répandu le plus beau sang du monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule, pour m'imaginer que

que je ne fusse dans le monde, que pour adorer tes caprices ? Que pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes desirs ? Non, j'ai pû vivre dans la servitude, mais j'ai toûjours été libre, j'ai réformé tes Loix sur celles de la nature; & mon esprit s'est toûjours tenu dans l'indépendance.

Tu dévrois me rendre grace encore du sacrifice que je t'ai fait, de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paroître fidelle; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur, ce que j'aurois dû faire paroître à toute la Terre; enfin de ce que j'ai profané la vertu, en souffrant qu'on appellât de ce nom, ma soûmission à tes fantaisies.

Tu étois étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour : si tu m'avois bien connuë, tu y aurois trouvé toute la violence de la haïne.

Mais tu as eu long-tems l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien, t'étoit soûmis : nous étions tous deux heureux ; tu me croyois trompée, & je te trompois.

Ce langage sans doute te paroît nouveau ; seroit-il possible qu'après t'avoir accablé de douleur, je te forçasse encore d'admirer mon courage ? Mais ç'en est fait ; le poison me consume ; ma force m'abandonne ; la plume me tombe des mains ; je sens affoiblir jusqu'à ma haïne ; je me meurs.

Du Serrail d'Ispahan le 8. de la Lune de Rebiab 1. 1715.

Fin du second Tome.







